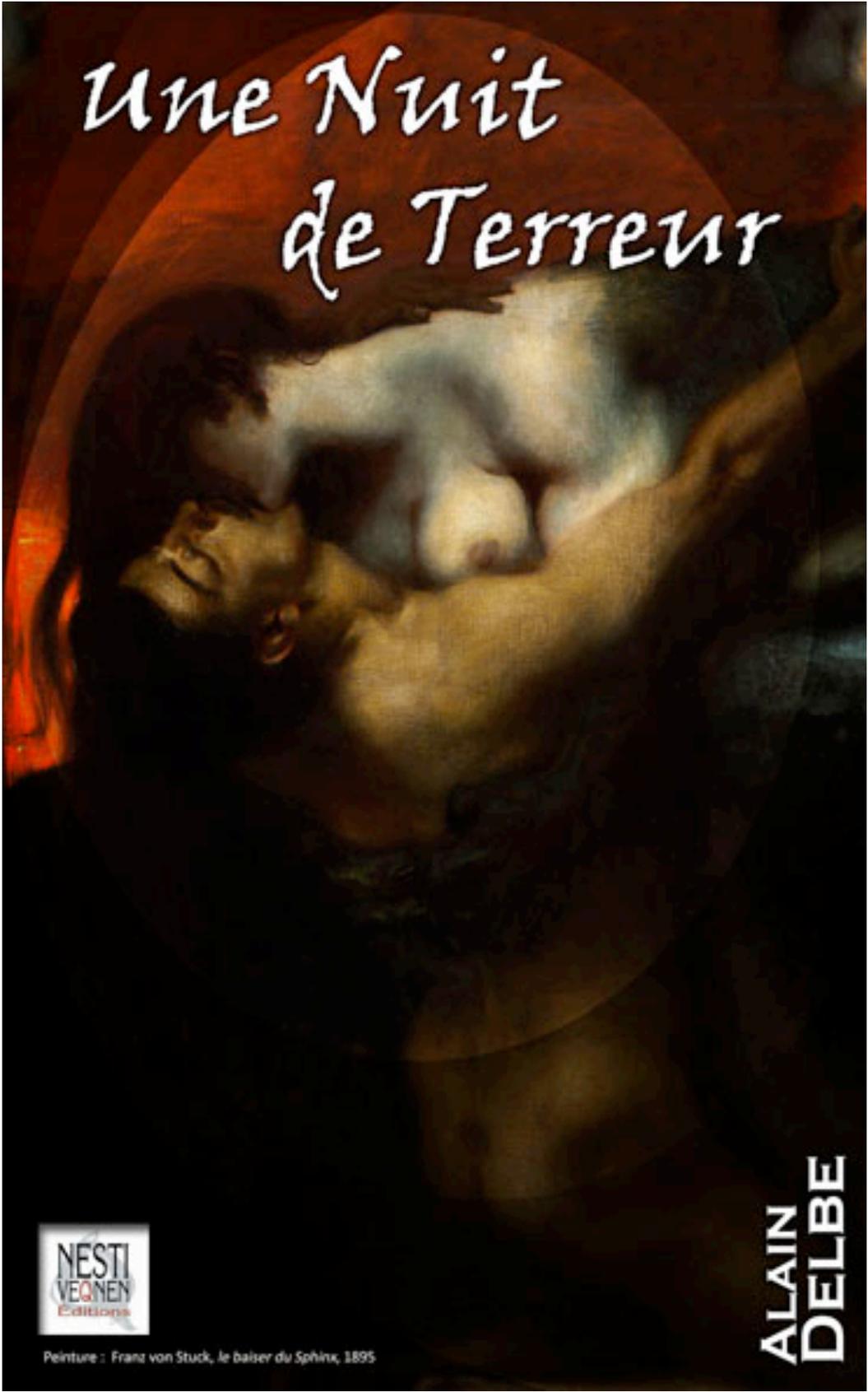


# Une Nuit de Terreur



NESTI  
VEONEN  
Editions

Peinture : Franz von Stuck, le baiser du Sphinx, 1895

ALAIN  
DELBE

# **Une nuit de Terreur**

Et autres nouvelles angoissantes

Alain Delbe

DU MEME AUTEUR AUX ÉDITIONS NESTIVEQEN :

(voir le résumé en fin de volume)

- *Le complexe de Médée*, 2004

Toutes les nouvelles qui composent ce recueil ont été publiées en anthologies ou en revues (*NRF, Fluide glacial, Œil du sphinx, Ténèbres, Hauteurs, Phénix...*). Elles ont été revues et corrigées par l'auteur, souvent de façon importante, dans le cadre de la présente édition. Elles ont été réunies et publiées dans le recueil *Le Complexe de Médée*, paru en 2004.

*Collection Fractales/Fantastique dirigée par Fabrice Bourland*

NESTIVEQEN Éditions

67, cours Mirabeau

13100 AIX-EN-PROVENCE

[www.nestiveqnen.com](http://www.nestiveqnen.com)

© Alain Delbe, 2004

**Tous droits réservés pour tous pays**

## Les Guêpes

Un matin, on est allés voir mémé. C'était le début des vacances. On y est allés à quatre avec mes parents et mon petit frère Loïc qui avait deux ans. Avant j'avais encore un grand frère mais un jour je l'ai plus vu. Jimmy il s'appelait. Mes parents ils m'ont dit qu'il était parti à l'hôpital et qu'il était mort parce qu'il était malade. C'est dommage, j'aurais bien voulu un grand frère. C'est dommage aussi que j'étais trop petit quand il était là, je m'en souviens pas beaucoup.

Pour aller chez mémé, on a pris l'autobus. On a roulé longtemps parce que mémé elle habite loin. Dans la campagne, une maison toute seule. On a descendu à l'arrêt du bus, au bord de la grand-route, où y a seulement une ferme, deux vieilles maisons et un café avec des rideaux sales et une enseigne toute cassée qui grince dans le vent. Quel trou perdu, il a dit papa, et en plus il pleut. C'est vrai qu'il pleuvait et on était trempés parce qu'on avait rien pris. Moi déjà dans l'autobus j'aimais pas, y avait que des bonshommes avec des drôles de têtes, des vieux ou des gens tristes. Quand on est descendus du bus, il a encore fallu marcher une heure au bord de la route. Les voitures elles passaient à toute vitesse à côté de nous en nous éclaboussant, et les gens ils nous regardaient avec un air bête derrière leurs carreaux mouillés. Après, on a encore dû prendre un sentier au milieu des champs. Les champs ils étaient tout plats, tout plats, et le ciel tout gris et il pleuvait. Papa il a dit c'est un coin où il fait jamais beau.

En arrivant chez mémé, on avait plein de boue à nos chaussures. Quand mémé elle a ouvert la porte, j'ai dit ça sent pas bon là-dedans, parce que c'est vrai, ça sentait le vieux ou le renfermé je sais pas quoi. Papa il a dit tais-toi et mémé elle m'a pas entendu. On a mangé du poulet aux petits pois et de la crème à la vanille en dessert. C'est toujours ce que mémé elle fait quand on y va. Après, mon père il est allé dormir parce qu'il travaille beaucoup. Il est fatigué et y a que le dimanche qu'il peut faire sa sieste. Maman elle a parlé avec mémé. Moi j'ai joué un peu avec Loïc mais avec un frère de deux ans on peut pas jouer à grand-chose. Heureusement j'avais apporté une petite voiture. Après, comme la pluie ça s'était arrêté, je me suis promené un peu autour de la maison. Y avait qu'au grenier et dans la cabane au bout du jardin que j'avais pas le droit d'aller. Mais autour de la maison, y avait que des champs et rien à voir. En plus mémé elle a pas la télé et même pas la radio alors je me suis beaucoup embêté.

C'est pour ça que j'étais content quand papa et maman ils se sont levés pour partir. Mais quand j'allais mettre mon manteau, ils m'ont dit c'est pas la peine de t'habiller, tu vas rester avec mémé. Pourquoi ? j'ai demandé. Ils m'ont dit c'est les vacances, ça va te faire du bien de rester à la campagne avec mémé. On viendra te rechercher quand les vacances ça sera fini.

J'ai pleuré mais ils m'ont pas écouté. Et ils voulaient pas discuter parce qu'ils avaient

peur de louper le bus que y en avait pas d'autre avant le dimanche suivant.

C'est comme ça que j'ai passé mes vacances chez mémé.

C'est des vacances que je me suis pas beaucoup amusé, surtout que mes parents ils m'écrivaient pas. Mémé elle était pas marrante, et si j'avais su à l'avance que je resterais, j'aurais pris plus de jouets. Mais là j'avais que ma voiture. Je gardais aussi les pots des yaourts qu'on mangeait. Je faisais des tours et des châteaux avec, ou bien des tunnels pour faire passer les vers de terre ou les escargots. J'avais que ça pour jouer. Je regardais aussi les images dans les revues que mémé elle achetait, des *Confidences* mais surtout des *Nous Deux*. J'avais pas de copains parce que les autres maisons elles étaient trop loin et qu'y avait pas d'enfants. Heureusement je pouvais sortir, aller dans le jardin et dans les champs autour. Mais il pleuvait souvent et c'était toujours gris. Y avait que dans le grenier et la cabane au bout du jardin que j'avais pas le droit d'aller, d'ailleurs ils étaient toujours fermés à clef. Je savais pas pourquoi. Chaque fois que je posais la question à mémé, elle répondait tu le sauras quand tu seras plus grand. Mais je voyais bien qu'elle allait tous les matins dans la cabane avec un sac vide à pommes de terre. Quand elle sortait, le sac était plein et ça bougeait. Elle montait avec au grenier et, quand elle redescendait, le sac il était vide. Quand je voulais la suivre, elle voulait pas et je pouvais pas savoir pourquoi tout ça.

Souvent je devais aller dans les champs ramasser des pommes de terre. J'aimais pas. J'avais les mains pleines de terre, et la terre elle était toujours mouillée. C'était des champs près d'une voie ferrée où j'ai jamais vu passer un train. Il faisait toujours gris, des gros nuages. J'aimais pas et j'étais pressé que les vacances ça soit fini.

Je comptais les jours mais quand je savais que ça allait bientôt être la rentrée, mémé elle a reçu une lettre de mes parents. Elle m'a dit tu rentres pas chez toi, tu vas rester avec mémé. J'ai dit mais pourquoi ? Elle a dit ton papa et ta maman ils vont avoir un bébé, ça fait beaucoup d'enfants à nourrir et ils ont pas beaucoup de sous. Alors c'est mémé qui va t'élever, tu as de la chance d'avoir une mémé qui peut s'occuper de toi. Comme elle a vu sur ma tête que j'étais pas content, elle a dit allez, sois pas triste, mémé elle, elle est contente parce que sinon elle est toute seule, elle a personne à qui parler. J'ai pleuré et j'ai dit mais je m'ennuie moi ici ! Elle a dit bon alors je vais te donner du travail, ça va t'occuper et puis tu m'aideras. J'ai demandé quoi comme travail ? Elle a dit c'est dans la cabane, demain tu verras. J'étais pas content mais je pouvais rien faire si papa et maman ils voulaient plus de moi. C'est comme ça que je suis resté chez mémé.

Le lendemain matin, j'ai suivi mémé dans la cabane au bout du jardin. Elle avait pris son sac à pommes de terre vide. Je suis rentré avec elle et elle a refermé la porte. Dans la cabane, y avait une table, toute sale, avec dessus seulement un pot de confiture et deux cuillers. Une petite en fer, et puis une grande en bois, toute plate au bout. Une patule je crois qu'on appelle. Aux murs, y avait plein d'outils rouillés qui servaient plus, et puis, dans un coin, un tas de vieux chiffons. Alors mémé elle a dit regarde bien parce que, les autres jours, c'est toi qui vas le faire.

Elle a dévissé le couvercle du pot de confiture, elle a pris de la confiture avec la petite cuiller en fer et elle a mis la confiture comme ça sur la table. Elle a refermé le pot et elle a

pris la patule, la grande cuiller en bois. Elle a dit attends tu vas voir.

Alors j'ai attendu et puis j'ai entendu un drôle de bruit du côté du tas de chiffons, ZZZZZZ, comme ça tout plein, ZZZZZZ, ZZZZZZ... et j'ai vu que ça commençait à remuer. Y avait plein de guêpes en dessous et ça se réveillait, ça sortait et ça courait sur les chiffons. J'avais peur qu'elles s'envolent, mais elles s'envolaient pas, elles marchaient seulement sur les chiffons. Y en a qu'une, au bout d'un moment, qui s'est décidée à s'envoler dans la cabane. Elle s'est mise à tourner autour de la confiture sur la table et puis elle s'est posée dessus. Alors mémé elle a tapé un grand coup sur la guêpe avec la patule. La guêpe elle était écrasée bien sûr. Je comprenais pas pourquoi tout ça et je trouvais dégoûtant de garder comme ça des guêpes dans une cabane. J'ai dit à mémé on va se faire attaquer. Elle a dit mais non regarde.

Alors j'ai vu que là où la guêpe elle était écrasée, ça remuait encore. Ça remuait même beaucoup. Les boyaux, les pattes, la tête et les antennes, tout ça, ça remuait et ça gonflait ! Et puis j'ai vu que tout ça, ça a refait une guêpe toute neuve et toute vivante, mais deux fois plus grosse que la première ! Mémé elle l'a encore écrasée avec sa patule. C'était dégoûtant. Et puis ça s'est repassé comme la première fois, la guêpe elle s'est reformée toute vivante, mais encore plus grosse, comme une souris ! Et ça a continué comme ça. Chaque fois que la guêpe elle était finie, mémé elle l'écrasait sur la table avant qu'elle s'envole. À chaque fois mémé elle devait taper plus fort parce que y en avait de plus en plus à écraser, ça craquait et ça giclait partout sur la table mais ça se reformait toujours. Je trouvais ça vraiment dégoûtant. Heureusement que les autres guêpes elles restaient tranquilles dans leur coin. À la fin, quand la guêpe elle est devenue grosse comme un lapin ou un gros chat, mémé elle a dit bon allez, y en a assez. Elle a pris le sac à pommes de terre et, pendant que la guêpe elle mangeait sa confiture, elle l'a enfermée dans le sac ! On est sortis de la cabane avec.

J'étais tout drôle, j'ai cru que j'allais me sentir pas bien. J'ai dit à mémé qu'est-ce que tu vas faire avec ? Elle m'a dit tu vas voir. Alors on est rentrés dans la maison et on est montés au grenier.

En haut de l'escalier, y avait qu'une seule porte. Mémé elle a pris une clef et elle l'a ouverte. Je suis rentré avec. J'ai senti très fort l'odeur de vieux, de renfermé, qu'y avait dans toute la maison. C'était de là que ça venait. Dans le grenier, y avait des cartons, des vieux meubles, tout qu'est-ce qu'on voit dans les greniers. Mais y avait aussi autre chose... C'était au fond. D'abord j'ai cru que c'était un grand manteau posé sur une chaise. Mais quand on est rentrés, j'ai entendu que ça commençait à respirer... Mais ça respirait tout bizarre, ça aspirait seulement l'air mais ça le soufflait pas. Alors le manteau ça s'est mis à gonfler, il s'est redressé tout seul et il a avancé vers nous... Ça glissait sur le sol. C'était un grand vêtement en grosse toile marron tout d'une seule pièce, long jusqu'à terre avec des manches d'où y avait rien qui dépassait. Un peu comme les vêtements des moines dans les films du Moyen Âge avec Robin des Bois. Mais là y avait pas de tête non plus qui dépassait. À l'endroit du cou, y avait juste comme quelque chose de plat, on aurait dit des replis de peau tout ramollis avec un peu de cheveux dessus.

J'avais peur et je me suis mis derrière mémé. Alors mémé elle a ouvert le sac avec la guêpe qui était toujours aussi grosse qu'un lapin. La guêpe elle s'est envolée dans le grenier et elle se cognait partout. Ça faisait ZZZZZZZZ très fort. À la fin elle s'est posée

sur un carton et le monstre (je l'appelle comme ça parce que je savais pas encore son nom) il a glissé tout à coup vers elle et il l'a attrapée avec le bout de ses manches... (je dis comme ça parce que y avait pas de mains qui dépassaient). La guêpe elle se débattait, elle tordait son ventre pour le piquer avec son dard, elle faisait aller ses ailes et ses pattes, mais ça lui faisait rien, il la tenait bien... Alors la peau à l'endroit du cou, ça s'est mis à remuer. Ça s'est mis à aspirer très fort, comme un aspirateur, et en même temps ça gonflait comme un ballon. À la fin, c'était comme si y avait une cagoule de peau qui tenait gonflée avec seulement l'air qu'il aspirait, mais où y avait pas de figure. À la place, y avait seulement un trou par où que l'air il passait. En même temps on entendait un cri, mais un drôle de cri, pas comme on pousse mais comme on aspire... C'était pareil que si le monstre il se gonflait, il gonflait sa tête avec l'air qu'il respirait. Alors c'était comme si le grand trou à sa tête c'était devenu sa bouche et il a fait passer la guêpe tout entière dedans !... Et puis il a relâché de l'air et sa tête elle s'est raplatie d'un coup, comme si elle s'était dégonflée. Pendant un moment on a entendu que la guêpe elle remuait encore dans son ventre, son vêtement il se soulevait par endroits, et puis on a plus rien entendu. On a vu qu'il retournait s'asseoir sur sa chaise et mémé elle a dit allez, on peut s'en aller.

J'ai sorti tout de suite et j'ai couru dans l'escalier parce que j'avais vraiment pas envie de rester dans le grenier. En bas je tremblais encore et mémé elle a dit faut pas avoir peur de lui, il est gentil, il mange pas les petits enfants. J'ai crié mais enfin mémé qu'est-ce que c'est que ce monstre ! Elle a dit c'est pas un monstre, c'est Jimmy. Jimmy, j'ai dit, mon grand frère ? Alors il est pas mort ? Ben non, elle a dit. Mais pourquoi il est comme ça ? j'ai dit. Elle a dit il a attrapé une maladie qui fait perdre tous les os. C'est beaucoup de travail de s'en occuper, ton papa et ta maman ils ont demandé à mémé si elle voulait bien le prendre avec elle. Et mémé elle a dit oui. C'est un handicapé mais c'est pas une raison pour le laisser tomber et pas lui donner à manger. On t'a pas appris ça à l'école ?

J'ai dit bon. Elle m'a dit ton travail ça sera d'aller chercher une guêpe tous les matins pour Jimmy. Comme ça tu aideras mémé parce que mémé elle devient vieille et qu'elle peut plus tout faire. J'ai dit mais pourquoi il mange des guêpes, c'est dégoûtant ! Elle a dit c'est sa maladie comme ça. J'ai eu plus rien à dire.

C'est comme ça que c'est moi qui ai nourri Jimmy. Au début j'avais peur que les guêpes elles m'attaquent mais finalement, je sais pas pourquoi, y en avait seulement qu'une qui sortait manger la confiture. Comme si y en avait qu'une qu'on lui disait d'aller faire les courses. Et une seule guêpe, c'est pas comme plein en même temps, à la fin ça fait plus peur. J'aimais pas de devoir écraser la guêpe six ou sept fois pour qu'elle arrive à la bonne taille mais à la fin je me suis habitué. Pareil pour l'attraper et la mettre dans le sac. Au début je savais pas trop bien m'y prendre et puis après ça a été. Là où que j'ai eu plus de mal à m'y faire, c'est pour Jimmy. Je le trouvais vraiment bizarre. Je crois que, en dessous de son vêtement, il était seulement de la peau et tout creux à l'intérieur. Alors il devait aspirer de l'air pour avoir une forme, comme un ballon qui devrait se gonfler lui-même, pour pouvoir attraper la guêpe et la manger. Mais après, comme il avait un grand trou à la place de la figure, quand il respirait plus, l'air il se sauvait et il redevenait tout raplati. Il me faisait peur au début mais j'ai vu qu'il s'intéressait jamais à moi, seulement à la guêpe, alors après j'ai plus eu peur. Des fois j'ai essayé de lui parler. Je lui disais que j'étais son petit frère, je lui demandais s'il se souvenait de moi ou s'il voulait jouer à quelque chose. Il a jamais répondu. Sûrement qu'il pouvait pas, s'il avait pas de bouche

et pas de tête. J'ai compris que je pouvais pas compter sur lui pour parler ou jouer. N'empêche, il devait être malheureux. Papa et maman l'avaient abandonné, et mémé avait raison : c'est pas parce qu'il était handicapé qu'on devait pas lui donner à manger.

Alors les journées elles ont continué pareil. Sans jamais retourner à l'école. Aussi bien y a pas d'école là où mémé elle habite. Quand je m'étais levé, que je m'étais lavé et que j'avais mangé, j'allais donner sa guêpe à Jimmy. L'après-midi, j'allais chercher des pommes de terre dans les champs ou bien je lisais *Nous Deux*, ou bien je jouais avec ma voiture et mes pots de yaourt. Je m'ennuyais quand même un peu. Et puis surtout, j'étais triste que papa et maman ils étaient pas revenus me voir. Moi aussi ils m'avaient abandonné chez mémé.

Un jour, j'étais tellement triste que j'ai voulu me sauver. Je suis parti le matin avant de donner à manger à Jimmy. J'ai marché longtemps dans les champs en suivant la voie ferrée. Y avait pas beaucoup de maisons et elles étaient toutes vieilles et abîmées avec des gros chiens pour qu'on approche pas. J'ai vu seulement un paysan avec un vieux cheval qui tirait la charrue. Quand je lui ai demandé la route pour une ville, il m'a dit y a pas de ville ici et il s'est plus occupé de moi. J'ai encore marché et puis j'avais faim et je savais plus où aller. J'avais froid aussi et la pluie elle a commencé à tomber. Alors je suis retourné chez mémé.

Quand je suis rentré chez mémé, elle était en colère parce que j'avais désobéi. Où tu es parti ? qu'elle a crié. Faire un tour, que j'ai dit. Tu avais pas à sortir sans me prévenir, elle a encore crié, tu vas être puni ! Elle était pas contente. Elle m'a pris par le col de mon manteau et en me soulevant et en me tenant comme ça au bout de son bras (je savais pas qu'elle était aussi forte), elle a été jusqu'au bout du jardin à la cabane. Je criais non ! non ! et je pleurais. Mais elle a ouvert la porte, elle m'a jeté dedans et elle a refermé la porte en me laissant tout seul avec les guêpes. Alors j'ai vu que sur la table, y avait plus de confiture ni de cuillers, y avait plus rien. Et puis moi, j'avais pas mon sac pour enfermer la guêpe. Mémé elle voulait que je me fasse attaquer par les guêpes.

Alors au bout d'un moment, quand y a une guêpe qui a sorti du tas de chiffons, elle a cherché sur la table où qu'on avait mis la confiture. Mais y avait pas de confiture. Alors elle a commencé à tourner autour de moi et à vouloir m'attaquer. J'avais peur. J'essayais de la chasser en battant des mains mais elle volait trop vite. Alors j'ai pris ma chaussure, je l'ai assommée en plein vol, elle est tombée par terre et là je l'ai écrasée. J'ai tapé à la porte pour que mémé elle ouvre mais elle a pas ouvert. Alors bien sûr la guêpe elle s'est reformée plus grosse et elle s'est remise à m'attaquer. J'ai crié. Je savais que je devais plus l'écraser parce qu'elle arrêterait pas de devenir plus grosse mais j'avais trop peur pour me laisser faire et je l'ai encore écrasée avec ma chaussure. Elle est devenue grosse comme un rat et pour me défendre j'ai dû encore l'écraser. Comme ça plusieurs fois. Mais après, quand elle est devenue comme un lapin, elle était trois fois plus grande que ma chaussure et je pouvais plus l'écraser avec. Heureusement, quand elle s'est jetée sur moi, j'ai réussi à l'arrêter avec mes mains. D'une main je tenais sa tête et de l'autre je tenais son ventre. Son ventre il était tout mou, c'était dégoûtant, et elle le tordait pour pouvoir me piquer. Je voulais la tenir comme ça pour l'arrêter et en même temps pour pas l'écraser qu'elle grossisse plus. Y a que comme ça que je croyais m'en sortir. Mais

avec les pinces de sa tête, elle a réussi à me mordre la main. J'ai eu mal et j'ai écarté mes mains. Mais une guêpe, même avec cette taille-là, c'est pas solide dans le milieu. Alors elle s'est déchirée en deux. J'ai cru qu'elle était morte et que c'était fini. Pour être plus sûr qu'elle se recolle pas, j'ai gardé les deux morceaux dans mes mains. Mais j'ai vu que les deux morceaux ils repoussaient pour faire la moitié qui leur manquait ! Ça allait faire deux grosses guêpes grandes comme des lapins ! J'ai eu peur parce que je voyais pas comment me défendre avec deux guêpes. J'ai tout lâché et j'ai tapé à la porte en criant mémé y en a deux ! Heureusement la porte elle s'est ouverte, je me suis sauvé et mémé elle est rentrée dans la cabane en refermant la porte. Elle est restée pas longtemps et elle est ressortie avec son sac où y avait les deux guêpes. Mémé elle est très forte pour enfermer les guêpes, même quand y en a deux.

En sortant elle m'a dit faut jamais les arracher en deux, ça en fait deux à chaque fois et après on est embêté. J'ai répondu t'avais qu'à pas me mettre dans la cabane. Elle m'a dit t'avais qu'à être sage. J'ai dit je le ferai plus. Elle a été contente et elle a dit tu as de la chance d'avoir une mémé qui t'aime bien. J'ai demandé qu'est-ce que tu vas faire avec les deux guêpes ? Elle a dit t'inquiète pas, Jimmy va les manger. J'ai dit heureusement que Jimmy il a bon appétit.

C'est comme ça que ça c'est fini quand j'ai voulu me sauver. Le soir mémé elle m'a encore dit n'essaye plus de recommencer, hein, sinon je lâche toutes les guêpes derrière toi dans les champs. Elles te retrouveront vite et tu pourras pas te défendre. J'ai dit d'accord je me sauverai plus.

C'est vrai que je me sauverai plus. Aussi bien mémé elle est toujours à la maison, elle verrait tout de suite que je suis plus là. Mémé elle sort jamais. Même pour acheter à manger, de la viande ou des légumes, ou des yaourts et même ses *Nous Deux*, c'est une camionnette qui passe tous les samedis pour vendre tout qu'est-ce qui faut. Alors mémé elle est toujours là. C'est pour ça que j'ai plus essayé de me sauver.

D'ailleurs je sais pas si mémé elle lâcherait vraiment les guêpes sur moi. Parce que je crois que dans le fond elle m'aime bien. À part quand je me suis sauvé, c'est la seule fois que je l'ai vue en colère. Sans quoi mémé elle a jamais été méchante avec moi, j'ai même jamais eu de martinet. Et puis y a qu'elle qui a voulu de moi. Si je me sauvais, où que j'irais ? Comme mémé elle dit, je dois pas me plaindre, y en a des plus malheureux qui ont personne pour s'occuper d'eux.

Alors les journées elles ont continué à passer comme ça. Je sais pas combien, beaucoup beaucoup. Une fois j'ai même trouvé un copain, qu'on s'est vus plusieurs fois. Frédéric, qu'il s'appelait. Ce jour-là, j'étais allé chercher des pommes de terre dans les champs près de la voie ferrée. Et puis y avait un garçon, de mon âge à peu près, assis là sur les rails à s'embêter lui aussi. Je lui ai dit bonjour et je lui ai demandé d'où qu'il venait. Il m'a dit qu'il était en vacances dans une maison plus loin, chez son grand-père. J'ai rien dit mais en douce j'ai espéré que lui non plus il retournerait pas à l'école et qu'on resterait copains. J'ai seulement dit c'est comme moi, mais moi je suis chez ma mémé. Et puis on a parlé d'autre chose. C'était surtout lui qui parlait parce qu'il avait la télé et qu'il pouvait raconter plein de films qu'il avait vus à la télé. Moi j'avais pas grand-chose à lui raconter, mémé elle avait pas la télé et même pas la radio. Les histoires de

*Nous Deux*, je savais pas si ça l'intéressait, et puis les guêpes et Jimmy, je savais pas si j'avais le droit d'en parler. Alors je lui ai seulement parlé de mes jouets, de ma voiture et de mes pots de yaourt. Il m'a dit c'est tout ? J'ai dit oui, j'ai pas d'autres jouets. Alors lui il m'a parlé des siens, il en avait plein. Il a vu que j'étais triste à l'écouter alors il m'a dit c'est quoi ta voiture ? J'ai dit une Simca 1100, une toute bleue. Il m'a dit écoute, j'ai un autobus et un camion en double, je veux bien les échanger contre ta voiture. J'ai dit d'accord. Mais quand le lendemain j'ai apporté ma voiture, il m'a laissé son camion et son autobus sans prendre ma voiture. Il a dit tu as pas grand-chose pour jouer, je veux pas te la prendre, je te les donne. Il était gentil. J'ai dit merci, tu es un grand copain.

J'avais pas dit à mémé que je m'étais fait un copain et j'avais caché le camion et l'autobus. Mais mémé elle a fini par les voir quand même. Elle a dit où t'as eu ça ? J'ai dit à un copain et elle a plus rien dit et elle me les a laissés. Mémé elle est pas méchante.

C'est le lendemain que, quand j'ai voulu me laver, j'ai vu que j'avais plus mon gant de toilette. J'ai demandé à mémé et elle m'a donné pour me laver sa lavette qu'elle essuie la table et qu'elle fait sa vaisselle avec. J'ai dit je peux pas me laver avec ça, ça sent mauvais. Elle a dit écoute, on a rien d'autre, mémé elle avait que ce gant-là, maintenant il est trop vieux, je l'ai jeté mais j'ai pas de sous pour en racheter un autre, prends toujours ça en attendant. J'ai dit bon et j'ai dû prendre la lavette.

Alors bien sûr j'ai commencé à plus sentir bon. Surtout que des fois j'étais dégoûté par la lavette et qu'en plus l'eau elle était toujours froide, alors y a des jours je me lavais plus du tout. Mémé elle disait rien, elle le remarquait pas. Mais quand j'allais voir mon copain Frédéric, quand on s'asseyait sur les rails, il s'asseyait de plus en plus loin de moi. Un jour il a même posé la question dis donc, tu te laves plus ? J'ai fait l'innocent et j'ai dit pourquoi ? Il m'a dit tu sens comme la bouse de douze vaches qui auraient eu la colique. J'ai dit c'est à cause de la lavette que je me lave plus et je lui ai expliqué. Il a fait une drôle de tête et il a dit t'as qu'à plus te laver du tout, ça sentira moins. J'ai dit c'est une bonne idée, mais j'ai pas dit que je le faisais déjà. Et puis on a parlé d'autre chose. Il m'a raconté un film qu'il avait vu à la télé où y avait un singe grand comme un arbre qui courait après une femme qu'il mettait dans sa main. Alors j'ai rigolé et j'ai dit chez mémé, c'est pas des singes, c'est des guêpes qui sont grosses comme ça. Et je faisais la taille d'un chat. Il m'a dit tu te fiches de moi ? J'ai dit attends, je te montrerai demain. Il m'a dit chiche.

Je voulais pas lui ramener une guêpe entière. Mémé elle aurait pu le voir et puis on aurait été embêté avec après. Mais j'avais vu que dans le grenier y avait des pattes et des ailes qui traînaient par terre. C'est des fois la guêpe, quand elle se débattait, qu'elle les perdait. Et Jimmy il les ramassait pas, sans doute que c'était pas les meilleurs morceaux. Alors moi, le lendemain, en sortant que j'avais donné sa guêpe à Jimmy, j'ai seulement ramassé une patte que j'ai cachée sous mon pull. Et l'après-midi j'ai montré la patte à Frédéric. Elle était presque grande comme son bras. Il l'a prise et il l'a lâchée avec un grand cri. Et puis il a couru en poussant encore des cris. Je l'ai plus jamais revu. J'aurais pas dû lui montrer la patte. Déjà avec l'odeur c'était beaucoup. C'est dommage, c'était un bon copain.

Alors comme j'avais plus de copain, j'ai recommencé à m'embêter. Quand j'en avais

assez de jouer avec mes jouets et mes pots de yaourt, je regardais les revues de mémé. Au début je regardais seulement les images, y en a beaucoup, et puis après je me suis mis à les lire en entier. J'aime bien, avec *Nous Deux* j'apprends plein de choses sans aller à l'école. Un jour, j'ai trouvé un article sur les guêpes. On parlait de comment qu'elles étaient faites et qu'il fallait faire attention en été et mettre du vinaigre quand elles avaient piqué parce que, sinon, y en avait qui étaient morts à cause des guêpes. J'ai montré l'article à mémé et j'ai dit pourquoi nos guêpes à nous on en a tout le temps et pas seulement en été ? Elle a dit je sais pas, sûrement qu'elles supportent bien le froid. Alors j'ai demandé comment ça se fait que les nôtres elles revivent et qu'elles grossissent quand on les écrase ? Elle m'a dit je sais pas, ça doit être l'espèce comme ça, c'est pas moi qui les ai inventées, arrête de poser des questions idiotes. J'ai rigolé parce que c'est vrai que mes questions elles étaient idiotes : si mémé elle les avait pas inventées, les guêpes, elle pouvait pas savoir.

Dans *Nous Deux* ce que j'aime bien c'est les romans d'amour avec tout plein de photos. C'est toujours de belles histoires qui finissent bien. Souvent je rêve que moi aussi, quand je serai grand et que mémé elle sera morte, je trouverai une jolie femme, elle sera, je sais pas moi, institutrice ou madame sociale. Elle m'aimera et d'abord elle sera triste parce qu'elle croira que je l'aime pas, que j'en aime une autre. Y aura des tas d'aventures et puis finalement je lui dirai mais si, ne pleure plus, c'est toi que j'aime. Elle sera contente, on s'embrassera et on se mariera. Et tous les deux on continuera à élever des guêpes pour nourrir Jimmy. Parce que c'est pas parce qu'il est handicapé qu'on doit le laisser tomber.

Je dis qu'elle sera institutrice ou madame sociale parce que c'est les deux seuls métiers que je connais pour les femmes. Institutrice parce que quand j'allais à l'école. Et madame sociale parce qu'un jour j'en ai rencontré une qui était belle.

C'était un jour, j'étais dans les champs au bord de la route à ramasser des pommes de terre. Tout d'un coup, j'entends une auto qui arrive et qui s'arrête tout près de moi. Y a une dame, toute jolie et toute bien habillée, qui descend et qui vient vers moi. Elle me dit qu'est-ce que tu fais là-dehors par ce froid de canard, tu vas pas à l'école ? Je réponds je vais pas à l'école, y a pas d'école ici. Et puis je lui demande qui elle est. Elle me dit je suis une madame sociale. J'ai demandé c'est quoi une madame sociale ? Elle a dit c'est pour surveiller les petits enfants qu'ils ont bien tout qu'est-ce qu'il faut. Puis j'ai vu que son nez il remuait dans tous les sens et faisait des grimaces. Ça devait être à cause de la lavette mais elle a rien dit, elle était polie. Elle a seulement dit qui c'est qui s'occupe de toi ? J'ai dit c'est mémé. Et ton papa et ta maman ? qu'elle a demandé. Ça fait longtemps je les ai plus vus, j'ai dit. Où tu habites ? elle a dit. Là-bas, j'ai dit. Elle a dit viens avec moi, on y va. J'ai dit j'ai pas fini de ramasser mes patates. Elle a dit ça fait rien, tu finiras plus tard.

J'étais content de faire un tour en voiture avec elle et j'ai dit oui tout de suite. C'était une dame très belle, toute brune avec des jolis yeux, et j'ai pensé c'est dommage que je suis pas plus grand, je me serais marié avec elle. Elle devait avoir l'habitude de prendre des petits garçons pas propres dans sa voiture, elle était bien équipée. Elle a mis une toile de plastique sur mon siège pour pas que je salisse, et un carton sous mes chaussures à

cause de la boue. Elle a aussi ouvert son carreau malgré qu'il faisait froid et on est partis.

À la maison je lui ai montré mémé. Mémé elle a dit bonjour qu'est-ce qui y a ? Elle a dit je veux voir comment vit cet enfant (cet enfant, c'était moi). Mémé elle a dit venez, je vais vous montrer sa chambre, elle est au bout du jardin. Au bout du jardin ! elle a répété la dame. Oui, qu'elle a dit mémé, mais y a tout le confort vous savez. On va voir ça, elle a dit la dame et elle avait un petit air sévère qui la faisait encore plus jolie. Alors mémé elle l'a conduite à la cabane au bout du jardin. Entrez voir, qu'elle a dit mémé en lui ouvrant la porte. La dame elle est rentrée et mémé elle a refermé la porte à clef derrière elle.

Alors la dame elle s'est mise à frapper à la porte pour qu'on lui ouvre. Mais mémé elle est partie en disant bon allez, j'ai pas que ça à faire moi. Et la porte elle est solide, moi je pouvais rien faire. Au bout d'un moment, j'ai entendu la voix de la dame qui disait mais c'est plein de guêpes ici, ouvrez vous m'entendez ! Puis elle a arrêté de taper à la porte, j'ai entendu un claquement sec, sûrement qu'elle écrasait une guêpe avec sa chaussure. J'ai encore entendu qu'elle disait mais qu'est-ce que c'est que ça ? et puis elle s'est mise à crier. Y a encore eu des claquements, et puis des cris, encore des claquements, et les cris ils devenaient de plus en plus forts, des vrais hurlements. J'étais étonné qu'une petite femme comme ça, ça puisse crier aussi fort. Et puis j'ai plus rien entendu.

Quand mémé elle est revenue à la cabane, elle avait prévu, elle avait pris deux grands sacs, plus grands que d'habitude. Et c'est vrai, elle a attrapé deux guêpes vraiment énormes, aussi grosses que des chiens, j'en ai jamais vu des pareilles. Y en avait deux, j'aurais dû dire à la dame qu'elle devait pas arracher les guêpes par le milieu, j'y ai pas pensé. C'est bête, on pense pas toujours à tout. En tout cas Jimmy il a dû se régaler avec les guêpes.

Je sais pas ce que mémé elle a fait avec la dame, peut-être elle est dans le jardin. L'auto, on l'a conduite la nuit loin dans les champs et on est revenus à pied. Je savais pas que mémé elle savait bien conduire comme ça. Y a des agents qui sont venus après avec une photo de la dame demander si on l'avait pas vue. Mémé elle a dit non non, jamais vue, et ils sont partis. Moi, mémé m'avait dit de me cacher, ils m'ont pas vu. Ils sont jamais revenus, on a plus été embêtés. Et les jours ils ont continué à passer comme ça.

Y a un mois, quand je suis rentré dans le grenier pour donner sa guêpe à Jimmy, j'ai vu que son vêtement il était tout en tas au pied de sa chaise, encore plus raplati que d'habitude. J'ai dit oh ! Jimmy, ça va pas ? mais il a pas bougé. Alors j'ai pas lâché la guêpe et j'ai appelé mémé pour qu'elle vienne voir. Elle a dit mince, on dirait qu'il est mort, on va en profiter pour aérer. J'ai demandé de quoi il est mort ? Elle m'a dit tu sais, les handicapés, c'est pas solide. J'ai pas su plus. J'ai donné la grosse guêpe à mémé, je sais pas qu'est-ce qu'elle en a fait.

Heureusement y a pas que des mauvaises nouvelles. C'était lundi, on a reçu une lettre que j'y croyais plus. Papa et maman vont revenir me voir ! Ils vont venir dans une semaine, avec mon frère Loïc qui sera plus grand et que je pourrai jouer avec, et puis avec mon autre frère que je connais pas encore. Mémé va leur faire du poulet avec des petits pois et de la crème à la vanille en dessert. J'espère que je pourrai en manger et que je serai pas malade parce que, depuis deux jours, je me sens pas trop bien. Même ce matin, en me regardant dans la glace, j'ai vu que mon palais il était tout creusé et que ma

langue elle était devenue plus petite. Je crois que ma bouche aussi elle a grandi un sacré coup, jamais avant je pouvais l'ouvrir comme ça et aujourd'hui j'ai pu avaler ma tartine sans la mordre et sans la mâcher ! D'ailleurs c'est tant mieux parce que je crois que mes dents aussi elles deviennent plus petites, on dirait qu'elles rentrent dans mes gencives, dans le fond on les voit déjà presque plus.

Si je suis malade, c'est peut-être parce que j'ai mangé quelque chose de pas bon. Même que des fois, c'est tellement pas bon ce que mémé elle fait à manger que je crois que c'est de la guêpe. Je l'ai même dit une fois à mémé. Elle a rigolé et elle a dit allons, les guêpes, c'était pour Jimmy. J'ai plus rien dit, n'empêche que c'est quand même pas bon et que c'est peut-être à cause de ça si je suis malade. Mais mémé elle m'écoute pas et elle veut même pas croire que je suis malade. Ce matin, quand je m'avais vu dans la glace, je lui ai dit dis mémé, comment ça se fait que j'attrape une grande bouche avec une petite langue et que mon palais il devient tout creusé ? Je serais pas malade des fois ? Mémé elle a dit quoi ? Alors j'ai répété en faisant attention à bien articuler parce que c'est vrai, avec une grande bouche et une petite langue et un palais tout creusé, c'est pas facile à parler. Mais mémé elle a compris cette fois et elle a répondu mais non t'es pas malade, c'est parce que tu respire le bon air et que le bon air, ça creuse, tout le monde sait ça. J'étais pas encore rassuré et j'ai demandé je vais quand même pas devenir comme Jimmy ? Elle m'a dit mais non, ne dis pas de bêtises et puis arrête de t'en faire, aussi bien les femmes elles aiment les hommes avec une grande bouche. Et puis elle a rigolé.

N'empêche que j'espère qu'elle a raison, mémé, parce que je serais désolé que ma madame sociale elle veuille pas se marier avec moi à cause que j'ai une grande bouche.

## Les Voyageurs

Ils virent le jour dans une petite ville du sud de l'Argentine. Le premier naquit facilement, glissant tout seul sans causer le moindre mal à sa mère. Sitôt dehors, il cria et gigota tel un petit diable. Jamais l'on n'avait vu un bébé aussi pressé de plonger dans la vie. Son frère, au contraire, se fit attendre plusieurs heures. Comme d'une parole dans la bouche d'un sage, on dit qu'il tourna sept fois dans le ventre maternel avant de se décider à en sortir. La famille ne se souvenait pas qu'un bébé eût montré tant de mauvaise volonté à venir au monde, et le lui fit bien sentir par d'énergiques claques sur les fesses auxquelles il répondit, en prenant son temps, par de faibles vagissements.

Ces manières de naître furent la seule différence que l'on devait observer avant longtemps entre les jumeaux. En y prêtant davantage attention, on aurait pu se livrer à quelques prédictions quant à leur avenir. Mais les enfants étaient en bonne santé, la maman reprenait rapidement des forces, on n'y pensa plus et l'on s'abandonna à la joie de cette double réussite.

Le papa des jumeaux était un petit fonctionnaire passionné de tango, qui jouait lui-même du bandonéon. Quand il habitait Buenos Aires, il se produisait dans un orchestre qui faillit connaître son heure de gloire. Hélas, son administration le détacha dans une province écartée, et ce déplacement mit fin à sa carrière artistique. Il ne put jamais s'en consoler, et la moindre mélodie lui arrachait des soupirs à fendre l'âme. Aussi, devant les naissances différentes de ses deux fils, il crut naturel d'appeler le premier Allegro et le second Adagio.

Allegro et Adagio étaient de vrais jumeaux. Ils se ressemblaient comme deux notes de musique sur des instruments bien accordés. Leur enfance fut celle de la plupart des jumeaux, un temps béni où, en dehors d'eux-mêmes, peu de chose du monde existait. Jamais ils n'acceptèrent de se séparer, même pour jouer à cache-cache. Ils parlaient un jargon qu'ils étaient seuls à comprendre, s'échangeaient leurs vêtements, leurs jouets, faisaient d'innombrables farces où on les confondait, et tombaient malades en même temps.

L'enfance et l'adolescence d'Allegro-Adagio se déroulèrent sans événements notables. Ils étaient semblables en tout point, jusque dans leurs caractères et leurs comportements. La précipitation du premier et la lenteur du second n'étaient plus qu'un souvenir de leur naissance.

Puis arriva ce qui advient toujours dans ces trop belles amours entre pareils : ils rencontrèrent une femme.

C'était le jour de leur vingtième anniversaire. On avait organisé une petite fête. Une splendide jeune fille, du nom de Suspira, y fut invitée. Un corps parfait, une fleur rouge dans ses cheveux d'un noir de jais, un sourire envoûtant, une grâce irrésistible pour danser... Le coup de foudre pour Suspira fut immédiat, chez chacun des jumeaux avec une égale violence. Mais il faut croire que la foudre d'Allegro fut plus rapide. Lui seul gagna les faveurs de la belle.

On imagine la tristesse d'Adagio, le déchirement d'Allegro entre son amour fraternel et son amour tout court. Ces sentiments appartiennent à toutes les histoires de jumeaux.

La jeune fille venait d'une famille très riche. Ses parents possédaient plusieurs propriétés. Tant que Suspira et Allegro demeurèrent fiancés, Adagio se consola comme il put. Les deux frères continuaient à se porter affection et se voyaient le plus possible. Mais, le jour du mariage, la belle-famille offrit aux époux une superbe maison à Buenos Aires. Et Allegro, malgré la peine qu'il savait causer à son frère, n'eut d'autre choix que de partir habiter la capitale. Plus grave encore, en même temps que la maison, les jeunes mariés reçurent en cadeau une magnifique voiture. Rouge, rutilante, puissante, sportive. En un mot : l'incarnation de la voiture.

C'était la première voiture d'Allegro. Il en tomba aussitôt amoureux. Le terme n'est pas trop fort, ce fut là le début d'une véritable passion. La griserie, l'ivresse de la vitesse furent pour lui une révélation. Ainsi, plus que ne l'avait été Suspira, cette voiture devint le symbole du déchirement des deux frères. Car leurs amours, même si celui d'Adagio restait malheureux, avaient encore un objet commun. Par lui, d'une certaine manière, ils demeuraient liés. Avec la voiture, Allegro aimait pour la première fois une chose que son frère ignorait. Pire, qui lui répugnait.

Invité à des promenades, Adagio n'éprouva que frayeurs et nausées devant la conduite trop rapide de son frère. La vitesse lui devint sujet de dégoût. Il vit en elle ce qui le séparait d'Allegro, et il se mit à haïr tout ce qui évoquait l'idée de rapidité et de déplacement dans l'espace.

La vitesse lui faisant horreur, il élut l'immobilité, la lenteur, au rang de vertus suprêmes, et décida de se réfugier dans la lecture. Mais pas de n'importe quels livres. Ne quittant plus sa chambre que pour les repas, il dévorait tous les livres d'histoire et de science-fiction qu'il pouvait se procurer. Fuyant l'espace, il trouva l'oubli dans le temps. La seule vitesse qu'il se permît fut celle de son esprit explorant les mystères de l'Égypte, frémissant aux aventures de l'an 3000, ou rêvant aux fastes de Versailles.

Si cette boulimie de lecture fut la première conséquence du chagrin d'Adagio, elle n'en demeura pas la seule. Un mois après le départ de son frère, on remarqua que son visage se ridait. Ses tempes grisonnaient. Comme on le dit communément, il avait pris un coup de vieux. Et même un sacré coup de vieux. Car, deux mois plus tard, il semblait vieilli de dix à quinze ans.

De son côté, Allegro, envoûté par les joies de la conduite automobile, n'en resta pas à sa première voiture. L'argent lui venant, il s'acheta de nouveaux modèles, tous plus rapides les uns que les autres. Il s'inscrivit à des courses où il remporta victoire sur victoire.

La nouvelle de ses succès parvint à la maison familiale où l'on commençait à penser

que, vraiment, Adagio vieillissait beaucoup. Toujours plongé dans ses livres, toujours assis à sa table, il perdait maintenant ses cheveux qui avaient blanchi. Ses épaules se voûtaient sous le poids d'un âge étrangement accéléré. Même son père paraissait moins vieux. On lui fit consulter les plus grands spécialistes du pays, mais aucun ne put trouver d'explication à cette curieuse maladie.

Un jour, il sembla si âgé qu'on s'attendit à le voir mourir. Il se mit au lit et l'on pensa qu'il ne s'en lèverait plus. On appela Allegro qui, sans cesse occupé par ses compétitions sportives, n'avait pas revu son frère depuis l'époque de son mariage. Il avertit qu'un championnat le retenait, mais promit sa venue pour trois jours plus tard. On le fit savoir à Adagio, en le suppliant de tenir jusqu'au retour de son jumeau. Alors se produisit quelque chose d'extraordinaire : pendant ces trois jours, Adagio rajeunit ! Sa peau se dérida, ses cheveux repoussèrent et brunirent, sa colonne vertébrale se redressa, il retrouva ses jambes de vingt ans. Tant et si bien que, lorsque Allegro arriva au chevet de son frère en l'y croyant mourant, celui-ci l'accueillit en pleine santé, tout à la joie de le revoir. Comme au temps d'avant son mariage, leur ressemblance physique était parfaite. Et si l'on n'avait pris des photos, jamais Allegro n'aurait cru que son frère était devenu un vieillard en l'espace de quelques mois.

Cette guérison lui fit tant plaisir qu'il profita de son séjour pour acheter une maison à Adagio, près de celle de leurs parents. Il l'aida même à s'y installer. Puis, toujours pressé, il retourna participer à des courses automobiles. Il vola de succès en succès et devint célèbre. L'argent pleuvait sur lui. Il se mit à piloter d'autres engins rapides : avions, hors-bord. Là aussi, il fut le meilleur. Il se livrait sans réserve à sa passion de la vitesse, prenant les risques les plus fous, à la grande terreur de Suspira. On l'invita à des courses de plus en plus importantes, internationales. Il parcourut le globe terrestre, volant, roulant, naviguant à un rythme endiablé, comme si rien ne pouvait étancher sa soif de vitesse et d'espace.

De son côté, le pauvre Adagio, privé de son frère, souffrait de nouveau de la solitude. Il retrouva ses livres d'histoire et de science-fiction. Sa maison, récemment acquise, devint tellement pleine de ces livres qu'il dut pousser dans le jardin les divans, lits, fauteuils, tous les meubles qui ne pouvaient servir de bibliothèques. Les buffets et les armoires furent vidés de leur vaisselle, de leurs vêtements, pour laisser la place à des milliers de livres. Malgré cela, ils trônaient encore, en piles, en tas, au milieu de chaque pièce.

Dans sa chambre, Adagio n'avait gardé qu'une chaise et une table sur laquelle il s'endormait. Il ne sortait que pour prendre ses repas chez ses parents ou acheter des livres. Devant sa prodigalité, les libraires le dispensèrent d'ailleurs bientôt de cette dernière sortie en lui fournissant eux-mêmes leur marchandise par camionnettes entières. Inquiétés par ce comportement, ses parents tentèrent nombre de stratagèmes pour l'arracher à sa lecture. Rien n'y fit. On songea à le marier. Mais la promesse eut la mauvaise idée de rendre visite à l'improviste à son fiancé. Celui-ci, captivé par un roman, ne s'aperçut même pas de la présence de la tendre chérie. Elle ne voulut plus rien savoir d'un pareil goujat.

Vivre ainsi ne peut être bon pour la santé. Effectivement, Adagio tomba malade, cette fois encore d'une bien étrange maladie. On le vit progressivement s'amincir, puis rapetisser. Pendant plusieurs jours, son visage se couvrit d'acné comme lors de ses quinze

ans. Il fallut se rendre à l'évidence : il rajeunissait. On lui aurait donné douze ans, puis dix, cinq, quatre... Ses petites mains avaient maintenant du mal à tenir les lourds volumes d'une *Histoire de la civilisation* dont il ne parvenait pourtant pas à se détacher.

Un jour, il devint si petit qu'il refit dans sa culotte. Ses parents le ramenèrent chez eux afin de mieux le soigner. Ils l'installèrent dans son vieux berceau qu'ils avaient conservé. Un berceau double, spécialement conçu pour jumeaux. Il y réclamait encore des livres. Mais le *Quo Vadis ?* de Sienkiewicz ayant failli l'étouffer, c'est son père qui lui en fit la lecture. En écoutant les malheurs du siècle de Néron, il tournait un regard triste vers la place vide de son frère. Bientôt, on dut le nourrir au biberon.

Lors de sa précédente maladie, Adagio, parvenu à l'extrême de la vieillesse, avait soudain inexplicablement rétrogradé en âge. On espérait cette fois le même miracle en sens inverse. Pourtant, alors qu'il ressemblait maintenant à un nouveau-né, Adagio ne paraissait pas décidé à regimber le temps. Au contraire, il persistait à rajeunir, c'est-à-dire à se friper, à se ratatiner. Toujours en boule, refusant son biberon, ce n'était plus un bébé, mais bien un fœtus. Si les choses continuaient ainsi, il était probable qu'il irait jusqu'à se diviser en ces deux petites graines qui, dit-on, font les bébés.

On appela alors Allegro pour lui dire que, s'il voulait revoir son frère tant qu'il était d'une seule pièce, il devait revenir sans tarder à la maison. À ce moment, il disputait une compétition au Japon. Malgré sa bonne volonté, il ne put être près de son frère que quatre jours plus tard. On l'avait prévenu qu'il trouverait Adagio changé. Mais, contre toute attente, ces quatre jours suffirent à Adagio pour redevenir un homme en tout point semblable à son jumeau.

On comprit que, à deux reprises, c'était le retour d'Allegro qui avait empêché son frère de glisser dans le temps. L'idéal aurait été que, comme dans leur enfance, ils ne se séparent plus. Mais on ne pouvait exiger d'Allegro qu'il sacrifiât son foyer, ses passions, sa carrière sportive. Il fallut se résigner à ce que, tant qu'Allegro passerait sa vie à courir l'espace, Adagio suivît dans le temps un destin identique. On convint alors simplement qu'Allegro accourrait sitôt que son frère risquait de dépasser les limites ascendantes ou descendantes de l'âge humain.

Allegro put donc continuer à parcourir le monde jusque dans les pays les plus lointains. Les voyages, les championnats, les courses se succédaient à une allure vertigineuse. De temps en temps, on l'appelait au chevet ou au berceau de son frère pour le sauver d'un excès d'enfance ou de vieillesse.

Des années passèrent. Tandis qu'Allegro s'adonnait à sa frénésie d'espace, Adagio, le nez dans ses livres, prenait le temps de rajeunir ou de vieillir, sans beaucoup le remarquer d'ailleurs, sauf lorsque sa vue devenue trop basse ou ses mains trop petites le gênaient dans sa lecture. Ayant épuisé les livres en espagnol, il apprit une dizaine de langues étrangères afin d'aborder les auteurs dont les ouvrages sur le passé ou le futur n'étaient pas traduits.

À voyager ainsi continuellement dans le temps, il acquit un certain entraînement. Rassuré de pouvoir compter sur les retours de son jumeau, il apprit à se contrôler et à revenir en arrière avant de dépasser les limites fatidiques. Son entourage perdit alors toute inquiétude. Et lorsque Allegro venait lui rendre visite, ce n'était plus pour l'arracher à la

mort ou à la prénaissance, mais pour le seul plaisir de le revoir.

Mieux encore, Adagio parvint à la longue à mettre de la variété dans les symptômes de sa maladie. Au début, sitôt séparé de son frère, il vieillissait ou rajeunissait jusqu'à son prochain retour, alternativement dans un sens ou dans l'autre. C'était, à vrai dire, assez monotone. Finalement, si seule la présence d'Allegro le maintenait dans son âge véritable, il apprit à diversifier les directions de ses changements d'âge, ainsi qu'à en accélérer le mouvement. Maintenant, il pouvait, le matin, se réveiller frais adolescent et se coucher le soir avec des cheveux blancs, en ayant déjeuné d'un biberon le midi. La griserie de la vitesse qu'il se refusait dans l'espace, il l'éprouvait dans le temps.

On comprend qu'Adagio ne trouvât jamais à se marier. Quelle femme aurait accepté un mari qui, selon les heures, aurait pu être son fils ou son grand-père ? Ce fut là pour Adagio le seul inconvénient de sa maladie. Et encore, il n'est pas certain qu'il le conçût comme tel.

Le cas d'Adagio commença à devenir célèbre. La manière dont il mettait en échec les sommités médicales du monde entier l'avait rendu sympathique au grand public. Des journalistes vinrent le voir. Il fit la couverture des magazines. En pages centrales, des séries de clichés le montraient évoluant à travers les âges de la vie au cours d'une même journée. Il donna des interviews. Sa culture en matière d'histoire, de littérature et de science-fiction étant incroyablement étendue, celles-ci étaient d'ailleurs très intéressantes. Il s'exprimait dans toutes les langues. Des historiens, des amateurs de science-fiction, des savants, des chercheurs, consultaient sa bibliothèque. Par bonheur pour eux, avec le temps, il avait quand même appris à l'ordonner. On rencontrait chez lui les intellectuels les plus célèbres. Il n'était jamais allé dans le monde, et le monde venait à lui.

Il faut raconter ici un triste épisode de la vie d'Adagio. Un jour, un homme se présenta chez lui. Un forain, un vilain bossu toujours à la recherche de monstres à exhiber dans des foires minables. Il lui proposa de se joindre à la tournée de son prochain spectacle. Adagio, que la seule idée de se déplacer effrayait, refusa avec vigueur. Alors le rusé bossu lui montra un objet rarissime : un manuscrit inédit d'Alexis Chandhor, petit bijou absolument introuvable. Cet auteur était un des préférés d'Adagio. En échange du manuscrit, cédant à sa passion, il signa tout ce qu'on voulut.

Ainsi, victime d'un procédé ignoble, il se mit à voyager. Les foules accoururent voir cet homme qui, en une heure de spectacle, passait par tous les âges de la vie. Car, sous la menace du bâton de l'infâme bossu, le pauvre Adagio fut obligé d'accélérer encore le rythme de ses métamorphoses.

Tandis qu'Adagio parcourait l'espace, Allegro, de son côté, perdit en rapidité. Comme si le temps, qui l'avait oublié depuis son mariage et sa première voiture, se souvenait maintenant de lui. Il perdit des courses. Il n'était plus qu'un champion sur le déclin. Il devina que la raison de ses échecs avait à voir avec Adagio. Quand il apprit ce qui lui était arrivé, il voulut racheter le contrat de son frère. En vain. Celui-ci était légal, et le forain gagnait avec Adagio plus d'argent que ne pouvait lui offrir Allegro.

Heureusement, Allegro trouva la solution. Se déguisant d'une manière toujours différente pour ne pas être reconnu et expulsé, il se rendit à tous les spectacles du bossu.

On se souvient que, chaque fois que les jumeaux étaient réunis, Adagio revenait à son âge normal et n'en bougeait plus. C'est ce qui se produisit encore : tant que durait le spectacle, il n'y avait rien d'autre à voir sur la scène qu'un homme d'une trentaine d'années qui, malgré les menaces et les sifflets du public, ne parvenait ni à vieillir ni à rajeunir.

On cria au scandale. Le forain dut rembourser les places. Ses affaires tombèrent en flèche. Un soir, il abandonna lui-même Adagio dans une ville où son frère vint le rechercher.

Et la vie reprit comme avant. De retour chez lui, Adagio replongea dans ses livres et continua à jouer avec les âges, l'esprit perdu dans le passé ou le futur. Allegro remporta de nouveaux succès. On oublia les échecs de sa carrière. Il pulvérisa les records de vitesse de son temps.

Cette histoire finit un jour... ou une nuit ? C'est difficile à dire car, comme ils se trouvaient en des endroits opposés de la planète, c'était le jour pour l'un, la nuit pour l'autre. Adagio s'était endormi en suçant son pouce, conformément à ses six mois apparents. Allegro disputait une course. Dans un virage, il accrocha l'arrière d'une voiture, dérapa, fit plusieurs tonneaux. Il fut tué sur le coup.

Le lendemain matin, on découvrit Adagio mort dans son lit. Il semblait âgé de quatre-vingt-dix ans. Fut-il surpris dans son sommeil par un excès de vieillesse ? Se laissa-t-il mourir volontairement ? En tout cas, malgré ses rides et sa maigreur, il souriait, heureux, comme savourant une plénitude enfin retrouvée.

On ne connaît pas l'heure exacte de la mort d'Adagio. On ne peut donc savoir si elle suivit ou précéda celle d'Allegro. Laquelle fut la cause de l'autre ? On l'ignore. Ce qui est normal, puisqu'on ne peut dire si l'espace fut la cause du temps, ou l'inverse.

## La Pince

### I

Les habitants d'Auracaltz ont une horrible manière d'exécuter leurs condamnés à mort. Il s'agit du supplice appelé « la pince ». On utilise un instrument constitué d'un manche de métal de cinquante centimètres de long, au bout duquel s'articulent trois mâchoires courbes et pointues se rejoignant en fuseau. Ce manche, composé de deux parties dont l'une coulisse dans l'autre, permet de régler l'écartement des mâchoires. La pince maintenue ouverte, deux mâchoires sont enfoncées dans les yeux du supplicié, et la troisième dans la bouche. Puis le bourreau actionne le manche coulissant et progressivement, dans la tête, les mâchoires se referment. Par une corde passée dans l'autre extrémité du manche, le condamné est alors hissé à une potence, tiré par la face, jusqu'à un mètre du sol. La mort tarde souvent à venir.

J'ai assisté un jour à une telle exécution. J'étais avec mon ami Toryo, que je connaissais déjà depuis plusieurs semaines. Je le savais d'un caractère doux et sensible. Pourtant, il regardait sans émotion apparente l'épouvantable pendaison de l'homme au visage crevé.

Depuis l'arrivée du nouveau gouverneur, les exécutions se déroulent au rythme à peu près régulier d'une tous les deux mois. Elles ont lieu à l'aube, sur la colline appelée « colline d'Ozartice », et toujours devant une foule nombreuse. Comme pour Toryo, je fus surpris du peu de sentiments que ces gens expriment à cette occasion. Il ne s'agit pas d'indifférence, loin de là — le silence et la gravité de leurs visages en témoignent — mais à aucun moment je n'ai pu retrouver chez eux l'horreur que j'éprouvais moi-même devant tant de cruauté. Pour les habitants d'Auracaltz, ces exécutions sont toujours un événement d'une extrême importance. La plupart passent la nuit entière, debout sur la colline, près du gibet. Le condamné est parfois parmi eux, accompagné seulement de deux gardiens ; il attend lui aussi le lever du soleil. Mais jamais, même dans ces conditions, l'un d'eux ne chercha à s'enfuir ou à dresser la foule contre les gardiens. La longue attente du peuple d'Auracaltz est-elle une marque de respect envers les condamnés ou envers cette forme particulièrement affreuse de supplice ? Je ne sais, mais l'interdiction de s'allonger ou de s'asseoir sur la colline a toujours été rigoureusement observée.

On ignore d'où vient cette coutume. Seuls les vieux Indiens vivant dans les tribus aujourd'hui clairsemées des hauts plateaux croient pouvoir dans leurs légendes en expliquer l'origine. D'après eux, le démon Ozartice, qui a créé le monde et le premier Indien Saï, fut un jour blessé à la main lors d'un combat avec Jarine, autre démon rival. Ozartice, dont la main paralysée par la blessure ne pouvait plus s'ouvrir, demanda aide

et soins à l'Indien Saï, alors dans sa vieillesse, que le démon Jarine avait initié à la magie. Saï guérit Ozartice qui put de nouveau ouvrir sa main — une main avec trois énormes doigts griffus si l'on en croit les dessins de la caverne dite « de Saï », à une douzaine de kilomètres au nord d'Auracaltz. Au lieu de gratitude, Ozartice conçut alors une grande jalousie des pouvoirs de Saï et lui demanda de les lui transmettre. L'Indien refusa. Furieux, Ozartice le tua en lui enfonçant ses griffes dans le visage, dans les yeux et dans la bouche. Mais à l'instant, sa main perdit la guérison qu'avait opérée Saï. Ozartice, démon de la mort et de la naissance — puisqu'il avait créé et tué le premier Indien — fut condamné à errer sans fin, traînant derrière lui, par le crâne, le cadavre de Saï au bout de sa main de nouveau paralysée. Ainsi prisonnier de sa propre victime, il fut repoussé sans difficultés par son rival Jarine qui règne depuis sans partage sur les tribus des hauts plateaux. C'est lui qui leur transmet la coutume de mettre à mort les condamnés en leur crevant les yeux et en leur perforant la bouche. Afin que jamais Ozartice ne se débarrasse du cadavre qui rendait sa main impuissante.

Jarine est un démon et, comme tel, sème le malheur parmi les hommes. Mais il est bien moins féroce qu'Ozartice dont la cruauté sans bornes se mesure à ce qu'il a voué l'humanité à ces deux maux suprêmes que sont la naissance et la mort. De quels autres méfaits serait-il encore capable si le pouvoir lui en était rendu ? La peur qu'Ozartice ne se libère un jour nourrit d'effroyables légendes. C'est cette crainte qui a fait se perpétuer l'usage du supplice de la pince. Lorsque les Espagnols se rendirent maîtres de la région au seizième siècle, et à bien d'autres reprises depuis, on essaya de lui substituer les techniques habituelles de mise à mort, comme la hache ou le garrot. Mais ces tentatives se heurtèrent à la plus vive résistance, de la part même parfois des condamnés, et durent toujours lui céder.

Je n'ai pu forcer la réserve dont les habitants d'Auracaltz entourent leurs croyances et je ne sais s'ils craignent encore les pouvoirs du démon Ozartice. En tout cas, ils considèrent que, si un homme doit mourir de mort violente autrement que les armes à la main, alors la mort par la pince est la plus digne pour lui. Et le peuple d'Auracaltz et des hauts plateaux a le devoir d'assister au supplice de qui prend ainsi la place du cadavre de Saï.

Même les soldats ne manquent jamais à ce devoir, eux qui dans la ville parquent avec tant d'arrogance. Et quand a lieu une exécution, ils sont là, eux aussi, debout et silencieux parmi le peuple sur la colline d'Ozartice. Malgré eux, ils ne peuvent s'empêcher d'éprouver du respect devant l'attachement de ces gens à une telle tradition.

Le nombre de ces soldats est la première chose qu'on remarque quand on arrive à Auracaltz. Ils sont partout, assurant un ordre toujours plus sévère. Leur présence fait ressembler la ville à une vaste caserne qui, par une sourde et mystérieuse discipline, dirige les mouvements de ceux qui y pénètrent, même s'ils ne sont pas militaires.

Le général Carriare, le nouveau gouverneur, est particulièrement cruel et exercé à l'art de la répression. C'est sans doute pour cette raison qu'on lui a confié la région d'Auracaltz, isolée dans une étroite vallée entourée de plateaux arides et peu habités, où il peut employer ses talents en toute tranquillité. Pourtant j'apprends de Toryo que, si la cruauté de cet homme avait accéléré notablement le rythme des exécutions, elle n'avait pu en modifier la forme. Ainsi, la pince semble le véritable maître d'Auracaltz, celui devant lequel s'inclinent les maîtres. Elle glisse son ombre muette au sein de chaque

pensée, de chaque sentiment que les étrangers portent aux habitants de cette ville.

## II

Toryo était un garçon d'une vingtaine d'années, aux cheveux noirs et au regard d'un éclat surprenant. Un regard sculpté par le soleil, contrastant comme la vie au milieu de la mort avec la poussière du paysage et des rues. Une poussière qui, insensiblement, au long des ans, gagne les visages et leur donne une teinte de sable rouge, cicatrices présentes des morsures de la terre qui sera leur tombeau.

Il ne quittait jamais la flûte qu'un de ses oncles lui avait offerte pour son dixième anniversaire. Je ne sais comment cette date avait pu être précisée car aucun habitant d'Auracaltz ne connaît le jour exact de sa propre naissance. Et tous les soirs, dès que s'annonçait le crépuscule, il s'éloignait de la ville jusqu'à une colline déserte, de laquelle on voyait l'horizon s'étirer comme un fauve ensommeillé. Il y jouait alors des mélodies toujours différentes pour accompagner le coucher du soleil, ne s'arrêtant qu'à l'instant où celui-ci frôlait la terre de son dernier rayon. Pendant des semaines, j'ai écouté, à ses côtés, ces berceuses que le soir lui chantonnait à l'oreille et qu'il faisait glisser le long de sa flûte. Puis je redescendais avec lui à la ville, marchant dans ses pas et n'osant interrompre le silence toujours plein du charme de ses mélodies. La flûte s'était tue mais ses notes couvraient encore les herbes et les rochers d'une fine rosée de musique endormie.

J'ai un jour demandé à Toryo : « Que se passe-t-il lorsque tu joues sur la colline ? Parfois tu parais triste. Il arrive même que tu sembles avoir peur. Et d'où vient que je n'ose te parler avant d'avoir regagné la ville ? » Il me regarda longuement, surpris, peut-être embarrassé. Puis, avec un vague sourire, il me montra sa flûte. Je remarquai alors pour la première fois, bien que l'ayant déjà observée des heures entières, qu'elle n'était pas en bois, comme je le croyais, mais en os, un os humain, certainement un fémur. Toryo me dit : « C'est un instrument que m'a remis la mort, pour que je joue pour les morts. Quand le soleil se glisse sous la terre, il parcourt le pays des morts. Et la musique que je lui ai jouée, il la fait entendre aux morts. Ils entendent la musique de Toryo et ils pensent : "Toryo a joué pour nous. C'est parce que le cœur des hommes n'a pas eu peur de la nuit." » « Qu'arriverait-il si tu ne jouais pas ? » lui demandai-je. Il ne me répondit pas.

L'oncle de Toryo, avant de lui offrir sa flûte, avait dû lui-même en jouer pendant de longues années sur la même colline, après l'avoir reçue d'un de ses oncles. Ainsi, depuis une éternité, le soleil emportait avec lui au royaume des morts la musique d'un vivant.

De retour à Auracaltz, Toryo et moi bavardions encore, assis sur le seuil de la maison de ses parents où il m'avait offert l'hospitalité. Puis, après un maigre repas de galettes de maïs, il s'allongeait sur le sol de l'unique pièce de la maison tandis que ses parents faisaient de même, et s'endormait. Je savais qu'il se lèverait aux premières lueurs du jour, pour se livrer aux travaux des champs avec son père qui avait lutté lui-même pendant quarante ans contre la sécheresse des terres. Moi dont le travail ne rythmait pas la vie, je rêvassais ou me promenais plusieurs heures encore. Lorsque je sentais le sommeil me gagner, je revenais me glisser sans bruit dans la maison.

### III

J'ai appelé Auracaltz une ville, mais elle n'est pas plus importante qu'un de nos villages. Les journées s'y écoulent presque toujours identiques à elles-mêmes. On comprend alors le relief que prennent les rares fêtes de l'année. Elles sont pour ces gens l'occasion de brûler leur misère au feu de la chicha, un alcool tiré de la fermentation du maïs, et de s'étourdir dans le vacarme des pétards et des fanfares. Comme pour défier le destin, ils dépensent des sommes folles pour un costume fabuleux ou un masque multicolore. À les voir surgir ainsi pendant quelques heures, on croirait que les couleurs, depuis longtemps bannies et se vengeant soudain de leur exil, s'unissent en un torrent pour envahir les rues et les places, éclaboussant les visages, les habits, les maisons. Le soir venu, elles dépasseront la ville pour en atteindre une autre, laissant celle-ci retrouver au lever du jour ses teintes grises et rouges. Le temps est loin des fêtes où les guerriers se revêtaient de la peau de leurs prisonniers écorchés et s'en défaisaient sur des musiques obsédantes en un monstrueux accouchement. Mais les masques grimaçants, les duels aux épées de bois, les danses endiablées, n'en sont-ils pas le lointain regret, le dernier écho ?

Lors d'une de ces fêtes, Toryo me présenta son cousin Catica, revenu passer plusieurs jours dans sa famille. Des années auparavant, Catica avait quitté ses parents, paysans comme la plupart de ces villageois, pour gagner les villes de la côte : les grandes villes dont on dit que les maisons sont plus hautes que les stèles sculptées aux visages des dieux, qui, du sommet de la colline de Sai, surveillent Auracaltz. Il y gagnait de l'argent — un peu, disait-il — beaucoup, selon Toryo. La preuve en était qu'il avait pu louer un cheval à Charayan pour traverser la sierra. Un cheval ! Le « cerf sans cornes », comme l'avaient appelé ses ancêtres. Des chevaux, Toryo en avait bien sûr déjà vu, les riches et les soldats en possèdent à Auracaltz. Mais il en existait un qu'il n'avait jamais oublié. Celui que montait le fils du propriétaire des terres quand il était venu visiter son domaine d'Auracaltz. Quelle allure à côté des maigres lamas dont il avait l'habitude ! Et voici que le cheval de Catica ressemblait à celui-là ! Fier, haut, nerveux, comme un prince dans sa robe de jais !...

La fête était à son paroxysme quand, la chicha lui exaltant le courage, Toryo demanda à son cousin une faveur sans précédent pour lui : lui laisser monter le cheval ! Catica, lui-même passablement ivre, accepta. Sous les rires de ses amis, Toryo enfourcha maladroitement la bête que, dans la matinée, on avait décorée de la façon la plus fantaisiste. Des tissus brodés de motifs en paillettes, des guirlandes de papier, des morceaux de draps multicolores lui faisaient un habit irréel, comme en portent les démons dans les vieux livres. Et peut-être s'agissait-il d'un démon... Dès que Toryo lui eut enfoncé ses talons dans le ventre, il se cabra, roulant ses pattes avant avec furie. On aurait dit un géant luttant contre un dragon invisible, terrifiant dans son armure de couleurs. Toryo fut projeté au sol. Le choc de son crâne contre une pierre figea aussitôt la danse des rires et des cris. La foule l'entoura. Aidé de Catica, je le portai le plus doucement possible jusqu'à sa maison. De mon ami, aucune plainte. Seulement, sous de minces filets de sang, la pâleur de son visage...

Je restai longuement à ses côtés, observant sa mère lui appliquer sur le front des linges gonflés d'herbes de la sierra. Un peu avant le soir, il se mit à gémir et, reprenant

connaissance, me regarda avec tristesse. Soudain, son visage s'anima. Comme me suppliant, il me lança : « La flûte des morts ! Va jouer ! Va jouer ! » Puis il retomba dans sa fièvre. Sans me rendre compte de ce que je faisais, je pris la flûte et me dirigeai vers la colline.

#### IV

Et j'ai joué, doucement, étirant l'une après l'autre des notes qui s'enfuyaient vers le soleil. Jusqu'à ce qu'il eût glissé sous la terre pour son voyage loin des vivants.

Je me tus. Et je sus, ce soir-là, ce qu'était le silence, ce qu'était l'obscurité. Ce qu'étaient un homme, la terre, la nuit.

Il me fallut longtemps pour surmonter ma torpeur et me remettre en route. Je connaissais bien le chemin, je l'avais souvent emprunté avec Toryo. Pourtant je marchais, je marchais... Les secondes s'écoulaient si lentement que ma vie entière me paraissait trop courte pour atteindre Auracaltz. J'étais lourd, pesant. Ce n'étaient pas mes jambes qui étaient difficiles à mouvoir. Non, c'étaient mes bras, mon bras droit exactement. C'est par lui que j'étais tiré en arrière tandis que je m'efforçais d'avancer.

Je me retournai. Aucun cri ne put même jaillir de ma poitrine saisie par l'horreur. Au bout de mon bras, je traînais un cadavre hideux dont le visage était celui de Toryo ! Mes doigts, par les yeux et la bouche, s'enfonçaient dans son crâne ! De toute la force dont l'épouvante me laissait capable, je tentai de me dégager. En vain. Je ne pouvais pas. Je ne pouvais rien. Jamais mes forces d'homme ne pourraient me séparer de ce cadavre...

Alors j'ai hurlé... hurlé...

De ce qui se passa ensuite, je ne garde aucun souvenir.

Quand je m'éveillai, il faisait clair dans la maison, et les parents de Toryo me regardaient avec inquiétude. Ils me dirent que j'étais rentré tard dans la nuit, tellement ivre selon eux que je m'étais écroulé près de l'entrée, sans pouvoir gagner la place où je dormais habituellement. Je remarquai, à l'autre bout de la pièce, que le corps de Toryo était entièrement recouvert d'un drap rayé. Le visage de son père se ferma. D'une voix nouée par les larmes, il me dit que, peu après le coucher du soleil, Toryo était parti pour le royaume de la Grande Nuit.

Le matin même, je rassemblai mes quelques bagages et pris congé de mes amis, car un étranger ne doit pas chercher à partager le secret des grands deuils. Je quittais Auracaltz quand le père de Toryo me rappela : « Monsieur... Monsieur... la flûte !... » Je m'aperçus que je la tenais à la main, plus fermement qu'un sabre au combat.

Je la lui rendis et partis sans me retourner.

## Une nuit de Terreur

La lune étire sa face blafarde giflée de temps à autre par un nuage furieux. C'est une nuit glaciale. Les neiges tomberont bientôt. Il lui deviendra plus dur de se nourrir.

Malgré son épaisse fourrure, il sent l'approche précoce de l'hiver. Moins cependant que le jour, lorsqu'il est un homme.

Cette nuit, comme à chaque pleine lune, la malédiction a joué. Son corps s'est couvert de poils. Ses oreilles se sont allongées. Ses dents se sont aiguisées. Dans d'atroces douleurs, ses membres se sont déformés. Des griffes terminent ce qui est maintenant des pattes.

Cette nuit, qu'importe le froid, il lui faut se nourrir. Manger. Manger ! Qu'importe le danger, il sait où rassasier la faim qui le tenaille. Oui, il les dévorera. Cette fois encore, il fera un carnage. Aucune ne sera épargnée. Il sera sans pitié. Cette nuit, il n'est plus qu'une bête. Manger ! Rien d'autre ne compte.

Il se met en chasse. Son instinct lui fait sentir le danger. Car on sait qu'il rôde quand la lune est ronde. Et les hommes savent se défendre. On connaît sa malédiction, même si on ignore qui il est. Cette nuit, des balles d'argent, des balles bénites, s'impatientent dans les culasses des fusils. Il sait que si l'une d'elles, une seulement, le touche, elle laissera une blessure qui le trahira. Si on le découvre, on l'achèvera. La mort pour lui. La honte, l'opprobre pour sa famille.

Il approche peu à peu. Lentement. À pas de loup. Manger ! Il les voit, elles sont là. Il faut être prudent, le chien peut veiller. Même attaché, il donnera l'alerte. L'homme viendra. Les balles d'argent... Il approche encore. Elles sont là. Il bondit ! Il en attrape une ! Une autre ! Ses dents pointues s'enfoncent dans les chairs rouges ! Ça craque sous ses mâchoires puissantes ! Une ici ! Une là ! Encore une autre !... Manger ! Vite !...

Soudain un aboiement terrifiant déchire la nuit. Il sursaute. Tous crocs dehors, tirant sur sa chaîne à s'en étrangler, le chien s'est réveillé ! Il l'a vu ! Oh ! Dans la maison... la lumière ! La porte s'ouvre ! Les balles d'argent ! Vite ! Se sauver !

L'homme accourt, son fusil à la main. Il voit. Il comprend. Alors, dans la nuit, il hurle :

« 'Crés vingt dieux d'sale bête ! I' m'a 'cor' tout bouffé mes carottes ! »

Puis il tire vers l'ombre qui fuit, affolée. Trop tard. Elle a disparu.

« Te perds rien pour attend', salop'rie ! » crie-t-il encore. « J'te loup'rai pas l'prochaine fois ! »

Oui, la prochaine fois, il lui faudra encore manger. Et risquer sa vie pour manger ! La prochaine nuit. Une nuit maudite, comme toutes les nuits de pleine lune. Des nuits terribles pour le lapin-garou.

## Le Saviez-Vous ?

Ce matin-là, le P<sup>r</sup> Martin Champier s'était levé d'excellente humeur. Il avait pris tranquillement son petit déjeuner et fait honneur comme il convient à une demi-douzaine de brioches au miel. Puis, en sifflotant, il avait gagné la Grand-Place et attendu l'autobus pour se rendre à l'université. L'air était frais, clair. On avait annoncé du beau temps et, en effet, le soleil était au rendez-vous. Ce serait une belle journée de printemps.

À l'université, tout s'était passé sans surprise. Les étudiants avaient témoigné un intérêt poli pour son cours de philosophie. Quelques questions au hasard lui avaient cependant montré que, sauf pour les sujets inscrits au programme des examens, leur curiosité restait épargnée par le traditionnel éveil printanier. Et comme à chaque fois, il s'en était désolé : « D'accord, on va vous demander si vous connaissez Kant et Hegel. Mais lisez aussi Flaubert, Dostoïevski, Diderot, Céline, Baudelaire... ! Intéressez-vous à la science, lisez les grands textes sacrés ! Visitez les musées ! Voyagez ! Ne limitez pas vos connaissances à votre programme ! »

D'une manière générale, l'appauvrissement culturel de ses contemporains était le principal souci du P<sup>r</sup> Champier. De mille et une façons, sans jamais trouver la bonne, il s'efforçait de stimuler la curiosité intellectuelle de ceux qu'il rencontrait. Mais la tâche était dure, et il était consterné de voir à quel point même ses collègues se contentaient souvent des seules connaissances nécessaires à leur discipline.

Bien sûr, la culture du P<sup>r</sup> Champier était très étendue et, s'il en tirait quelque fierté, ce n'était pas vraiment de l'orgueil. Car il avait conscience que n'importe qui, pour peu qu'il s'en donnât la peine, le temps et les moyens, pouvait acquérir une érudition comparable. Il admettait avoir eu beaucoup de facilités pour s'instruire : des parents eux-mêmes cultivés, des professeurs intéressants et passionnés... Être resté célibataire n'était-il pas aussi une chance ? Quelle femme aurait accepté une bibliothèque pour rivale ? S'il s'attristait que tant de ses semblables vouent toute leur énergie aux plaisirs faciles, s'il cherchait à éveiller chez eux la soif de culture, c'est parce qu'il souffrait sincèrement de les voir ignorer cette source de bonheur que représente le savoir.

De retour de l'université, vers midi, dans l'autobus, il réfléchissait encore à ce problème, sans toutefois lui laisser gâcher sa bonne humeur. Arrivé sur la Grand-Place, il descendit de l'autobus, et c'est au moment précis où il posa le pied sur le trottoir qu'il ressentit une impression bizarre, désagréable. Il lui sembla même que le ciel s'était éteint et rallumé subitement. Mais l'idée était absurde et, son malaise se dissipant, il n'y pensa plus et se dirigea vers le restaurant où, tous les midis, l'attendait un copieux déjeuner.

En chemin, il remarqua un podium installé sur une petite place par une station de

radio. Amusé, il s'approcha et se joignit aux badauds déjà assemblés. Alors un homme entra en scène sous les applaudissements. Vêtu d'un costume bleu scintillant de paillettes, il affichait un sourire qui attirait aussitôt la sympathie. D'une main sûre, il saisit le micro et lança son bonjour au public. Les applaudissements redoublèrent. Au timbre de sa voix, Martin Champier frémit. Il l'avait reconnu ! C'était lui, Julien Richesse, le célèbre animateur du jeu radiophonique *Le savez-vous ?* ! Jamais il ne l'avait vu, mais combien de fois il avait écouté son émission en essayant de répondre aux questions ! Ah ! Quelle chance d'avoir aperçu le podium ! Il s'en serait voulu d'avoir manqué Julien Richesse de passage dans sa ville ! Quel bonheur de voir en personne cet homme toujours gai, plaisant, spirituel ! Peut-être que, si le candidat échouait, il pourrait monter sur scène dire la réponse et serrer la main à Julien Richesse ! Le P<sup>r</sup> Champier avait beau avoir dépassé la cinquantaine, il était resté sensible à ces sortes d'enfantillages, et la rencontre des célébrités l'émoustillait toujours beaucoup.

Après quelques mots de salutation, Julien Richesse présenta le candidat du jour, un certain M. Blanchard, brave garçon moustachu et intimidé, mécanicien automobile de son état. Puis il tira au hasard la première question :

— Alors, monsieur Blanchard, pour commencer, une question de philosophie...

« Mince, c'est pour moi ! » se dit Champier avec jalousie.

— Écoutez bien, monsieur Blanchard : il affirma le caractère réel, non illusoire, de l'existence. Les Académiciens lui dirent qu'il se trompait. Il leur fit cette magnifique réponse : « Si je me trompe, je suis, puisque l'on ne peut se tromper si l'on n'est. » De quel homme s'agit-il ?

— Saint Augustin, fit le candidat sans hésiter.

— Saint Augustin, c'est cela !

« Bien sûr, saint Augustin, pensa le professeur en applaudissant. C'est dans *La Cité de Dieu*. Ce n'était pas évident, il faut le reconnaître. Ça démarre sur les chapeaux de roue. »

— Deuxième question, reprit Julien Richesse, de littérature, cette fois. Toute votre attention, monsieur Blanchard. Vous connaissez bien sûr l'écrivain Léo Perutz et son excellent roman *Le Cavalier suédois*. Mais dites-moi, monsieur Blanchard, de qui, dans ce roman, le personnage principal vole-t-il l'identité ?

« Oh, que c'est dur ! se dit Martin Champier. Je l'ai lu, il n'y a pas si longtemps... C'est d'un noble, Christophe von Dornsee, Darnesee... »

— Christian von Tornefeld ! hurla le sympathique candidat.

— Exact, monsieur Blanchard, c'est pour l'amour de la belle Maria Agneta que le héros de ce roman usurpe l'identité de son compagnon Christian von Tornefeld. Bravo !

« Bon, d'accord, je n'étais pas loin, pensa Champier vexé. Je ne me souvenais pas que ce jeu était aussi difficile. Le candidat semble à la hauteur. Étonnant pour un mécanicien. »

— Troisième question... d'histoire cette fois. Monsieur Blanchard, vous connaissez bien sûr le roi de Ceylan Kassapa I<sup>er</sup> qui détrôna son père Dhatusena et construisit l'impressionnante forteresse de Sigiriya avant d'être lui-même détrôné par son frère en 496 après Jésus-Christ. Je vous demande, monsieur Blanchard, le nom de ce frère.

« Ils sont malades de poser des questions pareilles ! faillit dire tout haut le professeur. Il faut être spécialiste en ce domaine, et encore ! »

Des petites notes métalliques s'écoulaient au fil des secondes, marquant le temps tandis que, une main sur le front, M. Blanchard fouillait sa mémoire. Le public cherchait aussi. Ceux qui avaient trouvé trépignaient, impatients de répondre à la place du candidat. Près du P<sup>r</sup> Champier, un petit garçon sautillait en tirant la manche de sa mère :

— 'Man ! 'Man ! J'le sais ! J'le sais ! C'est Moggallana !

— Chut ! le gronda sa mère. Le monsieur ne doit pas t'entendre.

— Moggallana ! s'exclama le candidat.

— Eh oui ! Mes félicitations, monsieur Blanchard ! Moggallana, qui détrôna son frère Kassapa en 496 et régna lui-même jusqu'en 513. Bravo !

« Ce n'est pas possible, se lamenta Champier, je n'ai jamais entendu parler de ce Magala... Comment ce gosse connaît-il la réponse ? »

— Encore une question, monsieur Blanchard, qui vous donnera peut-être accès au Gros Lot. Un peu plus difficile donc, mais je suis sûr que vous allez trouver de qui il s'agit. Voilà, pour l'accès au Gros Lot, dites-moi le nom de ce mécanicien... Oh ! un mécanicien, c'est une question pour vous, monsieur Blanchard... Le nom de ce mécanicien né à Boulogne-sur-Mer en 1786, mort à Paris en 1857, à qui l'on doit un type d'hélice en vis à spirale entière conçue pour la propulsion des navires à vapeur.

« Alors là ils sont fous ! gémit Champier intérieurement. Comment le savoir à moins d'être de la famille du génie ! »

Ici et là, des spectateurs s'agitaient, murmuraient. Le petit garçon tira de nouveau la manche de sa mère.

— 'Man ! J'le sais !

— Moi aussi, tais-toi !

Les secondes s'écoulaient, imperturbables.

— Ah ! compatit le célèbre animateur, il semble que notre candidat ait un trou de mémoire. Mais ça va lui revenir, j'en suis sûr. Des spectateurs connaissent-ils la réponse ?

Avec effroi, Martin Champier vit une trentaine de mains se lever autour de lui, tandis que trois notes résonnaient, marquant la fin du temps de réflexion.

— Alors, monsieur Blanchard, pas de réponse ?

— C'est bête, je le sais, c'est un oubli. Quand vous allez le dire, ça va me revenir...

— Ah ! C'est le public qui va nous le dire, fit Julien Richesse en tendant son micro vers l'assistance. Le père de l'hélice à bateau ?...

« Sauvage ! » hurlèrent trente voix, parmi lesquelles celle du petit garçon. Le sympathique candidat se tapa le front : « Sauvage ! Je le savais ! »

— Eh oui ! Frédéric Sauvage, qui inventa en 1832 l'hélice à bateau mais ne put jamais faire admettre son idée. Ruiné, il devint fou et mourut interné. C'est dommage, monsieur

Blanchard, mais vous allez sûrement vous rattraper avec la question que voici. Question de musique : vous connaissez, n'est-ce pas, *Pelléas et Mélisande*, l'opéra de Claude Debussy sur un livret de Maurice Maeterlinck, et la superbe interprétation qu'en donna au disque Roger Désormière...

— Bien entendu, avec Jacques Jansen et Irène Joachim.

— C'est cela, monsieur Blanchard, mais la question est un peu plus difficile : dans cette interprétation, qui tient le rôle du petit Yniold ?

Là encore, des mains se levaient dans le public. Des lèvres se pinçaient pour ne pas souffler la réponse. Près du professeur, le petit garçon sautillait de plus belle, chantonnant « Moi, j'le sais ! Moi, j'le sais ! » Mais tout cela, Martin Champier le vécut comme dans un rêve. Depuis qu'il avait entendu le public hurler le nom du père de l'hélice à bateau, il se sentait mal et, quand le sympathique M. Blanchard cria le nom de Leila Ben Sedira, son malaise ne fit qu'empirer. Il préféra ne pas se joindre aux applaudissements et s'écarta sans attendre la fin du jeu.

Il marcha un peu, s'attarda à quelques vitrines en s'efforçant de respirer profondément. Puis il entra dans le restaurant où il s'assit à sa table réservée. Le garçon le salua et lui tendit la carte. Le professeur avait une prédilection pour les plats du jour. Justement, il lut sur la carte : « Plat du jour : délices de Prajapati aux gourmandises de Parmentier. » Le garçon revint prendre commande :

— Vous avez choisi, monsieur Champier ?

— Ben... le plat du jour, les gourmandises de Parmentier, je devine que c'est des patates, mais les délices de Prajapati ?

— Oh ! Monsieur Champier ! Vous me faites marcher, je suis sûr !

— Non...

— Mais c'est un steak de cheval, voyons !

— Ah ?

— Prajapati était le dieu védique des créatures. On lui sacrifiait un cheval — c'était l'asvamedha, si je me souviens bien. Je lisais hier un livre de Dumézil sur ce sujet et j'ai pensé que ce serait plus drôle d'appeler comme ça le steak de cheval.

— Oui, oui, c'est vrai que c'est plus drôle... Dumézil, je me souviens... Bon, un délice de Prajapati, alors...

— Et un Prajapati ! Ça roule !

De nouveau, Martin Champier se sentit bizarre. Depuis son retour de l'université, tout allait de travers. Le monde était soudain devenu cultivé et, même s'il l'avait toujours souhaité, il avait du mal à s'y faire. D'autant que le phénomène se révélait d'une ampleur aussi démesurée qu'inattendue. Il mangea son délice de Prajapati, machinalement, sans plaisir, en essayant de ne pas prêter attention aux hommes d'affaires qui, à ses côtés, parlaient de saint Thomas d'Aquin ; ni à la jeune maman qui expliquait à ses enfants en quoi l'hypothèse de la forclusion d'un signifiant primordial était fondamentale pour comprendre la paranoïa ; ni surtout aux ouvriers qui, à la table derrière lui, engouffraient leurs sandwiches en discutant de l'intérêt de l'hélice d'Augustin Normand comparée à

celle de Sauvage.

Il termina son repas, paya et sortit. Il voulut s'offrir des pâtisseries pour se réconforter mais, la boulangère lui ayant proposé des « petits sauvages » (savoureux sablés en forme d'hélice), il claqua la porte du magasin sans rien acheter et décida de rentrer chez lui. Dans la cour de son immeuble, il retrouva presque sa gaieté en voyant des enfants s'amuser. Il crut d'abord qu'ils jouaient aux cow-boys et aux indiens et il s'approcha pour goûter un peu de leur bonheur si simple. Mais non, ils interprétaient une scène de *Sophonisbe* de Corneille. La tête basse, il regagna son appartement.

À partir de cet instant, on ignore ce qui se passa dans l'esprit du P<sup>r</sup> Champier. Quelles pensées le conduisirent à l'acte irréversible qu'il commit ce jour-là ? Bien sûr, il n'est pas facile d'être professeur dans un monde où chacun en sait plus que vous. Comment supporter un tel sentiment d'inutilité ? Mais surtout, au-delà de cette explication, n'y a-t-il pas le fait que n'importe qui ne peut vivre dans n'importe quel monde et qu'on ne passe pas aussi facilement d'un univers à un autre, même si une banale porte d'autobus en constitue la frontière ?

Toujours est-il que, dans la soirée, M<sup>me</sup> Bertoux, concierge de Martin Champier, sonna à la porte de celui-ci. Elle souhaitait lui emprunter le *Livre des Rois* du poète Firdousi car elle s'intéressait depuis peu à la mythologie perse. Elle savait que le professeur était monté chez lui en début d'après-midi et s'inquiéta de ne pas le voir lui ouvrir. Elle sonna chez son voisin de palier, un jeune homme un peu bohème qui travaillait à la Poste. Ils s'avisèrent que le silence de Champier était troublant, et la concierge décida d'utiliser son passe pour pénétrer chez lui. Là, ils découvrirent le professeur allongé sur son lit. Il souriait déjà du plaisir des connaissances que seul apporte l'au-delà. Sur sa table de nuit, entre un verre et des tubes vides de médicament, un billet avec ces simples mots : Adieu, monde cruel.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! s'exclama la concierge, quel malheur de finir comme ça ! Un homme si cultivé !

— C'est vrai, c'est bien triste, madame Bertoux. Mais ne jugeons pas, il y a des moments dans la vie où la culture n'est pas d'un grand secours.

— Là, je suis d'accord avec vous, monsieur Bertrand. Ramakrishna lui-même disait : « À quoi sert le savoir livresque ? La simple lecture, tant que vous resterez accrochés au monde, ne vous apportera ni la sagesse ni le salut. »

— Ah ! ah ! Je m'y attendais. Je me disais : elle va citer Ramakrishna sur la vanité du savoir livresque, ou Bernanos sur la tentation du désespoir, voire sur « ce délire de connaissances qui perdit la mère des hommes ».

— Que voulez-vous, on a ses petites faiblesses. Et si vous y avez pensé, c'est que vous-même, vous avez votre idée. Comme je vous connais, vous n'allez pas me dire que le triste destin de cet homme ne vous inspire pas quelques réflexions sur la philosophie profane en cet âge de fer, hein ? hein ?

— Vous me taquinez, madame Bertoux, mais on devrait peut-être appeler la police.

— Je m'en occupe. J'appelle le commissaire directement. Je le connais, il est toujours très aimable.

La concierge passa dans le salon du professeur où elle téléphona au commissariat. Elle rejoignit ensuite M. Bertrand auprès du mort. « Ça y est, dit-elle, ils sont là dans une minute... » Puis ils reprirent leur conversation sur les mérites respectifs des voies mystiques ou initiatiques pour atteindre l'absolu. Jusqu'à l'arrivée de la police, qui tarda un peu. Le commissaire n'avait pas fini son chapitre et il avait horreur d'être dérangé dans sa lecture de Platon.

## Aïkido

L'après-midi s'achevait et le soleil d'août jetait horizontalement ses rayons à travers les vastes baies du dojo<sup>1</sup>. Il n'y avait pas d'autre cours, le silence était total, quasi religieux. La salle paraissait immense, au point de rendre palpable la présence du vide. Vêtu d'un *keikogi* ceint à la taille du *hakama*<sup>2</sup>, il restait plongé dans sa méditation, en *seiza*<sup>3</sup> devant le portrait du Fondateur. Il était seul. C'était l'heure de l'entraînement mais les élèves viendraient-ils ? L'idée de maintenir le cours un vendredi entre le jeudi 15 août et un week-end n'était pas excellente. Ils devaient tous être partis. Tant pis, il profiterait de ce moment de solitude pour réfléchir, laisser venir les pensées, faire le point. La vie passait si vite, les obligations, les activités s'enchaînaient, se bouscuaient, il ne prenait jamais le temps de s'arrêter. Son médecin le lui avait reproché :

— Vous en faites de trop, vous êtes encore jeune pour des malaises cardiaques. Je sais que vous n'avez pas une bonne hérédité de ce côté-là, mais ça n'explique pas tout. C'est quoi, le stress ?

— Que voulez-vous, avec tout ce dont je dois m'occuper...

— Pourtant l'aïkido, c'est cool, c'est proche du zen, non ?

— Peut-être que ça serait pire sans l'aïkido ! Surtout, je ne fais pas que ça. Et je peux vous retourner le compliment : vous ne connaissez pas des cardiologues qui se payent des infarctus ?

— O.K., O.K., un point pour vous, mais veillez à ralentir le rythme.

« Ralentir le rythme, ralentir le rythme. » Facile à dire. Il avait son métier, très prenant, de chercheur en biochimie. Avec ce que cela suppose de lectures, de conférences à donner, de temps à consacrer aux étudiants. L'aïkido était sa passion depuis de longues années, mais seul un concours de circonstances l'avait fait donner son accord pour en assurer l'enseignement dans ce dojo. Il ne le regrettait pas, il devait à cette discipline la plupart des joies de sa vie. Mais c'est vrai qu'il en faisait de trop. Ce n'était pas un hasard s'il n'avait pas fondé de famille. Qui aurait trouvé de la place dans une vie aussi remplie ? Il aurait fallu une épouse sur mesure, et cela n'existe qu'en rêve. Devant ses amis qui lui

---

<sup>1</sup> Littéralement, le « temple de la voie » : salle où se pratiquent les arts martiaux.

<sup>2</sup> La tenue de l'aïkidoka se compose d'un « kimono » blanc semblable à celui du judoka, dont la veste s'appelle le *keikogi*, et d'une ample jupe-pantalon noire, le *hakama*.

<sup>3</sup> Agenouillé sur les talons.

racontaient les soucis, la fatigue et les irritations de la vie de famille, il riait et se déclarait bien heureux d'avoir gardé sa liberté. Pourtant, au fond de lui-même, il savait qu'il n'était pas sincère et qu'il y avait au moins un visage dont il n'avait jamais pu effacer le souvenir. Qu'importait, c'était le passé, rien ne servait d'y revenir. Seul comptait le présent, et il devait une fois pour toutes prendre des résolutions. Il avait préjugé de ses forces et, à ne pas vouloir entendre le corps, celui-ci n'avait eu d'autre recours que de se manifester brutalement. Par ce malaise en février. Les vacances d'été étaient venues. C'était le moment de décider des tâches dont il se déchargerait à la prochaine rentrée.

Un toussotement se fit entendre. Une femme brune, d'une quarantaine d'années, encore belle, en jean et léger chemisier à fleurs, avec à la main un sac de sport, se tenait au bord du *tatami*<sup>4</sup>. Elle lui souriait. Il était plongé si profondément dans ses pensées qu'il ne l'avait pas entendue entrer. Il se leva et la rejoignit :

- Je pensais qu'il y aurait un cours, dit-elle d'une voix claire.
- Je suis là pour ça, mais mes élèves ont dû préférer partir en week-end à la mer !
- Je suis en vacances ici, et comme je pratique l'aïkido, je me suis renseignée sur les clubs ouverts pour ne pas trop perdre. Il n'y avait que le vôtre.
- Bien sûr, si vous voulez aller vous préparer, vous pourrez vous entraîner. Je vous attends.

Il n'est pas rare que des pratiquants, à l'occasion de congés ou de déplacements pour leur travail, demandent à suivre quelques entraînements. La venue de cette femme l'avait réjoui. Il lui trouvait du charme, son regard était lumineux. Les pensées auxquelles il se livrait étaient peut-être trop tristes, elle lui avait remonté le moral.

Pour l'attendre, il reprit sa position en *seiza* devant le portrait de O'Senseï<sup>5</sup>. Depuis toujours, avant et après chaque entraînement, il avait coutume de demeurer un temps en cette attitude respectueuse qui favorise la concentration et la méditation. Pourquoi lui revint-il alors le souvenir du Japonais ? Certes, il ne l'avait jamais oublié — on n'oublie pas un événement aussi extraordinaire —, mais pourquoi lui revint-il avec autant de vivacité, comme s'il s'était produit la veille ?

Cela s'était passé il y avait huit ou neuf ans. De la même façon, un jeune Japonais en voyage était venu se joindre à un cours. Il l'avait accueilli, espérant secrètement apprendre quelque chose d'un aikidoka ayant pratiqué des années au Japon. Mais le jeune homme n'avait montré que maladresse, au point que, déçu, il ne s'était plus adressé à lui qu'en ces termes : « pour un Japonais, vous devriez être plus stable ; pour un Japonais, vous n'avez aucune souplesse ; pour un Japonais... » Que le jeune homme s'en montrât blessé ne l'avait pas arrêté. L'entraînement fini, assis seul comme maintenant en *seiza* devant le portrait de Maître Ueshiba, il s'en était voulu. Pourquoi s'était-il laissé prendre ainsi par l'irritation ? Un tel manque de délicatesse ne lui ressemblait pas, il ne comprenait

---

<sup>4</sup> Le tapis sur lequel se font les entraînements.

<sup>5</sup> « Grand Professeur », titre par lequel on désigne Maître Ueshiba, le créateur de l'aïkido.

pas. Il allait rejoindre le jeune homme au vestiaire pour s'excuser lorsque celui-ci parut de lui-même à ses côtés :

— Vous n'avez pas été correct avec moi, dit-il.

— J'allais justement vous présenter mes excuses, je ne sais pas pourquoi je me suis ainsi laissé aller.

— Je sais pourquoi. Vous vouliez apprendre quelque chose alors que c'est moi qui venais pour apprendre.

Il ne protesta pas, c'était la vérité. Le Japonais était subtil de l'avoir deviné.

— C'est égal, poursuivit le jeune homme. La leçon, je vais vous la donner.

Il alla se saisir d'un *tanto*<sup>6</sup> posé au bord du tatami et revint.

— Vous restez là en *seiza*, vous ne bougez pas. Moi, je me mets ici avec le *tanto*.

Le Japonais était allé s'asseoir en *seiza*, face à lui à trois mètres de distance, sous le portrait de Maître Ueshiba, légèrement à gauche. Il avait posé le *tanto* par terre derrière lui de façon à le cacher.

— Maintenant, vous allez vous concentrer sur le portrait de O'Senseï...

Il s'était exécuté. De son mieux, il avait fixé la photo du Professeur à la barbe blanche, assis comme eux deux en *seiza* dans son kimono noir. Une impression de force et de sagesse se dégageait des traits paisibles du vieil homme. Il s'était concentré ainsi de longues minutes au point que seul le portrait restait clair sous son regard et que le reste, la silhouette du jeune Japonais notamment, lui apparaissait dans une sorte de brume. Un moment, il crut que, de légèrement sur la gauche, le jeune homme avait glissé sur la droite du portrait. Mais son regard ne dévia pas de la photo. Aussi bien, c'était absurde, sa vue devait lui jouer des tours.

— C'est fini, dit le Japonais, vous pouvez vous détendre.

Son regard revint vers lui. Il s'était effectivement déplacé d'un mètre vers la droite.

— Comment avez-vous fait ?

— Fait quoi ?

— Vous déplacer vers la droite aussi vite. Même si je fixais Maître Ueshiba, je ne vous ai pas quitté des yeux. Il m'a bien semblé un moment que vous étiez passé sur la droite, mais je ne vous ai pas vu bouger.

— Et le *tanto* ?

— Il est derrière vous, je suppose.

Le jeune homme se leva. Il n'y avait rien sur le sol derrière lui.

— Regardez derrière vous.

Il se retourna. Le *tanto* était là.

— Mais !... À aucun moment vous ne vous êtes approché de moi !

---

<sup>6</sup> Poignard de bois servant à l'entraînement.

- La leçon est finie. Comprenez ce que vous pouvez.
- Expliquez-moi ! Enseignez-moi !
- Un homme ne peut avoir que deux leçons de ce genre dans sa vie. On dit même que c'est la mort qui donne la deuxième. Alors n'insistez pas.

Il était parti sans un mot de plus. Lui était resté longtemps sur place, le *tanto* en main, à se demander s'il n'avait pas rêvé. Le jeune homme avait-il des talents d'illusionniste et, vexé de la façon dont il l'avait traité, s'était-il livré à cette fanfaronnade pour l'impressionner ? En tout cas, par quelque bout qu'il prît l'événement, il devait reconnaître qu'il avait reçu une leçon. Une leçon d'humilité.

La femme revint. Elle avait revêtu la *hakama*. Ils se saluèrent et échangèrent quelques mots pour se présenter. Elle se prénomma Michèle et pratiquait depuis une douzaine d'années dans un club du Midi. Ils commencèrent l'entraînement. Elle comprenait intuitivement, il n'était jamais besoin d'explications. Très souples, ses mouvements semblaient aériens. Rarement il avait vu pratiquer l'aïkido avec autant d'élégance. C'était pour lui une étrange impression, comme s'il dansait avec un nuage. Pourtant l'énergie était là. Ses attaques, ses saisies étaient fermes et, après chaque chute, chaque projection, elle revenait aussitôt, sans interruption, aussi à l'aise dans le rôle d'*Uke* que de *Tori*<sup>7</sup>. Elle esquivait et réalisait les techniques comme il fallait, avec la fluidité mais aussi toute la tonicité nécessaire. C'était étonnant. Jamais il n'avait autant éprouvé les paroles de O'Senseï affirmant que pratiquer l'aïkido, c'est être en harmonie avec l'Univers, être l'Univers. Un sentiment océanique, cosmique, s'emparait de lui peu à peu. C'était cela, l'unité avec les énergies de l'Univers. L'*Aiki*<sup>8</sup>. Les minutes passaient, il n'avait plus la conscience du temps. Sa partenaire ne se départait jamais d'un léger sourire — le même que l'on voit sur certaines photos du Maître en action — et, alors qu'il était trempé de sueur, elle semblait toujours aussi fraîche. Il était troublé. Son visage lui paraissait étrangement beau, mais il y avait aussi en lui quelque chose de connu, de très proche, qu'il ne parvenait à nommer.

Ils abordèrent *Irimi Nage*. Sur attaque *shomen*<sup>9</sup>. C'était sa technique préférée. D'abord esquivé et déplacement. Contrôle du bras, déséquilibre par saisie à la nuque et projection. Quand l'adversaire se redresse, on le fait tourner autour de soi jusqu'à ce qu'un soudain étranglement dans le sens contraire le jette au sol. *Irimi* : entrer dans la maison, l'idée d'être un invité, l'enfant dans le ventre de la mère. Entrer dans la garde, prendre la place, ne plus faire qu'un, englober l'adversaire. Maître Ueshiba disait qu'il ne fallait pas hésiter à inventer des noms poétiques pour désigner les techniques. Et lui, il avait choisi d'appeler *Irimi* le « tourbillon de fumée ». Pourquoi pas ? Les volutes sombres d'un feu violent traduisaient bien à la fois la douceur et la fermeté de la technique, la sensation de chute, d'ascension et de tournoiement, puis de nouveau de chute qu'on éprouvait avec *Irimi*.

---

<sup>7</sup> *Uke* est celui qui attaque, *Tori* celui qui réalise la technique.

<sup>8</sup> À l'origine du nom même d'*Aikido* : *Ai* (harmonie) *Ki* (énergie) *Do* (voie).

<sup>9</sup> Attaque portée à la tête avec le tranchant de la main.

C'est une technique difficile. Il faut une grande harmonie entre les deux partenaires pour qu'elle s'accomplisse avec fluidité, sans crispation ni appréhension. Beaucoup la considèrent comme la technique centrale, le cœur de l'aïkido. Avec cette femme, elle semblait naturelle. Malgré la fatigue qu'il sentait naître en lui, il s'attachait à observer son visage. Les années n'avaient en rien altéré sa beauté. Peut-être la maturité lui avait-elle donné un peu de gravité. Mais non, le sourire était là, qui voilait les signes de l'âge... Il connaissait ce sourire... Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt ? Marie-Dominique avait le même. Voilà, il avait trouvé ! De là venait son sentiment d'un écho si connu, tant aimé. Était-ce possible ? Les pensées s'embrouillaient dans son esprit. Marie-Do, c'est toi ? Tu es revenue ? Oh ! Je t'ai tellement aimée... Jamais je n'ai pu en aimer une autre. Tu te souviens, combien de fois ça nous a fait sourire : mes deux passions, l'aïkido et toi, ça rimait pareil. Alors toi aussi, tu t'es mise à l'aïkido ? Douze ans, oui, douze ans que nous nous sommes quittés. Est-ce en souvenir de moi que tu t'y es mise ? J'avais rêvé de t'épouser, de vivre ma vie avec toi. Je n'ai jamais compris pourquoi tu es partie. Mais tu es revenue, tu es là... Je t'aime. Toujours aussi fort. Allez, dis-moi, tu ne t'appelles pas Michèle, mais bien Marie-Do, tu me l'avoueras après, hein ? Je n'ai rien connu de plus doux que d'être entre tes bras, tu sais. Jamais. Sauf peut-être maintenant. *Le tourbillon de fumée*, je l'appelais. Tu te souviens ? Tu me fais comprendre, vraiment comprendre, ce qu'est l'aïkido. Tu es en train de me donner une leçon. Je n'avais jamais éprouvé ça avant. Oh ! Marie-Do, on est si bien... Comme si on ne s'était jamais quittés... Attends, qu'est-ce qui m'arrive ?... J'ai mal... là, dans la poitrine. La fatigue ? L'émotion ? Je suis si heureux... J'entends l'autre, là... Que vient-il faire ?... Sa voix... Il me dit que des leçons comme ça, on n'en a que deux dans la vie et que la deuxième... Pourquoi m'embête-t-il avec ça ? Je ne veux pas l'écouter. Je ne veux plus que rester avec toi. Avec toi, Marie-Do, ne me quitte plus. J'ai l'impression de ne plus avoir de corps, je monte au ciel dans le tourbillon de fumée. C'est magique. Tu restes avec moi, hein ? Tu ne me quittes plus...

Comme personne n'était venu au cours d'aïkido du vendredi soir, on ne trouva le corps que le samedi matin, lorsque le dojo fut occupé par un cours de karaté. Il était allongé devant le portrait de O'Senseï, en une ultime prosternation. Détail curieux, un sourire illuminait son visage, alors que les morts par infarctus sont d'habitude douloureuses et laissent sur les visages les marques de la souffrance.

Un autre détail aurait sans doute intrigué : sur le plafond du dojo, à l'aplomb du corps, une petite tache circulaire d'un centimètre de diamètre était apparue. Juste un petit rond, comme noirci par de la fumée. Mais qui aurait pu le remarquer ?

## Tango

*Mon amour est une étoile noire  
Brûlée par une nuit d'orage  
Seule demeure son ombre lente  
Qui me porte comme un bijou.*

Vous permettez que je m'asseye à votre table ? J'ai entendu que vous aviez mis *Ombre lente*. C'est toute une histoire, vous savez, ce tango. Oh ! Pardonnez mon impolitesse, j'ai oublié de me présenter... Mais vous êtes étranger, n'est-ce pas ? Alors, peu importe mon nom, tous les noms se ressemblent pour les étrangers... Je suis un habitué de ce café. Ah ! les cafés de Buenos Aires ont bien changé. Celui-ci existait déjà il y a trente ans. À l'époque, il y avait une estrade là-bas où ils ont installé ces flippers, et tous les soirs un petit orchestre jouait des tangos. Maintenant, les orchestres jouent pour les touristes, et les Argentins vont bientôt n'avoir droit qu'à ces affreux juke-box. Comme celui-ci où vous avez mis le tango. Mais vous avez les mêmes dans votre pays, je suppose. Dites, *Ombre lente*, c'est par hasard que vous l'avez choisi ? Il est superbe, hein ? Quand je venais ici, il y a trente ans, l'orchestre le jouait déjà. Il était tout nouveau à l'époque, on osait à peine le danser. On écoutait seulement, et ça vous bouleversait. On croyait entendre la voix d'un autre monde : « Seule demeure son ombre lente... qui me porte comme un bijou. » C'est beau, hein ? Nous aimons tous une ombre qui nous porte en silence. Ce tango, il la chante pour nous, et c'est comme si la nuit était moins profonde.

J'avais un ami. Julio, il s'appelait. Il était fou de ce tango. C'était il y a trente ans, je vous parle de ça. Si quelqu'un avait fait l'imbécile pendant que l'orchestre le jouait, il serait allé lui casser la figure. Tout le monde le savait ici. D'ailleurs, avec ou sans Julio, les gens reconnaissaient la beauté, personne n'aurait manqué de respect à un tango comme celui-là. Maintenant, regardez-les, ils ne font même plus attention. Enfin ! je disais, Julio, il était fasciné par *Ombre lente*. On ignorait pourquoi. Lui aussi. Mais après tout, sait-on pourquoi certaines choses nous captivent ? Car ce sont elles qui nous prennent, n'est-ce pas ? On ne les choisit pas.

Allez, je vous sers à boire, voilà... Attendez, je vais remettre le disque... Mon ami Julio, vous voyez, il était ici tous les soirs. Il faut dire que c'était plutôt le genre mauvais garçon, mais le cœur gros comme ça. Tous les jeunes étaient un peu pareils à l'époque. Il suffisait d'être né dans tel ou tel quartier, on venait au monde avec un poing fermé et un couteau dans l'autre. Maintenant les bagarres, il n'y a plus d'honneur, c'est à trois contre un. Enfin, Julio, lui, ce n'était pas ça. Il avait une sorte d'élégance dans le mal. Il était tout feu, tout passion, et quand il se trouvait devant quelque chose de beau, il savait s'incliner. La

preuve : ce tango. C'était devenu son emblème, son blason. Figurez-vous qu'un soir, il était ici. L'orchestre commence à le jouer. Les couples arrêtent de danser pour écouter. Julio aussi, il écoute, et puis, là-bas... oui, là-bas, où vous voyez ces jeunes qui se chamaillent, eh bien, il y a une fille. Seule. Pas très belle, mais pas vilaine. Et voilà qu'elle pleure en écoutant *Ombre lente* ! Oh ! discrètement, des larmes de joie, d'émotion. Alors, Julio, quand il voit ça, ça lui plaît. Il se dit : « Celle-là, elle est pour moi. »

Moi, j'étais avec Julio. Il me plante là pour faire sa cour à la fille. Le baratin, les verres, la danse. Jusque tard dans la nuit. Et puis elle doit rentrer chez elle. Julio, il demande à la raccompagner. Elle dit oui... Ah ! vous entendez comme c'est beau ?...

*Pourquoi la forme d'un visage  
Nous attire avec tant de force ?  
Notre âme étend ses ailes,  
Se livre nue en un baiser...*

Bon, je disais, Julio la raccompagne. En chemin, ils discutent, ils parlent. Il fait doux. Ils marchent lentement, prennent tous les détours. Elle chantonne. Il trouve qu'elle a une voix sublime. Il ne se souvient pas en avoir entendu une aussi belle. Julio, il pouvait avoir des émotions comme ça. Au fond, c'était un artiste, et cette voix, elle le remue tout entier. Il lui demande de chanter encore. Elle s'enhardit, heureuse de lui plaire. Il lui demande de chanter *Ombre lente*. Elle répond : « Je ne l'ai jamais chanté, j'ai la mélodie dans la tête mais il faudra me souffler les paroles. » Il dit d'accord. Et voilà qu'elle chante. Lui, il lui souffle les mots et bientôt, ce n'est plus la peine, elle les connaît. Alors il croit entendre chanter un ange. Oui, un ange. Ça vous étonne qu'un mauvais garçon pense aux anges en entendant une chanson ? Vous avez tort... Allez, buvez encore un verre. C'est moi qui paye la bouteille. Je vais remettre le tango... On ne s'en lasse pas, hein ? Même depuis tout ce temps... Je reviens à mon histoire. Donc Julio, il entend la fille chanter. Il trouve ça magnifique, une merveille ! Puis elle se tait. Lui, il en tremble encore. Son cœur bat. Il dit : « Vous l'avez chanté à la perfection et vous dites que c'est la première fois... » L'autre rit, un rire léger, troublant comme une caresse.

Ils continuent de marcher. Lui, il pense. Et allez imaginer ce qui peut se passer dans une tête. La pensée, ça ne vous appartient pas toujours, pas vrai ? Chez n'importe qui, ça peut aller du pire au sublime dans la même seconde. Et Julio, il se dit que ce qu'il vient d'entendre, cette fille chantant « son » tango, c'est ce qu'il y a de plus beau au monde et que lui seul a droit à cette beauté. Elle n'a plus le droit de chanter *Ombre lente* comme elle l'a fait. Chanter où ? Devant qui ? Qui d'autre pourra apprécier, aimer comme lui ce qu'il vient d'entendre ? Qui d'autre méritera le chant de cette femme ? Alors il se dit que, cette fille, il va la tuer. Oh ! je sais, c'est difficile à comprendre. Il aurait pu aussi bien décider de se tuer lui-même pour ne pas survivre à cet instant unique. Mais non, il se dit qu'il va la tuer. Comme ça, par amour. Comme un homme tue son rival par jalousie. Mais ici, la rivale, c'est la femme. Et ce qu'il aime, c'est son chant, sa voix, sa voix chantant ce tango-là. Il veut garder ça pour lui seul. Personne d'autre ne saura que ça a existé. Personne sauf peut-être Dieu. Car, je me souviens, il disait que Dieu n'oublie jamais les chefs-d'œuvre des hommes, même s'ils sont détruits, perdus pour eux. Et que c'est peut-

être pour ça qu’Il les a créés, les hommes. Vous souriez ? Vous ne me croyez pas ? Pour vous, un voyou ne peut pas dire de telles choses ? Vous vous trompez, les grandes pensées ont horreur des vies confortables, des vies d’ennui. Enfin passons ! Voilà Julio qui marche aux côtés de son amie, et il sent se renforcer en lui sa décision : il va la tuer. Dans sa poche, sa main se ferme sur le manche de son couteau. Un manche rouge incrusté de trois étoiles d’argent, il avait les mêmes tatouées en triangle sur le poignet. Ils marchent encore, tournent un coin, la rue s’élanche devant eux, le trottoir bordé d’arbres. Julio en repère un, une cinquantaine de mètres plus loin. Quand il arrivera sous cet arbre, il embrassera la fille. Il la serrera contre lui et, doucement, comme s’il lui faisait l’amour, il lui enfoncera sa lame dans le cœur... C’est décidé. L’arbre approche. Trente mètres. Vingt. Dix. « Voilà, dit-elle, c’est chez moi, je suis arrivée. » Et elle cherche dans son sac les clefs de sa maison. Sa maison, cinq mètres trop tôt. Sa maison juste voisine de celle à laquelle l’arbre fait face. Julio sent que le destin vient de lui jouer un tour. Maintenant, il sait qu’il ne va plus la tuer. Il ignore s’il doit en éprouver du regret ou du soulagement. Ils parlent encore, quelques mots. Il est question d’un prochain rendez-vous. Et il s’en va. Il la laisse rentrer chez elle.

Encore un verre ? Non ? Petite nature, va, je bois tout seul alors. À votre santé ! Bon, où j’en étais ?... Ah ! l’âge et la mémoire, ça ne va pas bien ensemble... Ah oui, donc ils se sont quittés. Julio aussi, il rentre chez lui. L’histoire aurait pu finir là, ou continuer bêtement comme tant d’autres, avec de nouvelles rencontres et un mariage. Eh bien non. Le lendemain, on frappe à la porte de Julio. Il ouvre. C’est la police. On vient l’arrêter. On a retrouvé la fille morte, sur le trottoir, sous l’arbre de la maison voisine. Et sa main caressait, sur le manche d’un couteau, trois petites étoiles dans un ciel rouge tout à elle.

D’abord, Julio, il ne comprend pas. Il pourrait dire : « Ce n’est pas moi. Mon couteau, on me l’a volé. Vous ne pensez quand même pas que je l’aurais laissé là. » Et puis, finalement, il ne dit rien. Bien sûr, il sait qu’il ne l’a pas tuée. Mais il sait aussi que « personne » ne lui a volé son couteau. L’histoire a continué comme il l’avait d’abord pensé, comme il l’avait d’abord voulu. Tout simplement. Elle a continué sans lui. Il lui vient ces paroles d’*Ombre lente* :

*Ne dis rien, laisse-toi faire  
Quand la mort est amoureuse...*

Alors il pense : « C’est très bien comme ça. Personne ne l’entendra plus chanter comme elle l’a fait pour moi. » Et il dit aux flics : « Est-ce une mort plus laide qu’une autre, de mourir sur un trottoir de Buenos Aires ? » Il ne leur dira rien de plus. Qu’auraient-ils compris à des histoires de tango, d’amour, d’anges, de beauté ? Il en a eu pour vingt ans de baigne. Très dur... Qu’y a-t-il ? Vous semblez tout drôle... Ah ! les étoiles sur mon poignet ! Bon d’accord, vous avez compris. Avec ou sans tatouage, ce n’était pas difficile. Julio, c’était moi, c’est moi... Eh ! Ne partez pas ! N’ayez pas peur ! Encore un verre ! Je remets le disque ! Hé !...

## Momies Blues

**Homme, 30 ans, bon milieu, cultivé,  
nécrophile raffiné, souhaiterait acquérir  
momie pour plaisirs complices.  
Écrire au journal.**

J'avais mis l'annonce sans y croire. Car après tant d'expériences décevantes, je désespérais de rencontrer un jour le grand amour.

J'avais tout essayé, jusqu'à tenter de travailler aux pompes funèbres. Mais, à chaque fois, dès qu'on me demandait, lors de l'entretien d'embauche, d'exposer mes motivations, je me trahissais. Mes mains tremblaient, mes yeux brillaient ; l'excitation me gagnait par avance à l'idée de m'occuper de jeunes mortes, et inévitablement je paraissais suspect. Le plaisir est exclu de ce métier. C'est à croire que ces gens n'aiment pas travailler.

J'ai réussi pendant six mois à tenir la morgue d'un grand hôpital. Ah ! que d'aventures j'ai connues là ! Mais un jour on m'a surpris le pantalon sur les chevilles, allongé sur une superbe rousse encore toute fraîche du matin, et on m'a viré sur-le-champ sans même me laisser m'expliquer. On a raison de dire qu'il y a beaucoup à faire sur le plan de l'humanité dans les hôpitaux. Ça a été dur mais, finalement, je me suis dit que ce n'était pas plus mal, ça ne pouvait être une solution à la longue. Qui aimerait faire l'amour à une femme, même vivante, dans une chambre froide et sur une table de dissection ? Et puis, après les quelques jours où les corps restaient à la morgue, les familles venaient toujours les reprendre. Et moi, je suis un sentimental, je m'attache vite, ça me déchirait le cœur de devoir me séparer de mes bien-aimées. Les nécrophiles sont des gens comme les autres, eux aussi ont le droit de connaître des relations stables et de passer des nuits coquines dans la chaleur d'un doux foyer.

Au comble du désespoir, j'ai consulté un psy. Un homme fort aimable, très compréhensif. Il a écouté poliment mon histoire. Vous êtes un pervers, m'a-t-il dit. Ce qu'entre nous nous appelons un gentil pervers. Pour les distinguer des sadiques, des pédophiles, etc. Vous êtes dans la même catégorie que les voyeurs, les fétichistes, tous ceux qui sont un peu spéciaux mais qui ne feraient pas de mal à une mouche. J'en ai vu un récemment, un fils de boucher, qui ne pouvait y arriver avec sa femme qu'à la condition de lui mettre du persil dans les narines. Mais que voulez-vous, contre ça ou ce qui vous arrive, on ne peut pas grand-chose. Si c'est votre nature, si c'est ce qui vous fait plaisir, vu que ça ne fait de tort à personne, essayez seulement de vivre avec. Ça ne servirait à rien de chercher à vous soigner, ça ne marcherait pas. Il a été franc, c'est déjà ça. Mais ça ne m'aidait pas beaucoup. Vivre avec, c'est plus facile à dire qu'à faire. Et c'est là que j'ai pensé à

l'annonce. Pour vivre avec quelqu'un que j'aimerais et qui ne serait qu'à moi. Le rêve de tout le monde, quoi. Mais je n'y croyais pas.

Et puis, un matin au courrier, je trouve ce simple mot : « *Monsieur, j'ai peut-être ce que vous cherchez. Discrétion assurée.* » Suivi du numéro de téléphone. J'appelle. Je tombe sur une dame qui m'explique qu'elle a hérité de toute une collection de pièces archéologiques et d'œuvres d'art égyptien assemblées par un lointain aïeul au XIX<sup>e</sup> siècle et transmise d'héritier en héritier. Il y a parmi ces objets une momie de femme qui l'encombre, et, plutôt que de la donner au triste anonymat d'un musée, elle préférerait en tirer quelque chose en la confiant à un amateur qui en prendrait soin. Cette dame habite à Arès, près d'Arcachon. Nous prenons rendez-vous. Je me rends chez elle avec une camionnette de location. Une charmante dame grisonnante, un peu corpulente, vient m'ouvrir et me conduit dans son garage où, sur une table de formica, est étendue ma promise. On fait les présentations. Il s'agit d'une femme d'une trentaine d'années, la fille d'un notable de la XVIII<sup>e</sup> dynastie. Elle s'appelle Atsouni. C'est en tout cas ce qui se répète dans la famille depuis que l'auguste aïeul collectionneur a déchiffré les hiéroglyphes inscrits sur les bandelettes, et l'on ne sait rien de plus.

Au premier regard, j'ai su que c'était elle. J'avais trouvé mon havre, mon aimée, le soleil de ma vie. L'état de conservation me parut excellent. Bien que sa propriétaire fût sympathique, je ne me livrai pas devant elle à des investigations indécentes. Je voulais dévêtir Atsouni dans l'intimité qu'un jeune marié doit à son épouse. Le prix demandé était raisonnable si l'on tient compte du fait que l'acquisition d'une momie est aujourd'hui quasiment impossible aux particuliers, c'est un trafic hypersurveillé. L'affaire conclue, j'emportai ma bien-aimée roulée dans le tapis que je n'avais pas oublié de prévoir, et rentrai à la maison à toute vitesse. J'avais hâte de consommer notre union, c'est normal, mais je refusai de céder à la tentation de m'arrêter sur une aire d'autoroute. Atsouni était une fille de notable de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, elle avait droit à tous les égards dus à son rang.

Sitôt chez moi, je l'installe dans une chambre à l'étage que je lui ai aménagée tout exprès, avec un joli petit lit, des chandelles, des bouquets de fleurs partout et des photos des pyramides au mur pour qu'elle ne se sente pas dépaysée. J'entreprends de défaire les bandelettes. Et là, qu'aperçois-je ? La momie la plus mignonne que ne virent jamais archéologues ni touristes. Bon d'accord, elle est plate, elle a le cheveu rare, ses yeux sont cernés et ses joues creusées mais qu'importe, je n'ai jamais eu le goût des femmes plantureuses. Elle a le teint brun, comme dans ces pays-là. En un mot, je la trouve parfaite. Que la peau sur les os, rien de superflu, et son odeur, je ne vous dis que ça. Aussitôt je me mets en devoir de l'honorer. J'ai du mal à rentrer, c'est rêche, c'est normal depuis le temps, mais, avec de la vaseline, de la patience et toute la délicatesse qu'un jeune époux accorde à sa bien-aimée, j'y arrive. C'est un peu friable, elle perd quelques morceaux, mais quand on aime, on ne s'arrête pas à ça. Ah ! quel bonheur, quelle extase ! Enfin j'avais trouvé celle que le ciel m'avait réservée, j'étais heureux. C'était l'amour idéal, mieux qu'idéal même puisque d'habitude l'amour idéal, on a toujours peur qu'il meure, qu'il fasse le coup de *Love Story* ou de *La Dame aux camélias* ; là je n'avais rien à craindre, c'était déjà fait.

Ce furent des semaines, des jours et des jours de félicité conjugale. Mes amis, mes collègues au travail, ma famille, tout le monde me trouvait changé, devinait que quelque

chose s'était passé dans ma vie, mais je gardais le secret, je ne répondais rien aux questions dont on me harcelait. Je chantais toujours « *Oh ! momie ! Oh ! momie, momie blue ! oh ! momie blue !* » J'étais comblé. Tous les soirs je rentrais en hâte, des fleurs à la main, attendri, amoureux, ému d'avoir quelqu'un qui m'attende, quelqu'un à qui raconter mes petits soucis, quelqu'un toujours là prêt à m'écouter sans me contredire. La compagne parfaite, quoi.

Et puis, il a commencé à se passer des choses bizarres.

Un soir, j'ai trouvé qu'elle avait bonne mine. Le visage plus plein, le teint moins brunâtre, la peau un peu élastique. Je me suis dit c'est une impression, je me fais des idées. Mais de jour en jour, je devais l'admettre, cette impression se confirmait. Tout son corps se modifiait. Le ventre, les bras, les cuisses se remplissaient, les seins reprenaient forme. Même son odeur tournait à quelque chose de plus frais. Naturellement, je m'inquiétais. Je n'ai pas l'habitude des momies, mais je me doutais qu'il se passait quelque chose d'anormal. Déjà je la trouvais moins comme il faut. Tantôt je me demandais si elle n'était pas tombée malade, tantôt j'essayais de me faire une raison. Dans tous les couples, l'homme doit s'attendre à ce que sa femme change et qu'elle devienne moins bien avec le temps. Mais là, ça allait tellement vite que j'ai pensé à quelque chose de magique. Car il ne faut pas oublier que les Égyptiens, ils étaient forts en magie, il n'y a qu'à voir la malédiction des pharaons. Elle ressemblait de moins en moins à une momie, ses formes ne cessaient de s'amplifier, c'était époustouflant. Elle devenait une jeune femme au teint clair, à la chevelure brune et sauvage, aux hanches roulées comme une guitare, elle devait bien faire du bonnet E. J'étais déçu, mais j'ai trop de bonnes manières pour le laisser paraître et je continuais à la bistouquer comme si de rien n'était. Je ne suis pas un goujat et, du moment qu'elle restait morte, j'étais content, je n'allais pas faire le difficile.

Mais un soir, horreur. J'étais sur elle en train de la ziquer avec ferveur quand, tout à coup, elle ouvre les yeux. Ouh ! quel choc ! Je me retire aussitôt, je me pince pour être sûr de ne pas rêver. Non, elle est là, les yeux grands ouverts. Elle bouge même un peu la tête, comme pour regarder autour d'elle. Elle s'arrête sur moi. Je dis « ben alors, ma petite Atsouni, qu'est-ce qui t'arrive ? » Elle ne répond rien, elle ferme seulement les yeux et ne bouge plus. Elle avait de nouveau l'air d'une morte, mais, du coup, je n'avais plus le cœur de m'y remettre, ça se comprend.

Le lendemain, même chose en plus grave. Elle a ouvert les yeux et s'est assise. Et comme ça de plus en plus au fil des jours. Jusqu'à se mettre debout et faire quelques pas dans la chambre. Je ne doutais plus d'avoir affaire à un sortilège, comme une histoire de belle au bois dormant qui reviendrait à la vie dès qu'un prince charmant arriverait pour la niquer en douce. Mais que faire ? On ne trouve pas comme ça un magicien pour rendormir les momies. J'ai failli me résigner à ne plus y toucher, mais si c'était pour ne plus m'en servir, à quoi bon la garder ? Ses moments d'éveil ne duraient pas ; chaque fois que je rentrais, je la trouvais allongée sur son lit, comme morte. Alors, malgré mes résolutions, quand je la voyais comme ça sans vie, la chair est faible, je ne pouvais résister et je lui sautais dessus pour faire zizette. Je n'aurais pas dû, je sais, ou alors moins souvent. Mais que voulez-vous ? L'amour est plus fort que tout. Même plus fort que la mort, hélas. Ses

temps d'éveil se sont prolongés de plus en plus. Jusqu'au jour où, finalement, elle ne s'est plus rendormie.

Le rêve avait tourné au cauchemar, je me retrouvais avec une femme vivante, en pleine santé. Et quelle femme ! J'avais bien du mal à la tenir habillée, sans doute une habitude prise dans son pays chaud. Avec sa taille fine, son énorme poitrine, son ample chevelure brune, j'ai eu peur de me faire remarquer dans le voisinage. Heureusement, elle se cantonnait à l'étage où je l'enfermais, il suffisait de fermer les volets. Ça n'avait pas l'air de lui peser. Peut-être aussi une habitude de son passé, on lui avait toujours interdit de sortir, comme une vestale. Aussi surprenant que ça puisse paraître, elle n'a jamais manifesté la moindre curiosité pour le monde extérieur. La télévision lui suffisait, qu'elle regardait d'ailleurs sans grand étonnement. Elle avait une préférence pour les feuilletons sentimentaux, toutes les femmes sont pareilles. Elle baragouinait sans cesse — de l'égyptien, je suppose —, je n'y comprenais que dalle. Un égyptologue aurait été ravi de l'interroger et de recueillir là des informations de première main, mais moi je m'en tapais, ce n'est pas pour ça que je l'avais achetée. Et je n'allais quand même pas raconter l'histoire à tous les savants de l'Égypte ancienne, je suis sûr qu'ils m'auraient confisqué Atsouni sans même m'en donner une autre en échange. Passe encore si elle n'avait fait que regarder la télé ! Mais quelle obsédée sexuelle ! À mon avis, elle devait être déjà portée sur la chose avant d'être momifiée et elle tenait à rattraper les siècles perdus. Dès que je rentrais, il fallait s'y mettre et ça durait des heures. Par-devant, par-derrrière, dans tous les sens, ça n'en finissait plus, elle n'en avait jamais assez. Elle faisait des trucs que je ne savais même pas que ça existait. J'avais chez moi une Lolo Ferrari de l'Antiquité qui ne me coûtait rien à l'entretien car elle ne mangeait, ni ne buvait, ni ne sortait, ni ne s'habillait. Si elle me parlait, je n'étais pas obligé de l'écouter ni de lui répondre. Quand j'en avais marre, il me suffisait de descendre et de la laisser devant la télé. Je sais que beaucoup seraient fous de joie d'avoir comme ça chez eux une bombe sexuelle pas vraiment envahissante au quotidien et prête à satisfaire tous leurs caprices. Mais moi, je m'en fichais, elle était vivante et ça me gâchait tout.

Ça a continué comme ça pendant des mois, où je sombrais dans le désespoir le plus total, je n'avais plus de goût à rien. Quand elle se tortillait devant moi comme en une danse du ventre pour m'allumer, je voyais toujours la petite Atsouni toute sèche et maigrichonne dont j'étais tombé amoureux le premier jour et je ne la retrouvais plus. Alors un soir, dans un accès de folie, croyant qu'ainsi je la remettrais dans son état premier, je lui ai fendu le crâne avec un marteau. Je sais que ça paraît idiot, mais quand la vie plonge quelqu'un dans le malheur, il ne faut pas attendre d'actes logiques. J'espérais que le charme cesserait d'opérer et qu'elle redeviendrait une gentille momie, ou même simplement une morte toute convenable dont je pourrais encore profiter quelques jours. Mais, au lieu de ça, elle s'est réduite aussitôt en poussière, comme Dracula à la fin de ses films. Je n'ai plus eu qu'à passer l'aspirateur et à mettre le tout à la poubelle. Ah ! quel malheur ! J'avais perdu ma bien-aimée, je retrouvais ma solitude.

Depuis, toute joie m'a quitté, j'erre comme une âme en peine, je ne dors plus, je ne mange plus, je me bourre de Prozac. J'ai passé d'autres annonces, en vain. Alors je vous en prie, si vous avez chez vous une momie de petite Égyptienne, ou Inca, ou autre chose, je n'ai pas de préférence, dont vous n'avez pas d'usage, je vous en supplie, écrivez à l'éditeur qui transmettra. D'avance merci.

## Mary Daël

*... les cygnes aux yeux pleins de rêves !*  
Auguste VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Cher Professeur,

Ne soyez pas surpris si je me permets aujourd'hui de vous adresser cette lettre. En juin dernier, vous m'avez fait l'amitié de me convier à la réception donnée pour fêter la publication de vos recherches en psychologie animale. Je garde de cette soirée un excellent souvenir et je souhaite que bientôt se présenteront d'autres occasions de nous retrouver ainsi de nouveau. J'ai écouté avec attention le petit exposé que vous nous avez fait de votre travail et je me souviens que la discussion qui suivit fut aussi passionnante qu'animée. Je me rappelle surtout ce moment — peut-être l'avez-vous aussi en mémoire — où la conversation aborda un sujet inhabituel.

C'est un de vos collaborateurs — j'en ai oublié le nom, vous voudrez bien m'en excuser — qui avait fait la remarque que l'Orient et l'Occident se distinguaient nettement quant à leur conception de l'animal. Pour nous, l'animal n'est qu'un organisme pourvu d'un psychisme plus ou moins complexe, et nous trouverions fantaisiste d'affirmer qu'il puisse être doté d'une pensée véritable, et plus encore d'une conscience ou d'une âme. De quels privilèges nous sentirions-nous alors dépossédés ? Telle n'est pas la position des Orientaux pour lesquels tout ce qui a reçu souffle de vie possède en lui cette parcelle infime mais irréductible de divinité que l'on appelle l'âme. Et selon eux, tout autant que l'âme humaine, cette âme animale peut devenir l'enjeu ou l'instrument de la lutte entre les forces du bien et celles du mal. Cette conception, même si quelques maîtres religieux s'y sont opposés ou l'ont nuancée, repose sur la doctrine de la transmigration et des renaissances que, cher Professeur, vous connaissez mieux que moi.

Cette remarque que nous exposait votre ami ne fut peut-être pas accueillie avec tout l'intérêt qu'elle méritait. Quelques convives placèrent des plaisanteries qui, quoique très drôles (nous étions là surtout pour nous amuser !), ne répondaient pas à la question. D'autres rapportèrent des situations dans lesquelles des animaux s'étaient révélés d'une intelligence ou d'une intuition extraordinaires, difficilement explicables par les seules lois de l'apprentissage et du conditionnement. Mais — et vous serez, je pense, d'accord avec moi — ces phénomènes ne conviennent pas non plus pour aborder le sujet, car on ne peut confondre l'âme et l'intelligence, aussi fine et surprenante soit-elle.

Pour ma part, j'écoutais cette conversation avec la réserve et le respect que se doit d'observer un jeune homme fraîchement introduit en une société aussi brillante mais, en

mon for intérieur, j'étais troublé par certains faits dont je venais d'avoir connaissance et qui, à la lumière des idées échangées, prenaient pour moi un sens totalement nouveau. Ils illustraient en effet parfaitement combien parfois le comportement d'un animal dépasse, et de loin, ce que notre savoir des lois et des limites de l'animalité nous en fait attendre, laissant percevoir une sorte d'au-delà insoupçonné et terrifiant à notre monde. Je n'osai alors exposer ces faits car je n'aurais su quelles conclusions en tirer. Mais, aujourd'hui, la manière dont les événements que j'évoque se sont déroulés me conforte assez pour me permettre de vous les présenter. J'espère que vous voudrez bien leur accorder l'attention et la rigueur que j'ai moi-même essayé de leur porter.

Mary Daël était une de mes plus chères amies. Pourquoi le cacher : elle était ma plus chère amie. Peut-être s'en fallut-il de peu pour que nos destins ne s'unissent plus intimement. Mais, et c'est là un des paradoxes des sentiments humains, à certains moments de la rencontre de deux êtres, la relation amoureuse ne semble qu'une fade et monotone solution où plus rien n'est à découvrir, mais seulement à garder. C'est pourquoi, sans en avoir jamais parlé ouvertement, elle et moi avons décidé de suivre les voies plus difficiles d'une amitié — que ce mot aussi paraît fade ! — que nous devons éviter d'engager dans les ornières ennuyeuses tracées d'avance pour ce genre de relation.

Je nourrissais une grande admiration pour Mary, et cela m'obligeait, tant je craignais de la décevoir, à me montrer d'une force de caractère à l'égal de la sienne. Oui, j'avoue que, sans cette énergie, cette intransigeance que je percevais en elle, je me serais abandonné à bien des faiblesses dont la nature m'a pourvu à l'instar de chacun d'entre nous.

Mary montrait dans la vie tant de calme et d'aisance que toute difficulté semblait magiquement s'aplanir devant elle. Je ne l'ai jamais vue manifester de l'inquiétude, ou même de l'étonnement face aux situations souvent si délicates de nos vies de jeunes gens. Je ne pourrais dire si ces sentiments lui étaient inconnus, mais sa discrétion, sa pudeur étaient telles que rien ne les trahissait. Il aura fallu que les événements prennent un sens bien étranger à notre univers quotidien pour que mon amie se montrât d'une sensibilité que l'extraordinaire ne faisait paraître que plus troublante. Ainsi doit-il en être de ceux dont les traits du corps et de l'esprit semblent avoir été forgés dans le seul but de satisfaire aux rigueurs de destins exceptionnels. Des destins qui, le moment venu, les consomment lentement, avec toute la gourmandise accordée aux nourritures de choix.

Ce destin longtemps silencieux mais depuis toujours à l'affût se révéla pour la première fois à Mary sous la forme d'un cygne — oui, d'un grand cygne. Telle fut du moins sa certitude, dès ce jour où, entre le grand oiseau et elle, se noua une passion défiant toute mesure. Pourtant, dans ce qui advint ce jour-là, chacun n'aurait vu qu'une situation agréable, certes, mais fort banale. Même le lieu, le parc public de la ville, l'endroit où il est le plus commun de rencontrer un cygne, ne donnait pas à la scène l'étrangeté des choses déplacées de leur cadre habituel.

Que se passa-t-il donc dans l'esprit de mon amie lorsque son regard enveloppa les longues ailes étendues sur l'herbe pour recevoir le soleil ? Immobile, la tête haute, ses pattes noires semblant un socle d'ébène, l'oiseau aurait paru agressif s'il n'avait fermé les yeux. À la fascination qui envahit alors Mary se mêla la trouble joie d'une quête enfin

terminée.

Elle s'assit à quelques mètres de lui et, longuement, tout aussi immobile, elle le contempla. Les mots manquent — et ils manquèrent à Mary lorsqu'elle me rapporta cette rencontre — pour exprimer l'enchantement que le cygne exerça sur elle. Avec la conscience que cette image ne la quitterait plus désormais, elle se laissa imprégner de la fière silhouette de l'animal, de son élégance, de la blancheur de son corps. Un temps qu'elle ne mesura pas s'écoula ainsi pour elle, absorbée dans cette muette contemplation. Puis l'oiseau ouvrit les yeux et, sans paraître surpris de la présence d'une femme devant lui, il plongea son noir regard de bête dans le sien. Mary frissonna. Mais l'attrait était plus fort que la crainte, elle voulut s'approcher. Comme pour le lui interdire, à son premier geste, le cygne fit battre ses ailes en un long bruissement, et se glissa dans le grand bassin où une troupe de canards colverts se fendit peureusement à son passage. Mary demeura sans bouger longtemps encore après qu'il eut disparu. Elle ne comprenait pas le trouble qui l'avait saisie, mais elle était sûre d'une chose : elle viendrait le lendemain revoir le grand cygne.

La nuit qui suivit fut peuplée pour mon amie de songes angoissants où des combats d'oiseaux se déroulaient dans le ciel.

C'est le lendemain matin qu'elle me raconta ce qui s'était passé. J'eus peine à reconnaître en elle la femme que j'avais l'habitude de fréquenter : les yeux brillants, les gestes secourant les mots qui se bouscuaient dans sa bouche, parcourue de temps à autre d'un tremblement nerveux, une véritable métamorphose avait fait s'évanouir la calme et confiante Mary que je connaissais. Elle ne prêtait que peu d'attention à mes paroles, tant était vive son excitation. Tant ce qu'elle vivait la séparait déjà de notre monde.

En fin d'après-midi, elle retourna au parc. Il était là, dans la même position que la veille, ses ailes — dont l'envergure l'impressionna — étendues au soleil. Ses yeux étaient cette fois grands ouverts, et Mary eut l'impression qu'il l'attendait. Doucement, elle s'approcha jusqu'à ce qu'un battement d'ailes lui fît comprendre qu'elle ne devait plus avancer. Alors, de nouveau, elle s'abandonna à une longue contemplation au terme de laquelle l'oiseau s'éloigna et disparut.

Les rêves de la nuit furent, à ses dires, plus effrayants encore : une multitude d'oiseaux se battaient avec une violence acharnée. Parmi eux, un cygne gigantesque lançait de toutes ses forces de sauvages coups de bec à un oiseau sombre et effrayé.

Quand je la revis chez elle en fin de matinée, je la trouvai dans une agitation extrême. De manière confuse, elle me raconta sa deuxième rencontre avec le cygne et les cauchemars dont le souvenir l'obsédait. J'avoue qu'à ce moment je m'inquiétai. Je lui proposai de rester à ses côtés jusqu'au soir. Elle accepta car la bizarrerie de son comportement ne lui échappait pas. Au déjeuner, j'essayai de lui faire promettre de ne plus se rendre au parc pendant plusieurs jours. Elle partit d'un rire si naturel, si franc, qu'il m'apaisa mieux qu'une promesse et ce furent mes propres craintes qui me parurent ridicules. Mais, au fur et à mesure que passaient les heures, je la sentais devenir nerveuse comme si un appel venu du parc se faisait de plus en plus pressant. Elle ne parvenait plus

à cacher son malaise : jetant sans cesse des coups d'œil par la fenêtre ou à sa montre, elle ne s'intéressait plus à la conversation. Jusqu'à ce que, vers cinq heures, elle insistât pour sortir. Je m'y opposai, présentant tous les arguments qui me venaient à l'esprit. Elle ne m'écoutait plus. Finalement je parlai plus fort qu'elle, ce à quoi, contrairement à mon attente, elle se montra sensible ; elle se calma un peu. Pour clore toute discussion, profitant de mon léger avantage, j'eus recours à un procédé plutôt honteux, je le reconnais : je fermai la porte à double tour et mis la clef dans ma poche. Devant pareille attitude, Mary renonça à me convaincre. Elle s'assit, la tête entre les mains et, pendant une longue demi-heure, tremblant de tout son corps, elle lutta contre les forces qui la poussaient vers l'étrange animal. Ce conflit me parut d'une telle intensité que je me demandai si je n'avais pas commis une erreur. Heureusement, elle finit par se détendre et à s'étonner elle-même de ses réactions. Je lui tins encore compagnie jusqu'à la tombée de la nuit. Puis je dus me résoudre à la laisser seule se reposer.

Les rêves dans lesquels elle assistait épouvantée à de célestes combats furent cette nuit-là plus effroyables que jamais. Ce n'est qu'aux premières lueurs de l'aube qu'elle s'abandonna au sommeil.

Les nécessités de mon travail m'empêchèrent de revoir Mary avant le lendemain soir. Elle m'avoua qu'en fin d'après-midi elle avait cédé aux impulsions qui la poussaient vers le jardin. À sa déception, et bien qu'elle l'eût cherché longuement, elle n'avait trouvé aucune trace du cygne. Désemparée, elle était rentrée chez elle où elle était demeurée prostrée jusqu'à ma visite. Craignant que la solitude et la nuit ne la harcèlent encore de leurs visions, je lui conseillai de loger quelque temps chez sa sœur qui, l'ayant souvent déjà hébergée, pourrait lui offrir l'hospitalité sans trop la questionner. Malgré l'émotion qui l'avait étreinte ces derniers jours, elle ne s'était confiée à nul autre que moi, et je pensais préférable qu'il en restât ainsi.

Mary suivit mon conseil. Elle fut accueillie quatre jours chez sa sœur. Comme je l'avais espéré, elle y retrouva un sommeil sans cauchemars et le besoin de se rendre au parc ne se manifesta plus. Mieux, elle ne tarda pas à rire elle-même de l'état dans lequel l'avait plongée un bête volatile de jardin public. Aussi ce fut avec confiance qu'elle retourna chez elle le cinquième jour.

Si cette journée se déroula effectivement de manière tranquille, la nuit — de quels fantômes nos nuits ne cesseront-elles pas d'être hantées ! — montra que le répit des jours précédents n'avait hélas été qu'une trêve. Les cauchemars revinrent avec tant de force que Mary douta qu'il ne s'agît là que de songes. À l'issue d'un violent combat, le cygne plongeait son bec au cœur de sa proie quand une douleur soudaine au fond de sa propre poitrine la réveilla en un cri, couverte de sueur. Elle ne put se rendormir. Bien que la nuit fût très avancée, l'impulsion de se rendre au parc la torturait.

Elle s'habilla à la hâte et descendit dans la rue déserte, sans l'habituelle crainte des femmes devant les dangers nocturnes. Comme si, de n'être que de ce monde, ces derniers pesaient peu face à ceux qu'elle allait affronter.

La grille du parc était fermée, mais elle franchit sans mal la clôture à un endroit où le

grillage était déchiré. Pourquoi les grands jardins ne sont-ils pas mieux gardés ? N'y veillerait-on pas si l'on savait de quelles forces l'obscurité en fait les royaumes ? Bientôt elle se retrouva, étourdie, marchant au hasard d'une allée. Ses pas se suivaient sans que sa volonté les guidât, mais elle savait où ils la conduisaient : près du bassin dont la surface noire semblait la bouche d'un gouffre insondable.

Mary n'était pas inquiète. Elle savait que, cette nuit, le cygne viendrait. Elle ferma les yeux comme pour se recueillir. Malgré le froid, malgré le vent qui lui arrachait des frissons, elle se sentait bien. Agenouillée sur la pelouse humide, elle parvint à se détendre.

Quand elle rouvrit les yeux, elle le vit, lui, le cygne, éblouissant l'obscurité de son corps de neige. Il était là, face à elle, tout près d'elle. En tendant le bras, elle aurait pu caresser sa tête fine aux yeux brillants mais, devant la majesté de l'oiseau, elle n'osa pas et resta immobile à le contempler. Une infinie douceur se dégageait de lui. Il s'approcha. Elle sentit son odeur d'animal et d'eaux sauvages dont elle s'enivra en de profondes inspirations. Le regard du cygne plongeait dans le sien, sombre comme la mort. Alors, elle comprit ce qu'il voulait d'elle. Lentement, elle se redressa. Devant lui, elle se déshabilla. Elle ôta un à un le peu de vêtements qu'elle portait. Elle n'aurait pu refuser. Mieux, elle était heureuse qu'il voulût la voir nue.

Dans le jardin empli d'ombres, deux taches claires se faisaient face. En silence, sachant que c'était là la volonté du cygne, elle s'allongea. Plus rien ne bougeait. Les étoiles semblaient avoir arrêté leur course. Les arbres retenaient le mouvement de leurs feuilles. L'herbe était fraîche. Seul le plaisir d'être nue devant lui, d'être nue pour lui, la liait encore à son corps. Elle se voyait comme s'il s'était agi d'une autre, comme une de ces sculptures errant çà et là en ce même jardin. Sa chevelure se mêla aux herbes ; ses ongles griffaient la terre avec douceur. Que n'aurait-elle donné pour que cet instant devienne éternité...

Il avança. Qu'il était grand ! Il parcourut de son regard le corps de Mary, s'attardant aux endroits les plus secrets. De la confuse inconscience où elle était, elle lui sourit, et lui tendit les bras.

Le cygne vint sur elle. Il posa son ventre sur son ventre. Mary en sentit le poids, la chaleur. Il lui sembla qu'elle allait se dissoudre, comme un parfum, en la magique atmosphère du jardin de nuit. L'oiseau étendit ses ailes, ses immenses ailes d'ange, le long de ses bras en croix et elle crut dériver en cette étreinte au sein de brumes lumineuses dont elle ne sortirait jamais. Elle s'abandonna à ces délices pendant un temps qui n'était plus notre temps. Où plus rien de notre monde n'existait.

Quand elle recouvra ses esprits, elle vit que le cygne se comportait d'une étrange façon : étendu sur elle, il faisait de son cou de rapides mouvements, et il lui sembla que, de son bec, il happait l'air ! Oui, il paraissait... boire, boire comme si une source invisible s'échappait d'elle, de son visage et de ses bras, de sa poitrine et de son ventre. Il s'abreuvait, et ce furent les claquements secs de son bec qui, elle s'en souvint, la sortirent de son étourdissement. L'oiseau s'aperçut qu'elle l'observait. Il s'immobilisa, replia ses longues ailes contre ses flancs puis se dégagea à reculons.

Mary se sentait clouée au sol, chacun de ses membres lui semblait de plomb. En même temps qu'elle reprenait conscience, l'angoisse montait du plus profond d'elle. Le

charme était rompu. Le froid lui était maintenant insupportable. Quand, au prix d'efforts infinis, elle parvint à se lever, elle chercha le cygne. Il avait disparu. Alors sa solitude lui apparut comme une grimace au visage de la nuit. De chaque nid d'ombre du jardin pesaient sur elle mille et mille regards hostiles. Elle se rhabilla et partit chez elle d'un pas rapide qui ressemblait à une fuite.

Le lendemain matin, je trouvai Mary en proie à la fièvre, encore plus agitée que la fois précédente. Elle me fit le récit de sa sortie nocturne et j'eus peine à me persuader qu'elle ne délirait pas. La façon dont elle me parlait ne laissait en rien paraître si ce qui s'était passé l'avait terrorisée ou au contraire ravie. Que faire ? Que dire ? Je lui suggérai de prendre des vacances, de quitter la ville pour quelques jours, loin de ce parc maudit et de celui qui le hantait. À mon soulagement, elle se laissa convaincre. Mais je sentais bien que toute réticence n'était pas morte ; quelque part en elle, le charme du grand cygne opérait encore.

Je souhaitais que cette volonté salutaire de mon amie se concrétisât au plus tôt dans le choix du lieu où elle se rendrait. Elle se décida pour Venise. Depuis longtemps elle désirait voir cette ville. Ne doutant pas que les envoûtements de la Sérénissime ne vinsent à bout de ceux du cygne, je l'y encourageai de toutes mes forces. Je me chargeai même d'accomplir pour elle les démarches nécessaires à son voyage. Puis j'insistai pour que, jusqu'au jour du départ, elle demeurât chez sa sœur où — l'expérience l'avait prouvé — les angoisses et les appels de la nuit l'épargnaient.

Avec plus d'impatience qu'elle-même, j'attendis son départ. Jusqu'à la dernière minute, je craignis qu'elle ne cédât de nouveau à la fascination qu'exerçait sur elle l'oiseau blanc. Par bonheur, ce ne fut pas le cas et, sur le quai, mon amie était déjà si détendue que personne n'aurait pu déceler, sous la beauté tranquille de ses traits, les traces de ses récentes épreuves. Le soleil de l'Adriatique, pensais-je, n'aurait guère de mal à dissiper les ultimes inquiétudes qui subsisteraient en son esprit. Le train s'éloigna. Je fis de grands signes à Mary qui, penchée par la fenêtre, m'adressa un sourire qui me retourna l'âme de joie.

C'est pendant son absence qu'eut lieu la réception à laquelle, cher Professeur, vous m'avez invité. Je ne cessais de penser aux événements que je viens de rapporter, et vous comprendrez combien la conversation au sujet de l'âme des animaux, sur ce qu'il pouvait exister de surnaturel en eux, me mit mal à l'aise. À plusieurs reprises, j'ai été tenté — je n'ai pas cherché à vous le cacher dans les lignes ci-dessus — de considérer cette histoire comme le produit d'une imagination souffreteuse. Mais ce que je connaissais de mon amie interdisait cette hypothèse. Cela aurait été une façon trop simple d'écarter les questions qui se posaient à moi. En dépit de ce que beaucoup penseront, j'étais et je reste persuadé que quelque chose d'inexplicable mais bien réel était là à l'œuvre. Quelque chose dont l'origine ne pouvait être que dans l'étrange cygne. J'ai bien sûr essayé de rencontrer cet animal mais, parmi les cygnes du jardin public, aucun ne me parut celui dont me parlait Mary. Loin d'y voir la preuve de fabulations de la part de mon amie, je pense au contraire que cet élément ne fait qu'étoffer le mystère de cette affaire.

Mary était donc à Venise et laissait loin derrière elle, du moins l'espérais-je, ses terreurs et ses cauchemars. Hélas ! Venise aux mille ruelles, Venise aux mille canaux, Venise aux miroirs est sûrement la dernière ville où l'on puisse fuir un rêve. Si, pendant la journée, mon amie s'abandonnait pleinement aux séductions de la Sérénissime, les nuits et leur cortège de cauchemars la replongeaient sans pitié dans une angoisse insoutenable. Écortant son séjour, elle prit le train pour la ville où, elle le savait, elle était attendue.

Vous devinez mon étonnement lorsque je reçus son appel où elle me demandait si je « voulais bien » la revoir. Il n'y avait aucune anxiété dans sa voix, rien qui fît penser à un appel à l'aide. J'eus plutôt l'impression d'un geste de dernier recours tenté en dehors de tout espoir, pour simplement pouvoir se dire que l'on a été au bout des choses.

Chez elle, Mary m'apparut lasse. Un léger sourire éclairait son visage et mêlait à sa beauté une douceur que je pris pour de l'apaisement. Calmement, elle me raconta son séjour à Venise et comment fut prise la décision de son retour. Je m'efforçai de la raisonner. En vain. Alors je perçus que mon amie me serait à jamais mystérieuse. Non pas que je l'eusse dans le passé si bien comprise, mais parce que, désormais, elle me serait autrement mystérieuse.

J'essayai de la convaincre au moins de ne pas rester seule, mais elle ne m'écoutait plus. Et lorsque je pris congé d'elle, le « au revoir » qu'elle m'adressa était si lointain qu'il résonna en moi comme le plus triste des adieux.

Mary ne chercha plus à me voir. Un soir, même, je sonnai inutilement à la porte de son appartement, bien qu'un filet de lumière ne me laissât aucun doute sur sa présence. Ne restait-il donc rien de la complicité qui avait fait mon bonheur pendant tant d'années ? N'étais-je plus pour elle qu'un étranger ? Qui, hélas, aurait pu, face au cygne, lui être plus que cela ?

Le hasard m'accorda encore quelques occasions de la rencontrer. Une de ses anciennes amies m'apprit qu'elle s'était mise à fréquenter assidûment les bibliothèques de la ville, où elle avalait l'un sur l'autre des traités d'occultisme. Ce fut dans une de ces bibliothèques que je parvins à la revoir. À aucun moment elle ne parut surprise et ne me demanda ce que je venais faire en cet endroit. Je me souviens très bien de cette fois où, alors qu'elle se penchait sur un livre poussiéreux — de magie, peut-être — je l'interrogeai sur sa lecture. Mes questions ne semblaient avoir d'autre effet que de la déranger, sauf une à laquelle elle répondit avec une vivacité qui m'effraya : « Sais-tu que notre corps de chair est loin d'être le seul que nous possédions ? Que chaque être vivant possède d'autres corps — subtil, astral, éthérique, qu'importent leurs noms — qui le constituent autant et sûrement davantage que sa chair ? Beaucoup savent déjà cela, mais il est une chose que j'ai découverte : c'est que de monstrueuses entités, invisibles et sournoises, s'en nourrissent ! Oui, sans que nous le soupçonnions, elles dévorent ces corps et en tirent leurs propres forces ! Nous sommes le bétail de ces êtres ! »

Mon sang se glaça. Elle avait presque crié cette phrase dans le silence de la bibliothèque. Des gens se retournèrent et nous lancèrent des « chut » irrités. Mary

s'aperçut de mon trouble et elle hésita à continuer. Puis — et j'eus l'impression que ma frayeur l'amusait — son visage s'illumina. Elle s'approcha pour me chuchoter à l'oreille : « Et j'ai appris une chose plus étrange encore : nous sommes le bétail de ces êtres mais, quand il nous est donné de le savoir, nous-ai-mons-ce-la... ! »

Dois-je dire combien, outre l'indifférence qu'elle me manifestait, m'attristèrent les propos de mon amie ? Comment aurais-je pu l'aider ? Tout dans son attitude dénotait la froide détermination, la résolution de s'abandonner aux forces, aux « entités » qui, tels d'effroyables vampires, pour des raisons que jamais je ne sus, avaient choisi de se nourrir d'elle en empruntant la forme d'un cygne. Car il s'agissait bien de cela et, les rares fois où mes pas croisèrent encore ceux de mon amie, elle me confirma qu'elle se rendait toujours à ces rencontres nocturnes. À mon désespoir, elle m'en parla avec des termes qui évoquaient une véritable passion amoureuse.

Mais, de toute évidence, elle ne souhaitait plus faire de moi son confident et je compris qu'il était désormais inutile d'imposer ma présence. Je me souviendrai toujours de cette phrase qu'elle me dit le dernier jour où je la vis : « Ce n'est pas un aigle, tu sais, qui dévora le foie de Prométhée, je crois bien que c'était un cygne... »

Et lorsqu'un matin je lus dans le journal que le corps de Mary avait été retrouvé dans le parc de la ville, j'y vis l'aboutissement, depuis longtemps pressenti, de son implacable destinée. Un passage de l'article précisait : « *Bien que le corps ait été trouvé entièrement nu, il ne portait aucune trace d'agression sexuelle. Il est probable qu'il s'agisse là d'un drame de la folie ou de la dépression nerveuse, comme le font penser le comportement, les dires étranges, ainsi que l'isolement dans lequel la jeune femme se complaisait ces derniers temps. Une autopsie devra établir...* »

L'après-midi même, je retournai au parc avec l'espoir d'identifier enfin le cygne. Mais cette fois encore, aucun ne me parut correspondre à celui de Mary. Je questionnai le gardien. Il m'apprit qu'il arrive que des cygnes disparaissent ou que de nouveaux, venus d'on ne sait où, se mêlent quelques jours à ceux du parc. Il n'y prêtait jamais grande attention mais il n'avait rien remarqué de particulier ces derniers temps.

Voilà, cher Professeur, l'histoire de Mary Daël. Je me permettrai d'ajouter que la mort de mon amie est restée une énigme pour les médecins légistes qui examinèrent son corps : tous les organes étaient intacts, et la cause du décès est toujours un mystère.

Pour ma part, je ne crois pas que mon amie fut victime d'un « drame de la folie » comme l'ont conclu les journaux. Si je l'avais pensé, je n'aurais pas hésité à tout faire pour qu'elle reçût les soins appropriés, même contre son gré. Je suis au contraire persuadé que le cygne s'est réellement comporté ainsi que l'a décrit Mary, et que ce qu'elle en percevait n'était pas le fruit d'un délire. Cet animal était-il une créature dotée d'une intelligence, d'une volonté, de pouvoirs qui dépassent notre entendement ? Était-il l'instrument de puissances surnaturelles ? Je ne sais mais, depuis que je me suis intéressé à cette question, j'avoue avoir entendu parler d'autres histoires de ce genre, toutes aussi étranges, et plus fréquentes qu'on ne le croit.

Si j'ai beaucoup abusé de votre temps et de votre patience, cher Professeur, je suis

certain que vous me pardonneriez en voyant dans cette longue lettre mon unique souci de soumettre à votre curiosité des faits qui viendront peut-être un jour enrichir vos recherches.

Je vous prie de croire en mon admiration la plus respectueuse,

Votre dévoué...

## Jeux de Cartes

Philippe Thévenin habitait rue Saint-Claude à Paris. Simple employé de banque, il nourrissait une véritable passion pour les romans policiers. Lui-même en avait écrit un, modestement intitulé *Coup de génie*, dont aucun éditeur n'avait voulu. Sans se décourager, il songeait déjà à son prochain roman et cherchait l'inspiration dans les journaux, collant ou recopiant sur des fiches les faits divers qui l'intéressaient.

Un jour, il lut un article rapportant le meurtre, au coin de la rue du Caire et du boulevard Sébastopol, d'un bonneteur poignardé par un joueur. Il trouva ce fait divers assez original pour figurer dans sa collection. Il mit l'article sur une fiche et remarqua en la classant que la fiche précédente concernait le suicide d'un couple, un M. Lempereur et son épouse, résidant à l'angle des rues Saint-Sauveur et Dussoubs. Les époux Lempereur s'étaient empoisonnés dans un accès de désespoir. Lui, mourut la nuit même dans leur appartement. Sa femme fut retrouvée dans un état critique au bas de la rue Montmartre ; elle sombra peu après dans le coma et décéda exactement un mois plus tard. Le bonneteur avait été tué le 13 mai. Le décès de M. Lempereur était survenu le 13 mars, et celui de son épouse le 13 avril. Cela évoqua à Philippe Thévenin les superstitions s'attachant au nombre 13, mais sa pensée n'alla pas plus loin ce jour-là.

Paris est riche de drames en tout genre. Peu de temps suffit pour que la collection de Philippe Thévenin s'étoffât d'un nouveau meurtre. Le décor en fut cette fois une fête foraine de quartier installée rue Dauphine : marchand de nougat, stand de tir, manège... C'est là que, le soir du 13 juin, le forain tenant la loterie s'écroula parmi ses peluches, tué d'une balle en plein cœur juste après avoir lancé la roue de la chance. L'enquête de police conclut à un règlement de compte dans le milieu.

Sur la même page que l'article rapportant ce fait divers, s'étalait une publicité pour un roman. Quelques phrases en résumaient le sujet : les aventures de personnages réunis au hasard d'une croisière gagnée à la loterie. On avait reproduit la couverture du livre, qui montrait une carte du tarot : la Roue de fortune. Ce rapprochement entre le meurtre du forain et le roman suscita chez Philippe Thévenin des réflexions que l'on peut facilement reconstituer : 13 mars et 13 avril, décès du couple Lempereur — 13 mai, meurtre du bonneteur — 13 juin, assassinat du forain. Il avait peu de connaissances relatives au tarot mais il savait que s'y trouvaient un Empereur et une Impératrice. Le bonneteur évoquait aisément la figure du premier arcane, le Bateleur, et le forain, La Roue de fortune. Que chacun de ces drames s'associât à une carte du Tarot ajoutait au mystère de la régularité des dates.

Philippe Thévenin acheta un tarot de Marseille avec lequel il se familiarisa et attendit avec impatience le 13 juillet. Il pensait qu'un événement en rapport avec un arcane se

produirait ce jour-là. Mais rien dans la presse des jours suivants ne confirma cette intuition. C'est seulement une semaine plus tard qu'un journal rapporta une information sans doute retenue pour ne pas gâcher un jour de liesse militaire : un soldat d'une caserne située boulevard Henri-IV était tombé du char qu'il préparait pour le défilé du lendemain 14 juillet. Le malheureux s'était brisé les vertèbres cervicales et était mort sur le coup. Ayant lu cet article, Philippe Thévenin sortit de son tarot la carte du Chariot et la considéra longuement.

Le 13 août, un vieil homme assis sur un banc du square du Temple meurt d'une insolation.

Le 13 septembre, à trois heures du matin, un amoureux éconduit se tire une balle dans la tête à l'extrémité occidentale de l'île de la Cité.

Le 13 octobre, un juge est assassiné par des cambrioleurs surpris dans son appartement de la place des Vosges.

Le 13 novembre, une avocate est renversée par une voiture sur le carrefour de la rue Saint-Jacques et de la rue des Écoles. Elle meurt le lendemain des suites de ses blessures.

Philippe Thévenin relia ces diverses morts aux cartes du Soleil, de l'Amoureux, du Jugement et de la Justice. Ce n'est qu'après le décès, le 13 décembre, dans la rue du Cardinal-Lemoine, suite à un infarctus, d'un médecin connu pour ses positions antialcooliques — image de la Tempérance — qu'il lui vint l'idée de marquer sur un plan les lieux où ces événements s'étaient produits. Il s'aperçut alors qu'ils étaient tous situés sur un cercle parfait ayant pour centre la place de l'Hôtel-de-Ville. Sa surprise ne s'arrêta pas là. Il découvrit que, si l'on divisait ce cercle en vingt angles égaux de dix-huit degrés, neuf des vingt rayons obtenus coupaient le cercle aux endroits de la carte correspondant aux neuf morts violentes qui avaient retenu son attention.

Il pensa pouvoir en déduire que les intersections des autres rayons avec le cercle indiquaient onze endroits où, si la série continuait avec la même régularité, se produiraient aux 13 des mois suivants de nouveaux décès, accidents, crimes ou suicides rappelant les figures restantes du tarot. Il nota que l'un de ces points coïncidait avec la rue Saint-Claude où il habitait.

À la mi-janvier, il crut que sa prévision ne se vérifierait pas. Le seul événement relaté pour la journée du 13 était le suicide par noyade d'un homme d'affaires anglais qui s'était jeté dans la Seine du pont de Sully. L'endroit était bien de ceux marqués sur sa carte, mais comment relier ce drame à une lame du tarot ? Finalement, ayant appris que cet homme possédait un long passé psychiatrique, il se souvint que « fou » pouvait se dire « lunatic » en anglais et que cette mort correspondait à la Lune.

Le 13 février apporta une nouvelle confirmation. Dans un café de la rue du Petit-Musc, une bagarre entre ivrognes se solda par la mort d'un homme travaillant comme hercule de cirque. Cette mort se laissait signer de l'arcane de la Force.

Plusieurs questions préoccupaient Philippe Thévenin. D'abord, comment se déterminait le choix des victimes ? Le tarot intervenait d'une manière évidente car chacune d'elles était en rapport avec un des arcanes majeurs. Il pouvait s'agir d'une personne exerçant une profession directement représentée par l'arcane. Parfois celui-ci

évoquait un trait psychologique de la victime ou l'agent de la mort. Seul leur nom rattachait les époux Lempereur aux lames de l'Empereur et de l'Impératrice. Une telle diversité de liens ne permettait pas de prévoir les prochaines victimes. Car Philippe Thévenin n'en doutait pas : la série continuerait jusqu'à ce que chacun des vingt points marqués sur sa carte soit devenu le lieu d'une mort violente.

Une autre question concernait le nombre de ces lieux : pourquoi vingt et non vingt-deux, qui est le nombre exact des arcanes majeurs ? Il est vrai que deux d'entre eux tiennent une place à part : l'arcane XIII qui ne possède pas de nom et le Mat auquel n'est attribué aucun nombre. Philippe Thévenin crut trouver une réponse dans le fait que l'arcane sans nom porte le nombre XIII et qu'il représente un squelette fauchant têtes et membres d'humains. Par la date régulière du 13 de chaque mois, cet arcane n'intervenait-il pas dans toutes ces morts brutales ? Et n'en allait-il pas de même pour le Mat dont le nom, en arabe, signifie « mort » ?

Si les vingt rayons du cercle s'expliquaient ainsi, il restait à savoir pourquoi ils se rejoignaient place de l'Hôtel-de-Ville, dessinant une étoile de mort sur la carte de Philippe Thévenin. Cette place, ancienne place de Grève, fut pendant des siècles le lieu d'exécutions en tout genre. Cela constituait peut-être, à défaut d'une réponse, une piste de recherche.

Le plus troublant demeurait le parallèle entre le tarot et cette série de drames. Car pour quiconque connaît un tant soit peu le tarot — et Philippe Thévenin n'était plus sur ce sujet un ignorant — celui-ci apparaît comme un instrument de réflexion, de méditation, de travail spirituel. La compréhension de ses arcanes et de leurs symboles est censée conduire à une connaissance supérieure. Comment pouvait-il être lié à des meurtres, des suicides, des accidents ?

Philippe Thévenin réussit-il à résoudre cette question ? Dans les derniers temps, il disait seulement à ce propos que la contradiction entre le « mal » des morts et le « bien » du tarot ne se présentait telle que si l'on adoptait un point de vue humain, fini et relatif. Et que peut-être existait une autre manière, plus essentielle, d'envisager les choses.

Le 13 mars, dans un appartement de la rue Dante, un homme préfère se pendre plutôt que d'agoniser dans les souffrances de son cancer. Le Pendu.

Le 13 avril, la tête d'une gargouille de l'église Saint-Germain l'Auxerrois se détache, tuant un touriste qui, à l'entrée du porche, photographiait la statue de sainte Marie l'Égyptienne. La Maison Dieu.

Le 13 mai, à l'angle des rues Berger et du Louvre, un astronome célèbre s'écroule, victime d'une congestion cérébrale. L'Étoile.

Le 13 juin, dans les toilettes de la Faculté des Sciences de Jussieu, un étudiant de dix-neuf ans meurt d'une overdose. Il était le chanteur du groupe rock Devils. Le Diable.

Le 13 juillet, on retrouve rue de Turenne le corps d'un clochard connu dans son quartier comme une sorte de philosophe solitaire. L'Hermite.

Le 13 août, rue de la Montagne Sainte-Geneviève, une dispute conjugale se termine en drame : la femme blesse mortellement son mari d'un coup de bouteille sur le crâne, une

bouteille de Vieux-Papes. Le Pape.

Le 13 septembre, dans la station de métro Arts-et-Métiers, une femme est attaquée et tuée par une bande de voyous. Elle se prénomme Jeanne. La Papesse.

Dix-neuf des vingt pointes de l'étoile avaient ainsi, avec une inexorable ponctualité, porté la mort aux endroits prévus.

Un jour, Philippe Thévenin vit une gravure ancienne représentant le supplice de la roue pratiqué sur la place de Grève. Il remarqua que la roue utilisée possédait vingt rayons. L'idée lui vint que, parmi tous les sorciers, magiciens et hérétiques qui périrent de ce supplice, devait figurer un dont la date de la mort contenait, par le jour ou l'année, le nombre treize. Il eut également l'intuition que cet homme appartenait à la noblesse et que ses armoiries portaient une étoile à vingt branches.

Curieusement, il ne chercha pas à vérifier son intuition et cette attitude interroge. La certitude d'avoir touché au but rendait-elle dérisoire toute confrontation avec des documents d'archives ? Jugeait-il que son hypothèse, même dans le cas où elle se vérifierait, ne fournirait en aucune façon l'explication dernière ? Il aurait dit à l'un de ses proches : « Si un masque recouvre un masque qui en recouvre un autre, y a-t-il un visage derrière l'ultime masque ? » Dans cette perspective, pensait-il tout expliquer par la seule influence aveugle de symboles fortuitement conjoints ?

Fin septembre, il rédigea un article dans lequel il soulignait les coïncidences entre les dix-neuf drames. Les faits y étaient clairement exposés. Malheureusement, il demeura réservé sur les conclusions auxquelles ceux-ci l'avaient conduit. Il adressa cet article à plusieurs journaux. Il attendait leurs réponses dans la première semaine d'octobre. Seul lui parvint un refus du *Figaro*.

Sachant que la mort suivante aurait pour cadre la rue Saint-Claude où il habitait, il envisagea pouvoir être la prochaine victime. C'est pourquoi il loua une chambre dans un hôtel éloigné avec l'intention d'y attendre la date fatidique. Parfois il imaginait que ce dernier drame — qui correspondrait à l'arcane du Monde — ne toucherait pas un unique individu, mais au contraire l'humanité entière. Ce qui s'était déroulé jusque-là n'aurait alors été qu'un préliminaire à la fin du monde. On ne saurait dire si l'idée l'effrayait outre mesure. « Il ne convient pas, disait-il, que le monde dure trop longtemps. »

Le soir du 12 octobre, Philippe Thévenin se résigna-t-il à son destin ? Délaissant sa chambre d'hôtel, il revint chez lui pour y passer la nuit. Ici les opinions divergent. Certains expliquent cet acte par une prétendue dépression causée par ses échecs littéraires. D'autres y voient le signe d'une sagesse acquise tant par l'enquête qu'il avait menée que par ses réflexions sur le tarot.

Le matin du 13, il descendit prendre son courrier. C'est en remontant chez lui qu'il glissa dans l'escalier en colimaçon et dévala les trois étages de son immeuble. On le trouva mort, les membres brisés comme s'il avait subi le supplice de la roue.

Il serrait dans une main une lettre qu'il n'avait pas ouverte. C'était une lettre du journal *Le Monde*, l'informant que la publication de son article était acceptée.

# L'ours de la Filfa

## I

La prison de Specchita devenue trop vétuste et ne suffisant plus à contenir le nombre croissant des prisonniers et des gardiens, on décida d'installer la nouvelle prison dans la forteresse médiévale de La Filfa restaurée depuis peu. Le transfert des prisonniers eut lieu par une belle matinée de mars, et ce fut ainsi qu'Alessandro Lippi se vit attribuer une nouvelle cellule.

Alessandro Lippi était un homme déjà âgé, petit, trapu et bedonnant, au visage rond barré d'une grosse moustache grise comme en portent encore les paysans de sa province natale. Tout en lui respirait le brave homme et, tant sur sa personne que dans son caractère, on ne décelait aucun des traits patibulaires qui distinguent les détenus de longue date. Pourtant, il appartenait bien à cette catégorie. Non qu'il fût plus mauvais qu'un autre, au contraire. Simplement, dans le grand jeu de la vie, il n'avait pas disposé des meilleures cartes. Et comme il n'avait même jamais bien compris les règles du jeu, il lui aurait été difficile de figurer parmi les gagnants.

À chacun de ses séjours en prison, il se demandait ce qui avait pu l'y mener. Lui qui se contentait de suivre l'exemple de ses amis ne voyait pas pourquoi il était si fréquemment le seul à se faire prendre. Beaucoup de paresse, une grande naïveté, une confiance trop vite accordée, c'étaient là toutes ses qualités. De plus, sitôt prisonnier, il cherchait à s'évader. Toujours repris, cela n'avait jamais arrangé son affaire. À lui seul, il était bien incapable de concevoir un plan assez élaboré pour franchir la porte de sa cellule mais, soit qu'il mangeât à la table où se discutait un plan, soit que l'on eût besoin d'un homme trop bête pour éveiller les soupçons, il se trouvait mêlé à toutes les évasions.

S'il voulait s'évader, c'était d'ailleurs en toute bonne foi. Était-ce parce que ses compagnons en parlaient constamment ? Ou parce qu'on ne voyait que ça dans les films de prisonniers ? En tout cas, pour lui, quand on était en prison, on devait s'évader, chercher à « se faire la belle », comme le dit joliment l'expression. C'était normal, logique, presque la définition même du prisonnier. Aussi ne comprenait-il pas pourquoi on lui reprochait tant ses tentatives d'évasion : sermons où on lui expliquait qu'il décevait tout le monde, surveillance et brimades accrues, et surtout, rallongement de son temps d'incarcération.

Alessandro Lippi, pensant que toutes les prisons se ressemblaient — et il jugeait en connaisseur — n'espérait rien de son installation à La Filfa, sauf que la journée même du transfert viendrait rompre la monotonie de son existence carcérale. Pourtant, une surprise de taille l'attendait : sa cellule, individuelle, était, comme le salon d'une villa de riches,

orientée plein sud ! Le soleil, rêve des prisonniers, symbole de liberté, allait maintenant partager sa solitude ! C'est lui qui le réveillerait chaque matin avant les grossiers hurlements de son gardien ! De plus, regardant par la fenêtre, il s'aperçut qu'aucune enceinte extérieure n'entourait la prison. Et la vue portait loin, très loin, par-delà le village de La Filfa, par-delà les champs et les bois, jusqu'aux têtes pointues d'une chaîne de montagnes. L'épaisseur des barreaux, qui découpaient le jour en gros carrés réguliers, et le vide béant sous sa fenêtre dissuadèrent toute évasion par cette voie, mais cela ne l'inquiéta pas outre mesure. Il savait que, l'esprit stimulé par la nouveauté du décor, d'autres concevraient bientôt des plans auxquels on le prierait de se joindre. Aussi passa-t-il cette première journée à La Filfa en rêveries devant la beauté du paysage.

Le lendemain matin, il fut réveillé comme prévu avec toute la douceur dont peut être capable un soleil de l'aube. Après le petit déjeuner et sa toilette, il paraissait encore sur son lit lorsqu'il entendit au-dehors une agitation insolite : coups de pioche, cris, rires... Il vit une équipe d'ouvriers au pied de la forteresse. Cela l'inquiéta. Allaient-ils élever un mur d'enceinte ? Même si ce mur n'était pas assez haut pour lui gêner la vue sur La Filfa et les montagnes, il lui rappellerait qu'il n'était finalement qu'un prisonnier. Alors que, comme ça, sans mur, il lui arrivait de l'oublier. Mais il se rassura en voyant les ouvriers creuser un trou de cinq mètres de large, ce qui était trop pour les fondations d'un tel mur. Les travaux finis, une véritable fosse s'ouvrait au pied de la prison, profonde de trois mètres, au fond de laquelle se dressait de façon absurde un arbre mort aux branches sciées. Ses parois étaient d'une jolie brique rose, comme les maisons de son village natal, et cela lui rappela un souvenir de son enfance.

Le petit Alessandro, ayant un jour surpris un lézard dans la fissure d'une muraille, l'avait emprisonné en bouchant l'orifice avec des cailloux. Pendant plusieurs jours, il l'avait nourri de mouches glissées dans la cachette au bout de brindilles. Et il avait passé des heures, l'oreille collée contre la brique brûlante, à écouter le petit animal dévorer sa nourriture ou gratter les cailloux pour s'échapper. Un matin, il s'aperçut que quelqu'un, peut-être un camarade auquel il avait confié son secret, avait enlevé les cailloux. Pourtant le lézard était resté. Il était toujours là, guettant de ses yeux brillants l'arrivée de sa pitance quotidienne. Et quand Alessandro déposa les mouches à l'entrée de la cachette, il vint les prendre comme à l'habitude et retourna au fond de son trou. Il ne savait plus comment l'histoire s'était terminée, mais il trouva étrange que, par-delà les années, la fosse lui avait rappelé ce souvenir.

## II

Le directeur de la prison, petit homme maigre dont le visage s'enfouissait derrière une épaisse barbe brune, semblait d'autant plus mystérieux que, nouvellement affecté à cette fonction, il était totalement inconnu, tant du personnel que des détenus. Ces derniers avaient cependant de la sympathie pour lui car, depuis que La Filfa les avait reçus, il n'avait pris aucune mesure particulièrement répressive à leur rencontre. Ce en quoi il différait du directeur de Specchita, pour lequel une journée ne commençait bien qu'en envoyant un prisonnier au cachot sous le premier prétexte.

Alessandro Lippi avait remarqué que ce nouveau directeur avait surveillé en personne

la construction de la fosse. Il semblait beaucoup tenir à ce qu'on y fasse descendre, depuis l'angle sud-est, un escalier de briques. Il avait discuté longuement avec les ouvriers du nombre et de la largeur des marches, de la présence ou non d'une rampe... Les travaux finis, il s'était montré très satisfait et avait félicité les ouvriers.

Quel usage réservait-on à la fosse ? Alessandro Lippi n'était pas le seul à se poser cette question qui fut l'occasion de multiples paris entre les prisonniers. Mais le mystère demeura entier jusqu'au matin où on s'aperçut qu'on venait d'y installer... un ours.

Pour un ours, c'était un grand ours ! Bien plus grand que celui qui, dans le village de son enfance, avait effrayé le petit Alessandro. Ah oui ! il s'en souvenait : quelle peur quand l'animal avait cherché le sucre glissé par son dresseur dans sa blouse d'écolier ! Cette fois, l'ours devait venir de très loin, peut-être d'Amérique, ce pays où il paraît que tout est plus grand, et sa fourrure brune avait des reflets dorés qui rappelèrent à Lippi la chevelure de son premier amour, la fille du garde forestier, qu'il avait suivie de loin dans les bois, une journée entière, sans jamais oser l'aborder.

L'ours passa la matinée à longer les murs de la fosse, à renifler le vent, à se dresser sur ses pattes arrière pour voir par-dessus les bords. Il observa longuement l'escalier sans le gravir. Puis, la chaleur venant, il s'allongea à l'ombre que dessinait l'arbre mort et n'en bougea plus. Cela jusqu'à ce qu'un employé des cuisines vînt déverser en la fosse deux seaux d'épluchures et de restes de viande. L'ours engloutit son repas puis retourna dormir sous l'arbre. C'est alors que retentit la sonnerie de midi. On ouvrit les cellules et, sur deux rangs, traînant les pieds, les quatre-vingt-huit prisonniers de La Filfa gagnèrent le réfectoire.

Les détenus dont les fenêtres donnaient sur la fosse répandirent aussitôt la nouvelle, et chacun discuta des raisons pour lesquelles on avait ainsi creusé une fosse à ours au pied de la prison. Pour distraire les prisonniers ? Cela aurait été la première fois dans la longue histoire des prisons qu'on manifestait autant d'attention à leur égard. Et dans ce cas, pourquoi ne pas choisir d'autres animaux, des singes par exemple, qui auraient passé leur temps à jouer ou à se battre ? Ou des daims dont la grâce aurait peut-être adouci le caractère des détenus ? Car il ne fallait pas être exigeant pour se distraire devant un ours qui, pour le peu qu'on en avait vu, ne faisait que manger et dormir ! Et l'escalier ? Il était étonnant que l'animal, sur lequel ne s'exerçait aucune surveillance, ne se fût pas déjà échappé. Peut-être la direction espérait-elle que, de peur que l'ours ne rôde la nuit hors de la fosse, personne n'oserait s'évader ? C'était une idée bien curieuse. Ces rudes gaillards n'auraient-ils pas craint davantage de nouvelles armes confiées à leurs gardiens plutôt que ce gros nounours auquel l'abondante nourriture ôtait tout instinct agressif ? Non, rien n'expliquait la présence de l'ours, et la plupart ne virent finalement en lui qu'une simple lubie du directeur. Cette conclusion ne satisfaisait pourtant pas Alessandro Lippi, et il cherchait comment trouver le fin mot de l'histoire.

Le repas terminé, les prisonniers se mirent en rang pour regagner leurs cellules. C'est alors qu'Alessandro Lippi remarqua le directeur qui, près de la sortie du réfectoire, discutait avec un chef cuisinier. C'était le moment ou jamais. Il s'enhardit et sortit du rang pour se diriger vers lui. Le hurlement d'un gardien l'arrêta net. Mais le directeur l'avait vu et, comprenant que Lippi voulait lui parler, il lui fit signe d'approcher. Le prisonnier avança, levant le doigt comme un écolier timide.

— Qu’y a-t-il ? lui lança le directeur.

— Excusez-moi, m’sieur, bafouilla Lippi, je voulais vous demander, l’ours, dehors, c’est pour quoi faire ?

— Ah ! Ah ! fit le directeur d’un air malin, il t’intrigue, mon ours, hein ? Dis-moi, comment t’appelles-tu ?

— Lippi, m’sieur, Alessandro Lippi.

— Alors écoute, Lippi, tu peux bien le regarder, mon ours, parce que... c’est un ours qui te dira l’avenir !...

Une bordée de rires gras s’éleva des gardiens et des prisonniers. Rougissant jusque sous les cheveux, le malheureux Lippi se força à rire pour montrer qu’il avait compris la plaisanterie et que lui aussi la trouvait bonne. Il regagna sa place dans le rang et des moqueries l’accompagnèrent jusqu’à la porte de sa cellule.

### III

Une fois seul, il se sentit si mortifié de ce qui s’était passé qu’il dirigea sa rancune contre l’ours et décida de ne plus lui accorder un regard de la journée. Il s’allongea sur son lit et fixa le carré lumineux que le soleil promenait sur le sol. Puis il regarda les murs fraîchement repeints, vierges de graffiti, qui le firent penser aux yeux des aveugles. Il chercha un moment ce qu’il pourrait y écrire mais il se souvint qu’il n’avait jamais bien su écrire et se lassa de cette idée. Réfléchissant aux paroles du directeur, il se fit la remarque que, finalement, seuls les prisonniers et les gardiens s’étaient moqués de lui. Le directeur, lui, n’avait ri à aucun moment, au contraire. « Et s’il n’avait pas menti ? songea-t-il. Si l’ours pouvait me dire l’avenir ?... »

La curiosité aiguisée par ces pensées, il oublia sa colère et se mit à la fenêtre. L’ours était roulé en boule dans un coin de la fosse, là où la paroi lui faisait un peu d’ombre. Il dormait paisiblement, indifférent aux regards que des dizaines de fenêtres à barreaux lui portaient. « C’est impossible, pensa Lippi. Comment cet ours qui dort tout le temps me dirait-il l’avenir ? » Pourtant il ne parvenait pas à se convaincre de l’absurdité de l’idée. Il se rappela les yeux du directeur, cette lueur, le frisson qu’il en avait ressenti comme devant quelque chose de... surnaturel. « Non, trancha-t-il, cet homme n’est pas un menteur. Peut-être qu’à force de l’observer, je découvrirai comment son ours dit l’avenir. Il faut longtemps étudier les cartes pour qu’elles acceptent de révéler le futur, ça doit être pareil avec l’ours. »

Ainsi décida-t-il de consacrer son temps à l’observation de l’animal. Pendant des jours et des jours, debout, le visage encadré par sa fenêtre comme en un vieux portrait triste, il le fixait des heures entières, à l’affût du moindre signe surnaturel. Le soir tombé, il essayait encore, les mains soudées aux barreaux, de distinguer dans l’obscurité les positions et les gestes de l’ours. Et finalement, il parvint à le connaître dans ses moindres détails. S’il l’avait voulu, il aurait pu le dessiner, de mémoire et sans erreurs, sur les murs toujours vierges de sa cellule : la fourrure lisse au point qu’il y vit un jour le reflet de l’arbre mort, les petits yeux brillants perdus dans d’insondables rêves, les griffes inutiles

pour cette vie paresseuse, la queue ronde comme un pompon et la magnifique gueule rose bordée de crocs puissants. Oui, Alessandro Lippi connaissait l'ours mieux que lui-même, et ce savoir lui était un secret qu'il gardait jalousement. Jamais il n'évoqua devant ses compagnons la façon dont il passait son temps. D'ailleurs, quand il arrivait à ceux-ci de parler de l'ours, c'était avec des clins d'œil moqueurs en sa direction, et il haussait vite les épaules pour montrer que cette histoire ne l'intéressait plus du tout !

Un jour, il entreprit pour lui-même d'éprouver sa connaissance de l'ours : à plusieurs reprises, il s'écarta de la fenêtre et s'efforça de deviner la position exacte de l'animal, le plus précisément possible, quand il le regarderait de nouveau. Il s'aperçut qu'il ne se trompait jamais.

Pour les autres prisonniers, une phrase résumait l'ours : c'était un fainéant de la pire espèce, qui ne faisait que dormir et manger. Tous étaient persuadés qu'il ne sortirait jamais de la fosse car, si l'on exceptait le jour de son arrivée, on ne se souvenait pas de l'avoir vu seulement prêter attention à l'escalier de briques.

Il en allait autrement pour Alessandro Lippi qui avait dépassé cette observation primaire de l'animal et avait noté chez lui une grande diversité d'attitudes : tantôt en boule, tantôt allongé sur le dos, sur le ventre, sur le côté droit ou gauche, les pattes repliées ou étirées, la tête posée sur les pattes ou enfouie dessous, les yeux ouverts, fermés, mi-clos, les oreilles dressées ou non, etc. Dans ces conditions, on pourrait s'étonner qu'il fût devenu capable d'en deviner « à l'aveugle » la position chaque fois exacte. Bien sûr, c'était le résultat de jours entiers consacrés à l'étude de l'animal, mais il avait aussi trouvé une petite astuce : il se repérait sur le carré de lumière que le soleil projetait sur le sol de sa cellule ! Il avait en effet remarqué que, selon l'heure et le soleil, non seulement l'ours changeait de place dans la fosse, mais encore qu'il adoptait une position déterminée de la tête, des pattes, du corps... toujours identique pour ce même moment de la journée.

Ce fut la grande découverte d'Alessandro Lippi : l'ours était réglé comme une horloge ! De manière toujours répétée, chacune de ses attitudes correspondait à une position précise du soleil dans le ciel.

#### IV

Un jour, cherchant à parfaire encore la finesse de ses observations, il regardait l'ours bâiller et glisser sous lui ses grosses pattes de peluche comme il le faisait inmanquablement à cet instant de la journée. Soudain tout le ridicule de sa situation lui sauta aux yeux. Un ours qui dit l'avenir ! Un ours qui dit l'avenir ! Mais cela serait-il vrai, quel avenir pourrait-il bien lui dire ? À lui, Alessandro Lippi dont les jours se déroulaient depuis une éternité toujours semblables, du sommeil au sommeil et de l'ennui à l'ennui. Voilà à quoi se réduisait le mystère de cette affaire ! Voilà ce que signifiait la plaisanterie du directeur et pourquoi on avait bien fait de rire de lui. Parce qu'il espérait de l'ours la révélation d'un avenir alors que le passé, le présent et le futur ne formaient plus pour lui que la répétition sans fin du même paysage : les quatre murs d'une cellule de prison !

Il fut pris d'une colère folle contre lui-même et sa naïveté. Comment avait-il pu croire

pareille histoire ? Quelle bêtise était la sienne ! Rester ainsi debout des jours durant jusqu'à en attraper des crampes, à en avoir mal aux yeux, pour observer un ours stupide et mollasse !... Heureusement qu'il n'en avait parlé à personne ! Quelle honte ! Mais on ne l'y reprendrait plus et, à voix haute, il fit le serment sur tous les saints du paradis de ne plus adresser un seul regard à un ours jusqu'à la fin de sa vie !...

## V

Alors les jours s'écoulèrent longs et monotones pour Alessandro Lippi privé de sa distraction habituelle. Il commença à se sentir gagné à tous moments par un irrésistible sommeil. N'ayant rien d'autre à faire, il s'y abandonnait d'autant plus volontiers qu'ainsi le temps passait plus vite. C'était un sommeil sans rêves dont il sortait la tête lourde.

Puis vinrent les accablantes chaleurs de l'été. Mais il s'aperçut que, selon les heures, certains endroits de sa cellule étaient plus frais que d'autres. Aussi, comme pour l'ours, sa vie s'organisa-t-elle en fonction du soleil.

Au cours d'un repas, on lui parla d'un projet d'évasion. De retour dans sa cellule, il y réfléchissait, le regard perdu sur les montagnes que bientôt, avec de la chance, il parcourrait... Puis, baissant les yeux, il vit l'ours grimpé à l'arbre mort, qui tentait d'atteindre de ses pattes les bords de la fosse. L'arbre était évidemment trop loin et, dans leur insistance, ses gestes avaient quelque chose de grotesque et de dérisoire. C'est à cet instant que l'animal leva les yeux sur lui. Droit sur lui, il en était certain ! C'était la première fois que cela arrivait. Il en ressentit une impression de tristesse, sans raison, et s'écarta de la fenêtre. Ce sentiment mit longtemps à se dissiper. Il chercha à se raisonner, à comprendre pourquoi le regard de l'ours lui avait fait cet effet. L'excitation qui l'avait pris à l'idée de s'évader était brusquement tombée. Il devait l'admettre : la vie hors de prison n'avait plus aucun sens pour lui. Pour lui depuis si longtemps prisonnier qu'elle lui faisait même plutôt peur, la liberté. Pour lui dont la captivité n'avait finalement guère été plus triste que cette suite de malheurs et de malchances à laquelle se résumait sa vie au-dehors. Recevait-il des lettres ? Des visites ? Existait-il encore pour quelqu'un du monde extérieur ? À quoi bon vouloir s'évader ? Toutes ses tentatives n'avaient-elles pas lamentablement échoué ? Cette fois encore, ne se moquait-on pas de lui en lui proposant un nouveau plan ? Non, jamais son univers ne serait plus vaste que ces quatre murs. Il était vain de chercher à en sortir.

Ses compagnons luttèrent contre cette bouffée de fatalisme, mais rien ne le fit revenir sur sa décision. Plus tard, ils abandonnèrent eux-mêmes leur projet et, jusqu'à ce jour, on ne connaît à La Filfa aucune évasion qui ait seulement été tentée.

Alessandro Lippi s'étant résigné à son sort, la solitude, peu à peu, ne lui pesait plus. Au contraire, il y prit goût et ce fut la compagnie des autres détenus qui lui devint pénible. Il les trouvait bruyants, bavards, agaçants. Il ne descendait au réfectoire qu'à regret et avait hâte de regagner sa cellule. Son désir d'isolement devint tel qu'il demanda un jour à être dispensé de promenade et à prendre ses repas dans sa cellule. Curieusement, on le lui accorda.

Alors il put se consacrer entièrement à son sommeil et ne se soucia plus que de la fraîcheur et du soleil dans sa cellule. Ainsi, pendant de longs mois, à distance et en s'ignorant l'un l'autre, l'ours et le prisonnier se livrèrent au même ballet quotidien dont

les murs, l'ombre et le soleil dirigeaient les lents mouvements identiques de jour en jour.

Un matin, on retrouva l'ours mort au pied de l'arbre. Alessandro Lippi ne s'en aperçut même pas. Depuis longtemps, il n'avait plus eu de curiosité pour la fosse et son occupant.

## VI

Peu après, en pleine nuit, il fut réveillé par un bruit de clefs. Il vit s'ouvrir la porte de sa cellule. Le directeur, tout seul, entra, souriant, et s'agenouilla près de lui. Le petit homme barbu lui caressa la nuque en lui glissant dans l'oreille : « Tu vois, mon vieux Lippi, il t'a bien dit l'avenir, mon ours. » Puis il lui mit une muselière de cuir. La précaution était inutile, il n'avait aucune envie de mordre. Il grogna juste un peu, pour la forme, mais se laissa faire. Tiré par une chaîne, il suivit le directeur dans les couloirs vides. Ils descendirent des escaliers, passèrent la grand-porte et se dirigèrent vers la fosse.

Sous son épaisse fourrure, la nuit lui semblait douce. Pourtant, il voyait le petit nuage qui s'échappait de son museau à chaque respiration. Au bord de la fosse, le directeur lui ôta la muselière et la chaîne. De lui-même, il descendit l'escalier de briques. Ses griffes s'enfonçaient dans la terre, elles le gênaient pour se déplacer, mais ce serait une question d'habitude.

Il ne jeta pas un regard autour de lui et, comme s'il avait toujours habité l'endroit, il avança jusqu'à la paroi ouest. Il savait que, le lendemain matin, le soleil levant l'y réchaufferait. Là, étendu de tout son long, il s'endormit tranquillement, comme si rien ne s'était passé, comme si rien ne se passerait jamais plus.

## **Une aventure de Don Quichotte, entière et véritable, racontée par Sancho Pança**

Mon maître don Quichotte sur Rossinante et moi-même sur mon âne, nous avions cheminé toute la matinée, et je voyais avec plaisir approcher l'heure où je pourrais faire passer quelques provisions de mon bissac à ma panse, ainsi qu'il est permis aux écuyers dans les livres de chevalerie. Hélas ! Parvenu au sommet d'une colline, mon maître poussa un cri de surprise qui me parut de mauvais augure pour mon déjeuner. L'ayant rejoint, j'observai la plaine qui s'étirait devant nous. Au milieu des champs reposait une bourgade semblable à beaucoup d'autres, hormis une vaste tente aux lignes blanches et bleues, installée dans un grand pré juxtant les habitations. Je reconnus un cirque ambulante et soupirai en oyant mon maître dire :

— Sancho, voici une forteresse comme j'en ai rarement vu ! Allons vite nous présenter au seigneur de ces terres !

— Mais, protestai-je, ne serait-ce pas mieux de nous arrêter avant pour manger ? Nous donnerons plus grande impression de force, ainsi reposés et rassasiés, que fatigués et affamés.

— Crois-tu, Sancho, que lorsqu'il saura le Chevalier don Quichotte de la Manche présent sous son toit, le seigneur de ce château ne servira pas aussitôt un festin pour lui et son écuyer ?

— Bon, bon..., soupirai-je sans chercher à défaire mon maître de ces curieuses illusions qui lui faisaient voir des châteaux en toute construction un peu haute (car des douleurs dans les épaules me rappelaient ma récente promesse de ne plus commettre faute de bavardise ou de contradiction). Et je donnai des talons à mon âne pour qu'il suivît le pas flammatique de Rossinante.

Nous atteignîmes bientôt les abords de la grande tente. Près d'icelle se trouvaient d'autres tentes plus petites, des roulottes, des charrettes en grand nombre, toutes à l'usage des membres de la troupe de ce cirque. Ici et là, des acrobates, des jongleurs, répétaient dans l'herbe leurs exercices. Des flûtistes et un tambour faisaient les imbéciles en jouant de leurs instruments. Ce qu'oyant mon maître, il crut que les trompettes du château annonçaient sa venue, civilité qu'il jugea exquise courtoisie. Il s'adressa à deux hommes assis dans une charrette, qui le regardaient venir, éberlués comme s'il se fût agi d'une apparition.

— Holà, soldats, à quel fameux seigneur appartient donc ce château ?

Les deux hommes s'entre-regardèrent, interloqués. Je me fis aussi petit que possible, tremblant de la réaction de mon maître s'ils venaient à lui manquer de respect. Par bonheur, ils durent comprendre à qui ils avaient affaire et décidèrent de jouer le même

jeu :

— Il s'agit du glorieux seigneur don Ounso, fier chevalier, répondirent-ils.

— Guidez-moi devant lui, que je le salue comme il se doit.

— Il est actuellement occupé à préparer une fête pour ce soir, dit l'un d'eux. Je vais vous conduire à lui, tandis que mon camarade gardera vos nobles montures.

Cette réponse plut à don Quichotte qui descendit de Rossinante en me disant : « Suis-moi, Sancho, ici commence une aventure où tu pourras certainement gagner quelque couronne ! »

Et, raide comme une lance, il avança sur les pas du soldat qui lui ouvrait le chemin. Par chance, il n'entendit pas le rire étouffé de celui à qui je laissai mon âne, ni ne remarqua son index tournant furtivement sur sa tempe.

Nous pénétrâmes dans la tente. Des gradins de bois y entouraient une piste de sable où s'entraînaient tireurs à l'arc et lanceurs de couteaux. Un écuyer faisait danser un bel étalon blanc. Soudain tous s'écartèrent pour libérer la piste et un homme arriva par les coulisses. Celui qui nous accompagnait donna du coude à mon maître que cette familiarité vexa, quoiqu'il n'en dît rien, et lui souffla dans l'oreille : « C'est lui, le seigneur don Ounso ! »

Si mon maître fut surpris, il n'en laissa rien paraître. Car don Ounso n'avait pas les apparences d'un seigneur. Il était petit, tout bossu, avec un visage d'aigle et des yeux malicieux. Il portait une grande cape noire, une main tenait un fouet, l'autre un bâton. Avec des gestes enfantiques, il salua des spectateurs invisibles dans les gradins. Puis vint le rejoindre sur la piste un être répugnant, deux fois plus grand que lui, tout noir, nu et couvert de poils, au nez raplati, avec les bras plus longs que les jambes ! Je sentis mes petits boyaux se tordre et remerciai intérieurement mon maître de ne pas m'avoir permis de manger. En quelques paroles, don Ounso présenta l'abominable créature. Il expliqua qu'elle appartenait à la race terrible des hommes des bois. Elle était de la gent féminine, quoiqu'elle n'eût point la douceur et la fragilité d'icelle, comme en pouvait témoigner la quarantaine de sauvages qu'elle dévora tout crus avant sa capture. Don Ounso parla aussi de la quantité de nourriture qu'elle engloutissait chaque jour, et surtout du nombre d'imprudents qui, trop près approchés de sa cage, avaient eu les membres ou le crâne brisés comme du bois sec. Lui seul avait réussi à se faire craindre du monstre et à lui enseigner les tours qu'il allait réaliser devant nous.

Et, en effet, sous nos yeux qui n'en croyaient pas leur prunelle, il se mit à faire danser, pirouetter, marcher sur les mains, la dégoûtante créature poilue. Tantôt donnant du fouet, tantôt du bâton, il la fit sauter dans des cercles de papier, puis dans des cerceaux enflammés. Elle cassa aussi des bûches grosses comme mes cuisses, sans plus de mal que s'il s'était agi de celles de mon maître, qu'il avait fort maigres.

A ma surprise, je vis don Quichotte blêmir à ce spectacle. Jamais il ne mérita autant son surnom de Chevalier de la Triste Figure. Bientôt, il me dit d'un air d'intelligence :

— As-tu compris, Sancho ?

Je n'avais rien compris du tout, mais fis signe que oui.

— Alors, nous pouvons aller.

Et il retourna sur ses pas, sortant de la tente.

— Vous ne souhaitez plus rencontrer don Ounso ? s'enquit l'homme qui nous avait accompagnés, visiblement déçu.

— Nous avons fait un long voyage, répondit don Quichotte, et il serait inconvenant de nous montrer maintenant, fatigués et mal vêtus comme nous le sommes, à un seigneur aussi puissant. Nous reviendrons portant quelques présents pour votre seigneur don Ounso.

— Vraiment, nous partons ? exultai-je, ravi de m'en sortir sans bosse ni côte moulue.

— Pour l'instant, Sancho, pour l'instant...

Évidemment, avec un tel maître, rien ne pouvait finir aussi simplement. Et s'il quittait ce château sans y avoir cherché la moindre aventure, c'est parce que, comme le disent les proverbes, mieux vaut tard que deux tu l'auras, et un pigeon dans la main n'est pas un poulet dans le ciel.

Nous nous installâmes dans un bois à l'écart de la ville, et là les provisions de mon bissac furent enfin honorées comme elles le méritaient. Mais je voyais bien que mon maître n'avait pas la tête à ce qu'il mangeait.

— Sancho, dit-il, voici une aventure qui fera connaître au monde la vaillance de mon bras et le doux nom de ma dame Dulcinée du Toboso, pour laquelle je vaincrai le monstre ignoble !

— Vous voulez parler du singe dégoûtant ?

— Pas du tout, Sancho, je te parle de ce gnome hideux : La Barrique.

— La Barrique ?

— ... qui se fait appeler ici don Ounso. Mais tu n'as pas été dupe, n'est-ce pas ?

— Je prie Votre Grâce de m'excuser, je crains d'être encore passé à côté de quelque chose en cette affaire. Je n'ai vu jusqu'à présent dans cette ville qu'un cirque où un bossu faisait faire des tours savants à une vilaine guenon.

— Vraiment, Sancho, tu t'arrêtes toujours à la première apparence des choses ! Du moins aux apparences que cet enchanteur, mon habile ennemi, donne à voir à ceux qui m'entourent, et que moi seul je peux percer à jour grâce à la protection de ce magicien, mon ami, qui me soutient de loin dans mes aventures. Et c'est parce que tu t'y connais bien peu en matière d'enchantement, Sancho, que tu n'as pas reconnu en don Ounso le gnome La Barrique, prêt à lancer sur le monde ses armées assoiffées de sang. N'as-tu pas vu tous ces archers, ces cavaliers, ces lanceurs de couteaux, qui s'entraînaient avec acharnement ? Même s'il cache son château sous l'aspect d'une tente, et son armée sous celui d'une troupe de cirque, il ne m'a pas trompé ! Et j'ai bien reconnu la malheureuse nymphe qui dut se résoudre à se déguiser en monstre pour récupérer l'anneau ! Oui, Sancho, l'anneau que le nain La Barrique a volé !

— Je ne comprends rien à toute cette histoire !

— Il faut que tu sois bien ignorant en matière de chevalerie, Sancho, pour ne pas connaître la légende. Qu'importe, la voici. Dans les eaux du Rhin dormait l'or. L'or qui donne la puissance à celui qui s'en saisit, à la condition qu'il renonce à l'amour. Cet or était gardé par des nymphes, les filles du Rhin. Mais un nain appelé La Barrique, ayant

fait le serment de ne plus aimer et de ne plus être aimé, parvint à dérober l'or en trompant l'attention des nymphes. De cet or, il se fit forger, par des nains appelés Nibelougues, un anneau. Tu as remarqué, Sancho, l'anneau que porte don Ounso à sa main droite ?

— Bien sûr, je l'ai remarqué. Et je voudrais que les moustiques qui me piquent la nuit devinssent d'aussi grosses bagues tout en or !

— C'est lui, c'est l'anneau du Nibelougue ! Fort de l'invincibilité que confère l'anneau, cet immonde voleur se prépare à conquérir le monde !

— Mon Dieu !

— Écoute encore, Sancho, la suite de la légende : le dieu barbare Wotan recherchait en ce temps-là l'or du Rhin pour payer les deux géants qui avaient construit son château. Il parvint à le voler à son tour au nain La Barrique, mais fut obligé de le bailler aux géants. L'un d'iceux tua l'autre, son frère, et, changé en dragon, veilla sur l'or caché au fond d'une caverne. Wotan, pour retrouver l'or, se lia à une femme, et leur petit-fils, le chevalier Six-Frites, qui jamais ne connut la peur, tua le dragon et reprit l'anneau. Mais lui-même fut lâchement tué par le fils de La Barrique. Son bûcher, où on l'allongea, l'anneau du Nibelougue encore à son doigt, fut submergé par les eaux du Rhin, et c'est ainsi que le fleuve reprit possession de son or.

— Eh ! c'est une belle histoire, mais si don Ounso est le nain La Barrique, si ses jongleurs sont des soldats, expliquez-moi en quoi cette guenon poilue est en vérité une nymphe ?

— C'est que cette nymphe s'est déguisée en singe pour approcher le gnome La Barrique qui veut justement se faire passer pour un dresseur de singe. Par ce stratagème, elle espère reprendre ce qui a été volé à son père le Rhin. C'est dans ce but que, guidée par un amour filial sans défaut, elle souffre les brutalités de cet homme.

— Elle veut donc tromper le trompeur et se déguise pour duper le déguisé ? Soit, admettons. Mais voilà qui est différent de l'histoire que vous avez dite. Si elle parvient à récupérer l'anneau, le dieu Wotan et le chevalier Six-Frites n'auront plus rien à faire. Et puis autre chose : vous avez conté cette histoire au passé, la présentant comme achevée par le retour de l'or au Rhin. Cependant vous dites aussi que don Ounso-La Barrique détient toujours, en ce moment même, l'anneau magique...

— C'est qu'il faut comprendre, Sancho, ce que sont les légendes de chevalerie. Pour une part, ce sont des histoires situées dans les anciens temps. Pour une autre part, elles se déroulent toujours actuellement, comme de manière intemporelle, et sans jamais trouver de fin. Elles deviennent alors des modèles d'aventures, desquels le chevalier peut prendre exemple. Exactement comme la vie et la passion de notre Seigneur, bien que s'étant déroulées en leur temps, demeurent pour tout chrétien un modèle à suivre chaque jour. Parfois aussi, de façon mystérieuse, elles créent, comme c'est ici le cas, le cadre même des exploits que le chevalier devra réaliser pour prouver sa valeur. Lorsqu'il en est ainsi, il est évident que l'histoire ne peut se présenter qu'incomplètement, arrêtée à un certain temps de son déroulement, de manière à ce que le chevalier puisse s'y insérer, suivant les traces de ses fameux modèles. Ainsi tu peux comprendre, Sancho, que si je parviens à reprendre l'anneau magique du Nibelougue pour le rendre à la nymphe et à son père, j'hériterai d'une gloire égale à celle du chevalier Six-Frites qui accomplit en son temps une

semblable mission.

— L'écuyer du chevalier Six-Frites gagna-t-il quelque île dans cette aventure ?

— Je ne me souviens pas, Sancho, mais sois certain que le Rhin me sera reconnaissant de lui avoir rendu son bien. Si je le lui demande, il lancera ses eaux dans les terres pour former une île riche et grande dont le gouvernement te sera confié sans retard.

— Ah ! voilà parole qui me plaît ! Mais un détail m'embarrasse...

— Quoi encore, Sancho ?

— Votre Grâce parle de La Barrique comme d'un gnome, d'un nain. Mais don Ounso a beau n'être pas grand, il n'est pas si petit que cela, d'autant qu'il est bossu et que, s'il ne l'était pas, il serait plus grand. Par ailleurs, la nymphe, que j'imaginerais volontiers frêle et gracieuse, a toutes les allures, et quels que soient les effets de son déguisement, d'un géant bien lourd.

— N'oublie pas que l'histoire que je t'ai contée se déroulait dans l'univers des dieux et des héros, qui a des dimensions autres que celles du monde des hommes. Si un être ou une chose, provenant de leur monde, arrive dans le nôtre, il est logique qu'il y semble plus grand. Un nain aura alors la taille humaine normale et une nymphe sera plus haute qu'un homme.

— Il doit être comme vous dites..., fis-je en me grattant la tête.

— Assez bavardé, Sancho. Il me faut prendre l'anneau du Nibelougue. Si ce n'était un anneau enchanté qui donne une puissance surhumaine, j'aurais déjà, par mon épée, forcé don Ounso à me le bailler. Mais ici, la vaillance ne suffit pas, il faut l'intelligence et la ruse. C'est la raison pour laquelle, Sancho, tu m'as vu quitter ce château sans livrer bataille. Il faut ruser et voici mon plan...

Le lendemain matin, après avoir laissé Rossinante et mon âne dans un pré fermé, puis caché soigneusement armes, armure et vêtements, nous revêtîmes des déguisements confectionnés pour tromper le vilain don Ounso. Don Quichotte avait eu l'idée de reprendre à notre compte la ruse de la nymphe, et de nous déguiser à notre tour en monstres afin d'être employés dans la troupe de don Ounso. Des cagoules cousues par mes soins, quoique laissant paraître nos visages, leur ajoutaient de grandes oreilles d'âne ; un appareil de branches et de tissu nous donnait des pattes de canard plus vraies que véritables ; enfin des feuilles et brindilles diverses nous couvraient le reste du corps. J'eus grand mal à ne pas rire en voyant mon maître ainsi accoutré et ne pus me contenir qu'en me rappelant sa colère dans une récente aventure où mal m'avait pris de me moquer de lui. Déguisés de cette manière, nous gagnâmes péniblement, gênés comme nous l'étions par nos pattes de canard, le château du gnome La Barrique, ou le cirque de don Ounso, comme l'on voudra.

Bien avant d'y être, nous parvinrent les rires de ceux qui nous voyaient approcher. C'est don Ounso lui-même qui nous accueillit dès l'entrée de sa tente. La surprise rendait ses yeux pareils à deux œufs d'oie, et ses joues étaient aussi grosses que sa bosse, tant il peinait à ne pas pouffer. Mon maître s'avança, digne et grave, et lui tint ce discours :

— Puissant seigneur don Ounso, maître de ce cirque fameux et admirable, voici devant

vous deux malheureuses créatures façonnées par une nature ayant perdu tout gouvernement. Nous sommes frères et, quoique nos parents fussent gens normaux, nous sommes bâtis pour un quart humains, pour un autre oiseaux, pour un troisième animaux, et pour le dernier végétaux. Comme si Dieu avait voulu, dans nos corps difformes, résumer l'ensemble de Sa création. Abandonnés dès la première heure par nos parents effrayés, nous avons toujours vécu, exhibés ici et là aux curieux voulant contempler notre misère. Hélas notre dernier maître s'est enfui avec l'argent qu'il nous devait pour quatre années de travail. Nous voici donc non seulement privés de salaire, mais de toit et de nourriture, incapables que nous sommes, vu la façon dont la nature nous a tournés, de gagner notre vie du labeur de nos mains. Mon frère et moi, ayant ouï dire que le cirque du célèbre don Ounso était ici installé, nous avons espéré que l'on voudrait bien nous y employer.

Don Ounso qui, tant que dura ce discours, et malgré son mal à ne pas rire, nous avait observés avec attention, réfléchit en plissant les yeux d'une manière qui me fit frémir. Puis il parla, et dit qu'il nous acceptait, n'ayant jamais de sa vie pourtant longue, quoiqu'il ne parût point si âgé, rencontré semblables créatures.

Le soir même, devant des gradins bondés de spectateurs hurlant de rire, comme la nymphe fille du Rhin, nous dûmes sauter d'un tabouret à un autre, bondir dans des cerceaux et nous livrer à mille pirouettes idiotes. Nous dansâmes au son de flûtes et fîmes encore bien des singeries, aidés par les coups de don Ounso. Il tenait en effet à nous présenter comme des monstres aussi dangereux qu'étranges, n'obéissant qu'au fouet et au bâton. Un tour cependant ne me déplaisait pas : je montais sur le dos de mon maître qui devait courir en longeant le bord de la piste. C'était lui qui recevait alors les coups de bâton sur les fesses et, si je l'entendais souffler entre ses dents « Sancho, mon ami, ne te fais pas si lourd ! », je ne pouvais réduire le poids dont la nature m'a pourvu avec si peu d'avarice.

Il fallait, pour supporter tant d'humiliations, que don Quichotte eût grande confiance dans la fin de sa mission. Et pour exhorter sa patience, il s'évoquait les exemples de chevaliers qui endurèrent mille peines en s'engageant comme écuyers ou valets afin de pénétrer dans des châteaux enchantés et affronter les géants qui en étaient les seigneurs. De plus, disait-il, si la fille d'un fleuve a accepté ces épreuves, un chevalier ne doit point les croire indignes de lui. Car, comme l'affirment les dictons, ce qu'on remet au lendemain justifie les moyens, on ne doit jamais dire « vache, je ne boirai point de ton pis », et seul est maître chez lui qui rira le dernier.

Ainsi, pendant des jours, et sans jamais quitter notre déguisement que nous voulions faire croire notre apparence naturelle, nous subîmes le même traitement, et je ne cessais de m'étonner devant ces prouesses que doivent accomplir les écuyers des chevaliers errants afin de mériter une île ou un comté. Le plus souvent possible, mon maître s'approchait de la cage où demeurerait la nymphe. Et s'il lui fit de longs discours pour la consoler des calamités sur elle abattues, s'il lui promit que sa vaillance réparerait bientôt le sort cruel qui l'accablait présentement, je ne me souviens pas qu'il obtînt d'elle une réponse articulée. Cela ne troublait pas don Quichotte qui m'assurait comprendre que ces grognements étaient en la langue des nymphes propos d'espérance et de gratitude. Il n'était pas rare selon lui que des chevaliers errants fussent ainsi doués d'entendre le langage d'autres créatures ; ainsi le chevalier Six-Frites lui-même avait-il pu comprendre la langue des oiseaux. Toujours est-il que, oyant fréquemment mon maître lui parler avec

douceur, la nymphe s'éprit de lui. Et c'est avec attendrissement que je la regardais, un de ses gros bras velus glissé entre les barreaux et posé sur l'épaule de mon maître, tandis que, de l'autre, elle cueillait des baies accrochées encore aux brindilles dont il était vêtu.

Puis vint le jour, la nuit plus exactement, où mon maître avait résolu d'agir. Il avait décidé de délivrer d'abord la nymphe de sa cage puis, dans un second temps, d'ôter l'anneau du Nibelougue du doigt usurpateur de don Ounso pour le rendre à sa légitime propriétaire.

Une nuit donc, don Quichotte et moi-même, toujours déguisés, nous nous dirigeâmes sans bruit vers la cage de la nymphe. Mon maître parvint à l'ouvrir et invita la nymphe à s'enfuir. Mais, à notre surprise, celle-ci ne sortit point, se contentant de regarder mon maître d'un air hilare et vaguement bêtasse. Je m'étonnai devant tant de niaiserie, mais compris en avoir eu grand tort lorsque mon maître m'expliqua la raison de ce comportement :

— Sancho, mon fils, dit-il, regarde à quel point ma vision était juste. Vois cette noble nymphe qui refuse la liberté tant qu'elle n'aura pas récupéré le bien de son père !

Puis, s'adressant à la nymphe :

— Ô princesse des ondes, ne crains rien. Je vais aussitôt reprendre l'anneau que le vilain La Barrique a dérobé à celui qui te donna la vie !

Et, à pas de loup (si l'on peut dire, puisque nous étions toujours affublés de nos stupides pattes de canard), nous allâmes jusqu'à la petite tente où don Ounso avait ses appartements. Nous nous glissâmes à l'intérieur. Je tremblais sous mes feuilles et craignais que le bruit de mon cœur ne vînt réveiller tout le cirque. Don Ounso ronflait pesamment, les mains croisées sur la poitrine et, dans l'obscurité, l'anneau magique lançait des feux que mon maître regardait comme je regarde d'habitude les jambons et les saucisses. Lentement, il s'approcha, tendit la main, et n'eut pas posé le doigt sur la bague pour la retirer que le diable, qui ne dort pas, réveilla don Ounso ! Celui-ci se dressa, poussant un terrible hurlement. De surprise, mon maître bondit en arrière, me faisant tomber, et nous roulâmes emmêlés jusqu'à l'extérieur de la tente. Armé de son bâton (dont nous connaissions déjà le goût), hirsute de fureur, don Ounso vint nous rejoindre :

— Ah ! rugit-il, moitiés de canards et imbéciles complets ! Je vous surveillais depuis le début, idiots qui méritez vos oreilles d'âne, je me doutais que vous prépariez une félonie !

Et, sitôt dit, il se jeta sur nous et nous mesura le corps de son bâton, n'oubliant pas de nous moudre également de ses pieds. Nous n'avions que nos mains nues pour nous défendre, nos pattes de canards nous empêchaient de courir. Quoique ainsi frotté et froissé, don Quichotte, le meilleur chevalier qui fut, n'avait point perdu sa voix :

— Ah ! Canaille, voleur, diable bâti de travers ! Tu peux louer l'enchantement de cet anneau que tu portes injustement et qui te rend invincible ! Ne crois pas que, sans lui, tu viendrais à bout du chevalier don Quichotte de la Manche !

C'était un beau discours mais, malgré lui, mon maître et moi-même n'aurions plus été que crêpes si le méchant don Ounso-La Barrique ne s'était soudain écroulé au sol. J'avais

la tête cachée entre mes mains et je mis quelque temps à oser regarder et à comprendre ce qui s'était passé. C'était l'aimable nymphe qui, sans que nous le sussions, nous avait suivis. Voyant son ami, son protecteur, mon maître, battu comme plâtre sans âme chrétienne alentour pour s'en apitoyer, elle avait assommé la brute bossue d'un unique coup de poing, gracieux certes, comme le doivent être les coups de poing des reines des ondes, mais décisif. Ceci fait, elle courut secourir mon maître qu'elle releva, caressa, embrassa, serra, gratta et consola de son mieux.

Don Quichotte se remit tant bien que mal d'un coup de bâton sur la tête puis, ayant repris à don Ounso toujours assommé l'anneau enchanté, il parvint à faire comprendre à la nymphe qu'il convenait maintenant de s'enfuir. Et c'est dans les bras d'icelle, quoiqu'il eût bien voulu courir de ses propres jambes, qu'il gagna les bois, suivi de son pauvre et fidèle Sancho qui se traînait comme il pouvait.

Les heures qui suivirent furent parmi les plus douloureuses qu'eut à vivre mon maître don Quichotte. Nous avons remis nos vêtements habituels et j'étais parti reprendre dans leur pré Rossinante et mon grison, la joie de mes yeux, lorsque m'en revenant, j'ouïs de loin mon maître qui poussait de grands cris. J'accourus et en compris la cause : la nymphe avait sauté sur lui et s'était mise à l'embrasser, le lécher, le cajoler avec une ardeur inconvenante pour une princesse des ondes. Submergée sans doute par un sentiment de gratitude, elle lui tirait aussi la barbiche et lui cherchait des poux dans les cheveux en dépit de ses protestations. Don Quichotte avait beau lui expliquer que son âme était déjà toute vouée à la sans pareille Dulcinée du Toboso, elle ne semblait point l'ouïr et continuait à manifester la grande affection dans laquelle elle tenait son sauveur. Je parvins à grand-peine à les séparer et, profitant que la nymphe était un peu calmée, je proposai à mon maître de lui parler, puisqu'il entendait à merveille la langue des nymphes, et de lui suggérer d'ôter maintenant son déguisement, vu que nous savions très bien qu'elle n'était point une guenon mais une fille du Rhin puissant et tumultueux.

Mon maître approuva cette idée, s'étonnant même qu'elle pût venir de moi et, en grognements difficiles et admirables que je ne saurais reproduire et qui lui déformaient toute la bouche, il exposa à la nymphe ce dont il s'agissait. Mais icelle ne parut point le comprendre. Mon maître, en un geste sans doute propre aux nymphes, fit alors semblant d'ôter son armure et lui pinça la peau du bras, ce que voyant, et croyant qu'il voulait de nouveau jouer avec elle, elle sauta aussitôt sur ses genoux et se remit à l'embrasser. Déçu de ne point trouver chez elle la réserve dont s'honorent les dames des chevaliers errants, et que l'on nomme amour plafonique, mon maître m'appela encore à son secours, sa force ne suffisant point à modérer l'ardeur de la nymphe. Je parvins une nouvelle fois à les séparer et, tandis que mon maître remettait de l'ordre dans ses cheveux et ses habits, il m'expliqua que certainement la pudeur était cause que la nymphe refusait d'ôter son déguisement. Qu'importait, il était maintenant temps de lui rendre l'anneau du Nibelougue (ce qu'il fit, non sans mal car même son petit doigt était fort gros) et de la conduire auprès d'une rivière où elle pourrait rejoindre son père. Comme j'objectais que nous n'avions point de Rhin en Castille, ni en Manche, ni en Andalousie, et que je craignais les voyages trop longs, il me répondit que tous les cours d'eau, quels qu'ils fussent, se rejoignaient en une source unique, profonde et secrète, et qu'ainsi n'importe quel ruisseau pouvait servir de chemin à la nymphe jusqu'au Rhin noble et sauvage.

Nous conduisîmes donc la nymphe qui grognait et jubilait devant les feux retrouvés de son anneau (elle faillit aussi l'avaler, nous l'empêchâmes de justesse) à la rivière la plus proche. Là, nous pensions qu'elle plongerait après un geste gracieux de remerciement et disparaîtrait enfin dans les flots agités, mais ce ne fut point le cas. Elle montra au contraire une frayeur extrême de l'eau et se réfugia dans un arbre dont nous eûmes le plus grand mal à la faire redescendre (mon maître, en particulier, faillit s'y rompre le cou, une branche s'étant soudain brisée sous son pied).

Le soir commençait à tomber que nous n'étions pas parvenus à convaincre la nymphe de plonger dans les ondes. Quand vint l'heure du repas, elle préféra l'avoine de Rossinante à ce que nous lui proposions. Le temps me manque pour dire combien le comportement des nymphes est surprenant. Il faudrait que je parle de l'affolement de Rossinante lorsqu'elle voulut lui chercher des poux dans la crinière ; il faudrait que je parle de ses nombreuses et indécentes pirouettes, de son absence de retenue à produire certains bruits, et surtout de son peu de conversation intelligente...

Don Quichotte et moi-même étions dans la plus grande perplexité lorsque nous nous étendîmes pour passer la nuit à la belle étoile. La nymphe avait voulu se coucher entre nous et, dans son sommeil, un de ses bras, une de ses jambes, allaient toujours couvrir le corps de mon maître qui, quoiqu'il les repoussât à chaque fois, ne parvenait point à s'en défaire totalement. Elle-même, toujours dormant, ne s'en rendait pas compte, et ceci était la seule excuse que pouvait lui trouver mon maître. Pour ma part, j'appris cette nuit-là une chose étonnante, qui est à quel point les nymphes ronflent bruyamment.

Je me demandais comment allait finir cette aventure lorsque le destin, sous les vilains traits de don Ounso, apporta la réponse. Dans la nuit du lendemain, le méchant bossu et les hommes de sa troupe, sûrement guidés par quelque pouvoir magique, nous tombèrent dessus dans notre sommeil et nous gourmèrent et ligotèrent sans nous laisser même livrer bataille. La nymphe fut aussi capturée au moyen d'un grand filet, et ni ses grognements, ni les injures et malédictions de mon maître, ne nous empêchèrent d'être reconduits (et avec nous Rossinante et mon grison) au cirque. La nymphe, à laquelle don Ounso avait repris l'anneau enchanté, retrouva sa cage. Don Quichotte et moi-même fûmes enfermés dans une autre. L'ignoble don Ounso nous confectionna alors des déguisements encore plus ridicules que les précédents et, par la force du bâton, du fouet, et bien sûr, de l'anneau enchanté contre lequel le bras de mon maître était impuissant, il nous obligea à nous produire sur la piste de son cirque dans des pitreries où notre dignité souffrait encore plus que nos côtes.

Cela dura des jours et des jours. Je subissais tous ces malheurs, si nombreux que je pensais n'en plus savoir où était ma tête, où était mon ventre, en me répétant qu'iceux étaient sans doute le prix à payer pour mériter mon île. Le spectacle de don Ounso remportait un succès grandissant, mais ce n'était pas le genre de gloire que recherchait mon maître. À longueur de jour, tantôt il appelait son ami enchanteur pour qu'il vînt le délivrer, tantôt il composait des poèmes et lamentations où il dédiait ses souffrances à la dame de ses pensées, à la beauté et la vertu parfaites et surhumaines, Dulcinée du Toboso. Mais ni l'enchanteur, ni dame Dulcinée ne semblaient se soucier du Chevalier de la Triste Figure et, chaque matin, j'ouvrais les yeux sur les mêmes barreaux de fer.

Une nuit, je sentis sur ma joue une caresse poilue. Je m'éveillai : la nymphe nous avait

rejoins ! Elle avait dû forcer les barreaux de sa cage (que don Ounso avait sans doute enchantée imparfaitement) et était parvenue à ouvrir la porte de la nôtre. Déjà elle embrassait mon maître et lui grattait la tête avec affection. Nous ne nous abandonnâmes cependant pas à ces retrouvailles émouvantes et décidâmes de prendre la poudre d'écampette. Je sortis le premier de la cage, suivi de mon maître, lui-même suivi de la nymphe qui espérait s'enfuir avec nous. Je vis alors don Quichotte réfléchir et, à ma surprise, pénétrer de nouveau dans la cage. La nymphe l'y rejoignit et, à cet instant, mon maître bondit une seconde fois à l'extérieur en refermant la porte derrière lui ! La nymphe comprit que mon maître refusait sa compagnie et se mit à pousser des hurlements déchirants, tant de colère que de chagrin, tandis qu'elle cherchait à tordre les barreaux de sa nouvelle prison. Nous profitâmes de ce vacarme pour récupérer Rossinante et mon âne dans l'enclos où on les avait mis, et pour nous sauver au plus vite. Don Ounso dut, je pense, avoir quelque mal à calmer la nymphe, et ne put se mettre aussitôt à notre poursuite.

Enfin en sûreté dans les bois, je questionnai mon maître sur la manière étonnante dont il s'était conduit :

— Je comprends, lui dis-je, que vous ne souhaitiez point passer de nouvelles journées aux côtés de cette nymphe encombrante et amoureuse jusqu'au bout des orteils, mais est-ce digne d'un chevalier d'emprisonner ainsi qui vient le délivrer ?

— Ah ! Sancho, ne retourne pas le fer dans la plaie de mon honneur. Crois-moi, quoique rapide, ma réaction n'en fut pas moins réfléchie. J'ai beaucoup médité sur la façon dont avait tourné cette première aventure avec la nymphe, et si d'icelle j'en suis si mal venu à bout, cela peut être parce que, comme il se rencontre parfois en matière de chevalerie errante, la noble action de la délivrer est réservée à un autre chevalier que moi-même. Dans la légende que je t'ai contée, n'est-ce pas le chevalier Six-Frites, petit-fils du dieu Wotan, qui parvient à rendre au Rhin l'or dérobé ? Si j'avais laissé la nymphe s'enfuir, j'aurais peut-être privé de cet exploit un chevalier descendant d'un dieu. Lorsqu'une aventure est réservée à un tel chevalier, la force et le courage de nul autre, fût-il don Quichotte de la Manche, ne peuvent suffire à la mener à bien.

J'écoutai sans rien dire, voyant combien il était dur pour mon maître de reconnaître son erreur. Mais je pensai à part moi qu'il aurait quand même pu y réfléchir dès le début, plutôt que de laisser une nouvelle fois son esprit décoller de sa selle et de me lancer sur ses traces dans une aventure où, si j'avais obtenu force coups et moulures, je n'avais encore, et contrairement à Granlapin, écuyer d'Amadis de Gaule, qui avait été fait comte de l'île Ferme, gagné aucune île ni aucun royaume.

Moi, Sancho Pança, j'ai raconté cette histoire au bachelier Samson Carrasco, qui l'a notée telle que je la lui ai dictée. Celui-ci m'ayant lu le livre des exploits de mon maître, rédigé par Cid Hamet Aubergine, je me suis aperçu que cette aventure y manquait. Le Maure l'ignorait-il ? L'écarta-t-il volontairement ? Personne ne pourra le savoir. Mais il fallait que moi je la contasse afin qu'elle fût connue. Ce que j'ai fait, en bon chrétien, sans rien y ajouter ni en retrancher, pour que seule demeure la vérité. Car, comme le disait mon excellent maître don Quichotte, gloire, crème, fleur et soleil de la chevalerie errante : « Seulement là où est la vérité, est Dieu. »

## Les trois fils du shogun

*Il n'y a de pire danger que de sous-estimer son ennemi.  
Sous-estimer son ennemi, c'est presque perdre son trésor.*

LAO-TSEU.

L'aube se lève sur Kyoto et les fenêtres du palais s'embrasent de ses rayons dorés. Étendu seul sur sa couche, le shogun Toyotomi Hideyoshi écoute le chant des oiseaux éveiller les jardins. Un chant pareil à celui des autres matins, indifférent à sa douleur. Ses pensées se perdent, se forcent à se perdre dans les paroles de Celui qui enseigna l'origine de la souffrance et la voie pour s'en délivrer. Mais l'épreuve est plus forte que le savoir, l'illusion refuse de se briser.

Un serviteur entre, craintivement courbé.

— Qu'y a-t-il ?

— Grand Seigneur, on vient de trouver ces rouleaux dans la chambre du seigneur Hideyori. Je te les apporte.

Il reste un moment sans répondre. Le nom de son fils volette en son esprit comme une mésange affolée. Enfin il dit sèchement :

— Donne et va-t'en.

Les trois rouleaux sont de taille égale. Doit-il les lire ? Que va-t-il y apprendre ? Seront-ils un baume pour sa peine ou de nouvelles nourritures dont se fortifiera ce monstre sans pitié ? S'irritant de son indécision, il en saisit un et le déroule. Comme de longues araignées, les caractères noirs glissent d'une nervure à l'autre du papier. Tantôt ils s'étirent le long d'une craquelure, tantôt ils s'assemblent en une ronde confuse, tels ces singes joueurs qu'aiment peindre les artistes chinois. C'est bien l'écriture de son fils, et elle le trouble autant que si la voix aimée déchirait soudain le silence. Il doit contenir ses larmes pour commencer sa lecture.

\*\*\*

Ce matin est arrivé à la cour de mon père – le puissant shogun Hideyoshi – l'ambassade du prince Liang, valeureux guerrier dont la bravoure suscite l'admiration de nos samourais. Sa force est celle du tigre mais son intelligence et son amour de la paix n'ont rien à lui envier, et l'Empire se réjouit de s'en être fait un allié. En échange de notre clémence envers son peuple, et de son droit à gouverner son pays, il a accepté de joindre

à la couronne de l'Empereur toute la presqu'île au-delà des mers d'Ouest. De cette alliance, notre ennemi l'Empereur de Chine ne cesse de rager. Liang est venu à Kyoto présenter à mon père sa soumission, et être élevé par lui à la dignité de daimyo. Ses généraux l'accompagnent et la cour se répand en louanges devant leur allure. Yung, sa fille aînée, qu'il chérit entre toutes, est avec lui. Son visage est pâle comme une plume de cigogne et la nuit jalouse le noir de ses cheveux. Ses gestes ont la grâce d'une feuille dans le vent. Sa beauté et son mystère m'évoquent ces femmes qui, dans nos légendes, séduisent les guerriers puis s'enfuient sous la forme de renardes.

Dès le premier regard, j'ai compris que, tant que durerait ma vie, l'amitié de Yung me serait le bien le plus précieux. Je lui ai fait visiter les jardins du palais. Nous avons échangé les vers de nos meilleurs poètes et je ne pourrais dire lesquels, des siens ou des miens, sont les plus beaux. Dans les jets d'eau du bassin des lotus, elle voyait les combats des dieux de Kou-Lang, et le vent lui-même se taisait pour l'entendre raconter la victoire de l'oiseau Kiu sur le dragon.

Vers la neuvième heure, tandis que nous regagnions le palais pour le banquet en l'honneur de son père, Yung me demanda si je voulais bien me livrer avec elle à un jeu qui est, paraît-il, la mode à la cour de Chine. J'ai aussitôt accepté. Avant de m'expliquer le jeu, elle me fit choisir la face d'une pierre plate afin de laisser au hasard le soin de choisir qui commencerait. Le sort me désigna. De ce fait, le jeu prendra la forme suivante : je dois écrire le début d'une histoire que je lirai demain à Yung. Cette histoire doit être aussi étrange et effrayante que possible, comme le sont les meilleures légendes ; elle prendra pour personnages les membres de ma propre famille, puisque le sort l'a voulu ainsi. Si mon histoire plaît à Yung, c'est elle qui la terminera le lendemain. Ainsi notre amitié se scellera en un récit que, peut-être, les lettrés de nos deux pays se raconteront un jour.

— Choisir les membres de ma famille comme personnages, dis-je à Yung, est-ce là l'unique contrainte ?

— Non, il faut également un thème.

— Lequel ?

Elle réfléchissait quand un chat vint à passer devant nous.

— Voilà, il est tout trouvé ! s'exclama-t-elle en riant. L'histoire devra parler de chats !

J'acceptai.

Maintenant que la nuit est avancée et que le palais sommeille en un parfait silence, en pensant à Yung qui peut-être rêve de notre rencontre, j'ai décidé de commencer la terrible histoire de Qlao Jajparata :

### Histoire de Qlao Jajparata

Qlao Jajparata n'est pas un être humain. Il n'est pas non plus un chat bien qu'il aime à se glisser dans leur corps. C'est un démon que l'on vénère dans les pays au-delà des mers, et on ne lui connaît que la forme d'un chat. C'est ainsi que les statues le

représentent, et parfois il s'agit du corps momifié d'un chat, incrusté dans une riche armure. Tel fut le cadeau que le jeune seigneur Hideyori reçut un jour des mains d'un ambassadeur de ce pays, parmi d'autres présents destinés au shogun son père, et à ses frères Yoritomo, âgé de 23 ans, et Tôyô, joie nouvelle de l'Empire, dont le premier anniversaire était proche.

« Seigneur Hideyori, avait dit l'ambassadeur, accepte ce présent. Qlao Jajparata est un esprit guerrier, et toutes ses représentations sont objets de grand pouvoir. La légende raconte qu'un jour il défia le meilleur guerrier parmi les hommes et le tua. Mais celui-ci était aimé du Roi des Dieux qui, en châtement, chassa Qlao Jajparata du ciel et l'exila sur la terre. Pire, il lui interdit de manier les armes et de revêtir la forme humaine. C'est pour cela qu'il choisit de prendre l'apparence d'un chat. Mais il en fallait plus pour qu'il renoncât à sa haine des hommes et à son goût du combat. Chaque fois qu'un défi ou une bataille opposait des guerriers valeureux, il se glissait près d'eux sous cette forme au moment du combat. Là, il observait lequel était le meilleur et, par son pouvoir, il lui insufflait tant de haine et de rage que celui-ci perdait toute prudence, tout respect de l'adversaire, l'art du contrôle sur soi-même qui font le guerrier parfait. Alors, inévitablement, celui-ci s'empalait sur les armes de son ennemi. Mais c'était au tranchant de sa propre colère qu'il devait la mort.

« C'était il y a bien longtemps. Mais aujourd'hui encore, avant la bataille, nos soldats prient et implorent Qlao Jajparata, démon du calme et de la colère, pour que la fureur ne les emporte pas et qu'ils demeurent maîtres de leur esprit et de leur vie. »

Hideyori remercia l'ambassadeur. Jamais il n'avait vu un objet aussi curieux et il n'aurait pu dire quel sentiment celui-ci levait en lui. Horreur ? Dégoût ? Fascination ? Du corps du chat, on ne voyait que la tête tordue en une grimace découvrant les crocs cruels, et l'extrémité des pattes déployant des griffes étonnamment longues et tranchantes. Une armure de bois ancien et d'or, parsemée de pierres précieuses, un chef-d'œuvre d'orfèvrerie, sertissait le corps desséché et le maintenait sur son socle en une attitude d'attaque. Sous le casque qui épousait la forme des oreilles, qu'avait mis l'artiste à la place des yeux pour qu'on ait tant de peine à en soutenir le regard ? L'effet était saisissant et nul ne pouvait contempler sans malaise cette expression parfaite de la haine et de la furie meurtrière. Mais quoi qu'on en pensât, chacun s'accorda à juger ce présent d'une valeur inestimable.

Le temps passa, l'ambassadeur repartit avec les honneurs et l'amitié du shogun. Au fil des jours, Hideyori se sentait captivé par la momie de chat érigée en figure de Qlao Jajparata. La légende du démon déchu exerçait sur lui une étrange emprise et il en vint à vénérer l'idole. N'était-elle pas crainte et honorée par ces guerriers au courage exemplaire ? Il n'y avait aucune honte à ce que lui-même la révérât. Et cet attachement s'accrut au point qu'il se mit à croire aux pouvoirs du démon et qu'il voulut les éprouver.

Un matin, il emporta avec lui l'idole dans la salle d'armes où les jeunes nobles du palais s'entraînent aux arts du combat. Il la déposa parmi les statues des dieux qui donnèrent sa gloire à l'Empire et qui, sur le vaste autel dominant la salle, guident les guerriers dans leur apprentissage. Il avait craint les moqueries de ses amis. Mais, outre son aspect terrifiant, Qlao Jajparata était une divinité guerrière, et quiconque met son destin sous le signe des

armes hésite à manquer de respect aux dieux du combat, même étrangers. Personne n'osa la moindre remarque.

Hideyori montra ce jour-là une habileté extraordinaire. Sa lame sifflait comme une langue de serpent. La rapidité, la précision de ses attaques surprirent jusqu'au vieux maître, et chacun de ses adversaires s'inclina devant lui.

Yoritomo assistait la mort dans l'âme aux prouesses de son cadet. Ne le tenait-on pas depuis longtemps, lui son frère aîné, comme le plus fort, le plus doué de tous ? La jalousie l'enflammait de son venin. Il s'avança et défia son frère au bâton. Le silence tomba dans la salle, car la coutume interdit à deux frères de s'affronter, même en simple entraînement. Hideyori se tourna vers le maître. Mais Yoritomo n'attendit pas la réponse de ce dernier. La bouche tordue par la haine, il cria que l'issue du combat déciderait des raisons de la coutume ou du défi. Il s'empara de deux longs bâtons de combat, en lança un à son frère et l'obligea à se mettre en garde. L'un et l'autre s'observaient, les muscles tendus, tournant lentement comme s'ils glissaient sur un lac gelé. Soudain Yoritomo enchaîna plusieurs attaques que Hideyori contint de justesse. Le choc des armes faisait sursauter les élèves. Hideyori comprit que la réputation de son frère n'était pas usurpée ; sa force était redoutable et, en cet instant, décuplée par la haine. Une nouvelle attaque suivit, qu'il n'esquiva pas assez vite et qui arracha la protection de cuir qui lui couvrait l'épaule. Alors Hideyori sentit monter la peur. Yoritomo s'en aperçut et un sourire mauvais lui crispa le visage. Il n'éprouvait plus que haine et soif de faire mal. Une haine qui l'étonnait lui-même, dont jamais il ne se serait cru capable, qui brouillait tout ce qui l'entourait : les compagnons agenouillés, les armes zébrant les murs blancs de leurs corps de bois ou de métal, l'autel des divinités où se dressait la stupide idole dont son frère s'était entiché...

Soudain il tressaillit. Il l'aurait juré, les yeux de la statue, les yeux de cette répugnante tête de chat, s'étaient animés ! Ils avaient bougé ! Le temps d'un éclair, son regard l'avait cherché, lui Yoritomo, et maintenant le fixait ! Hideyori, voyant en ce tressaillement l'imminence d'une nouvelle attaque, réagit avec une violence désespérée et abattit son arme de toutes ses forces. Troublé par sa vision, Yoritomo ne put ni parer ni esquiver. Le bruit sec, terrifiant, de son crâne fendu, retentit dans le silence, glaçant le sang de Hideyori et de ses compagnons.

Les mains crispées sur son arme, pétrifié, Hideyori vit son frère s'affaïsser lentement, tomber sur les genoux, le visage tordu par une douleur telle qu'elle empêchait le cri, puis masqué par un flot de sang. Il s'écroula. Tandis que maître et élèves tentaient en vain de le sauver, Hideyori s'enfuit, oubliant dans la salle Qlao Jajparata.

La mort de Yoritomo fut pleurée dans l'Empire pendant tout un mois. On ne peut dire si les larmes versées furent partout sincères car Yoritomo, brutal et arrogant, n'était pas aimé du peuple. Pour d'autres, par contre, la peine fut grande, car grande est aussi l'indulgence pour les défauts des disparus.

Quoi qu'il en soit, un nouveau deuil allait bientôt accabler la famille du shogun.

Cette nuit-là, Hideyori, qui ne parvenait pas à trouver le sommeil, se promenait dans

les jardins du palais. Il était triste. Le monde lui paraissait étroit. La succession au shogunat ne reposait désormais plus que sur ses épaules et celles de son frère Tôyô, qui venait juste d'achever sa première année. Il se sentait coupable de la mort de son frère. Bien que tous aient témoigné de la folie meurtrière qui s'était emparé de Yoritomo, obligeant Hideyori à se défendre, celui-ci demeurait consterné de s'être laissé envahir par la peur et de n'avoir su contrôler sa force. Quelque chose lui semblait mystérieux en ce drame. Autant sa peur que l'emportement de Yoritomo lui restaient inexplicables. Devait-il y voir l'influence de l'idole, son pouvoir de faire périr les meilleurs guerriers de leur propre colère ? Hideyori marcha longuement dans les jardins, l'esprit perdu dans ses pensées. Puis, le bruissement des saules et des ormes ne lui apportant pas la paix, il regagna sa chambre.

Sitôt entré, une vague inquiétude le saisit. Il n'en trouva pas la raison et chercha à s'en distraire par la lecture d'un sage chinois dont l'enseignement avait pénétré depuis peu dans l'Empire. Une phrase retint son attention :

*Avec la droiture on gouverne un royaume  
Avec de la malice on fait la guerre  
Mais l'Empire véritable, on le gagne grâce au non-agir.*

Il aurait voulu méditer cette phrase surprenante, mais quelque chose l'en empêchait. L'inquiétude éprouvée en pénétrant dans sa chambre ne l'avait pas quitté. Soudain, avec la fulgurance de l'éclair, il comprit : Qlao Jajparata ! Qlao Jajparata ! Il n'était plus là ! Comment avait-il fait pour ne pas s'en apercevoir aussitôt ? L'idole avait disparu ! Volée ? Qui, et pour quelle raison, aurait risqué un châtement épouvantable pour voler pareil objet ? Comme tous les appartements, le sien était gardé en permanence. Il s'en assura auprès des gardes, personne n'était entré en son absence. Alors ?

Une idée lui traversa l'esprit. Il essaya de la chasser. En vain. Alors il lui céda et, du plus vite qu'il put, il courut vers la chambre de Tôyô. Tout éperdue que fût sa course, elle fut inutile et il le sut sitôt franchi le seuil de la chambre. Car là, sur le berceau de son jeune frère, pesait une masse sombre que la nuit faisait paraître vivante. Hideyori se précipita pour le saisir, lui, Qlao Jajparata dont les yeux le fixaient de leurs prunelles haineuses. Il jeta la statue et prit son frère entre ses bras, qui se laissa mollement faire. Le poids de l'idole l'avait étouffé.

Qui avait commis cet acte horrible, dérober l'idole pour la déposer là ? Existe-t-il un crime plus odieux, plus lâche que de tuer un enfant pendant son sommeil ? Était-ce un de ces ninjas initiés à l'art de l'invisibilité ? Au service de qui ? Et pourquoi ? À ces questions s'ajouta bientôt un nouveau mystère : une fois constatée la mort de Tôyô, lorsqu'on voulut reprendre la statue là où Hideyori l'avait jetée, on ne l'y trouva plus. Elle avait disparu comme par enchantement.

\*\*\*

Aujourd'hui encore, Yung et moi, nous avons longuement bavardé dans les jardins.

Ému comme un étudiant devant son maître, je lui ai lu l'histoire de Qlao Jajparata. Elle a écouté avec attention et, lorsqu'elle m'avoua que mon récit lui plaisait, je me sentis déborder de joie et de fierté.

— Mais je suis étonnée, dit-elle avec un sourire malicieux, du plaisir que le seigneur Hideyori prend à faire mourir ses frères. Craindrait-il leur rivalité pour succéder à son père ?

— Je ne crois pas que la mort de mes frères me sera nécessaire pour parvenir au shogunat. Mon père juge Yoritomo orgueilleux et impulsif, et Tôyô sera de beaucoup trop jeune. Je suis sûr que mon père me préfère secrètement à eux. N'est-ce pas la règle du jeu, que de prendre les membres de ma famille comme personnages d'une histoire terrifiante ? Je t'en prie, Yung, ne te moque pas.

— Je ne me moque pas. Comment le pourrais-je ? Ne dit-on pas dans ton pays que la femme doit approcher l'homme comme si elle approchait le ciel ? Que, si elle l'offense, sur elle tombera la punition des dieux ?

L'ironie de Yung me tourmentait et je la priai de me laisser modifier mon histoire. J'ajoutai que, si à ce prix je pouvais lui plaire, j'irais supplier le juge des Enfers de me changer le cœur pour faire de moi un véritable conteur.

— Vraiment ? Tu le ferais ? Pour moi ?

— Sans hésiter ! répondis-je. Et jamais un seigneur de ma caste ne recula devant son destin !

Yung se fit grave. Elle cessa de me taquiner et m'assura que rien n'était à corriger dans mon récit. Comme le veut le jeu, elle me lira demain la fin qu'elle lui aura trouvée.

J'attends ce moment avec impatience. Je ne cesse de penser à Yung.

\*\*\*

Sur ces mots s'achève le premier rouleau. Le shogun Hideyoshi le pose près de lui. Les larmes, la fatigue, le sommeil, harassent ses yeux, mais le désir de poursuivre sa lecture reste le plus fort. Il ouvre le deuxième rouleau. L'écriture malhabile trahit la culture étrangère de son auteur qui ne possède pas la maîtrise des difficiles tracés. Par endroits, les caractères sont trop appuyés et, curieusement, leur simple forme, par-delà les mots qu'ils désignent, suscite un sentiment de malaise. C'est l'écriture de Yung.

\*\*\*

### Suite de l'histoire de Qlao Jajparata

L'orage déchirait la nuit de Kyoto. Malgré ses splendeurs, le palais du shogun était plongé dans la douleur. Plus encore que celle de Yoritomo, la mort de Tôyô, lâche

assassinat d'un innocent, avait frappé la cour de stupeur. Dans sa chambre, le seigneur Hideyori ne dormait pas. Son regard fixait la petite flamme de la veilleuse qui dansait parmi les ombres. Il songeait à ce rêve que son père le shogun avait récemment fait et qu'il avait soumis à l'interprétation du prêtre shintô de la cour :

— J'ai rêvé, avait-il dit, que l'on m'apportait un plat dont j'ignorais la composition. Je le goûtais et le trouvais délicieux. Mais dès la première bouchée, la parole me quitta, je devins incapable de prononcer le moindre mot. À la deuxième bouchée, mon ouïe fut atteinte, je n'entendais plus rien. Je continuais cependant à manger ce mets auquel je ne pouvais renoncer. À la troisième bouchée, ma vue s'obscurcit jusqu'à me laisser aveugle et je m'éveillai en proie à l'angoisse. Qu'en penses-tu ?

— Ce plat que tu manges sans le connaître, avait répondu le prêtre, représente les provinces au-delà des mers que tu as nouvellement conquises, mais qui te restent étrangères malgré tes armées. La perte de la parole et de l'ouïe désigne la mort de tes deux fils. Le rêve t'avertit que, si tu ne te retires pas aussitôt de ces provinces, si tu t'obstines à les occuper, alors ton troisième fils que tu chéris autant que tes yeux périra également.

— Comment oses-tu ! s'était exclamé le shogun. Yoritomo est mort de sa propre colère, et on a lâchement assassiné Tôyô. Quel rapport entre la mort de mes fils et les nouvelles provinces ?

— Cette idole, la momie de chat.

— Quoi ! Pour une bête empaillée, je devrais renoncer à ces provinces alors que tout s'y passe selon ma volonté, alors que j'ai fait du plus grand seigneur de ce pays mon ami et mon allié ! Tu dis n'importe quoi, vieillard insolent, parce que tu ne comprends rien à mon rêve !

Le vieil homme s'était retiré.

Un bruit sortit Hideyori de sa rêverie. Il tendit l'oreille. Par-delà l'orage, la cloche d'un temple sonnait la huitième heure, l'heure du Bœuf dont on dit qu'elle est celle des esprits. Malgré la veilleuse, de grands pans d'obscurité bordaient la chambre et Hideyori y ressentait une présence anormale, menaçante. Un éclair jeta sa lumière blafarde dans la pièce. Ce fut assez pour qu'il aperçût, juste sous la fenêtre, comme si elle venait de la franchir, la momie statufiée de Qlao Jajparata. Il fut debout comme sous l'effet d'un ressort. Comment l'objet maudit était-il revenu ? Il courut à la fenêtre, espérant surprendre un fuyard sur les terrasses du palais. Mais rien ne bougeait dehors, hormis le crépitement de la pluie et la griffe rageuse des éclairs. Le prêtre shintô avait-il raison ? Allait-il être la prochaine victime de l'idole ? Non, il ne lui laisserait pas le temps, il allait la détruire sur-le-champ.

Il chercha dans un coffre la poudre que, aux jours de fête, il utilisait pour jeter au ciel des étoiles multicolores. Il la versa aux pieds de l'idole, qu'il couvrit de feuilles de papier comme d'une cape. Puis il prit une bougie qu'il alluma à la lampe. La flamme s'approcha de la tête dont les traits hideux étaient creusés par la lumière tremblotante. Il semblait à Hideyori que les yeux méchants suivaient ses gestes. Il lâcha la bougie et la danse frénétique des flammes jaillit autour de l'idole.

Il s'écarta. Il tremblait, mais c'est avec un sourire vainqueur qu'il contemplait le bûcher du démon. Soudain son sourire se figea ; l'impossible se produisait devant lui : les maigres bras s'écartaient du corps de l'idole ! D'abord il crut qu'ils allaient tomber, que la chaleur déformant le métal produisait ce phénomène mais non, ils s'élevaient lentement. Puis ils se mirent, de plus en plus vite à s'abaisser et à se relever ! Ils avaient pris vie pour battre les flammes, comme le ferait un être humain tentant d'éteindre le feu de ses vêtements ! Enfin l'idole cessa de lutter. Elle se redressa de toute sa taille, contractant sa gueule sournoise en une grimace encore plus cruelle. Ses prunelles incandescentes semblaient elles-mêmes lancer des flammes. Et Hideyori crut qu'il allait s'évanouir lorsqu'il vit l'animal, l'animal momifié, s'arracher du socle, une patte après l'autre, avec effort et, toujours debout, toutes griffes dehors, avancer vers lui ! Toute à sa haine, l'idole ne semblait plus souffrir du feu et, torche animée, elle continuait à marcher ! Pourtant l'épouvante n'était pas à son comble, car Hideyori vit encore qu'à chaque pas... l'idole grandissait ! Quel était ce cauchemar ? Elle grandissait ! Au premier pas, elle lui atteignait les cuisses, au suivant la taille, au suivant la poitrine... et toujours elle venait vers lui ! Acculé contre le mur, paralysé de terreur, incapable de crier, il ressentait déjà la brûlure des flammes... et ce démon, maintenant aussi grand que lui ! Soudain le monstre bondit, poussant un terrifiant miaulement, et ses griffes lui labourèrent le corps comme une pluie de sabres. Le feu gagna ses vêtements. Il se débattait en hurlant, comme un damné repoussant en vain un démon. Mais il est des adversaires contre lesquels un homme ne peut rien.

Quand les gardes pénétrèrent dans la chambre de Hideyori, ils trouvèrent son cadavre noirci et boursoufflé. Ses cheveux encore en flammes lui faisaient une couronne de lumière. De ses bras tordus par la souffrance, il étreignait les restes fondus et calcinés de son idole Qlao Jajparata.

\*\*\*

L'horreur et la colère déforment les traits du shogun Hideyoshi. Il jette au loin le rouleau. « Fille maudite ! crie-t-il. Ainsi, ce n'est pas la foudre qui m'a ravi mon dernier fils ! Voilà comment ton peuple se venge ! En envoyant combattre des sorcières et des momies de chat ! Mille fois maudit soit ton traître de père ! Mille fois maudits tes dieux ! Mille fois maudit ton peuple ! »

Bouillant de rage, il ouvre le dernier rouleau. Il est couvert de l'écriture de Hideyori mais la crainte qui a saisi sa main a rendu les caractères moins parfaits, comme tremblants. Leur forme même trahit la peur.

\*\*\*

Yung m'a lu la suite qu'elle a inventée à mon histoire. J'étais loin de m'attendre à une pareille fin. Est-ce bien de nous amuser de ces choses ? pensais-je en l'écoutant. Car je ne pouvais écarter l'idée que cela nous porterait malheur. Quand elle eut terminé, j'ai laissé le silence s'installer. « Mais voyons, dit-elle devant mon malaise, ce n'est qu'un jeu dont beaucoup de lettrés se divertissent. Et la règle est de ne pas épargner les auteurs mêmes.

Je t'assure que, si le sort m'avait désignée, j'aurais traité cette histoire de la même façon... »

Je me forçai à sourire sans vraiment y parvenir. « Je ne te pensais pas si superstitieux, ajouta-t-elle. Si cela t'inquiète tant, je te laisse mon rouleau. Tu pourras modifier à ton gré la fin ou l'histoire entière. Je ne peux hélas le faire moi-même, je dois demain repartir avec mon père. » L'annonce de son départ me déchira le cœur et j'oubliai l'histoire de Qlao Jajparata. Je la priai de rester mais il n'était pas de son pouvoir de décider. Alors, comme si cela pouvait calmer ma peine, elle promit de me remettre demain un cadeau, afin que je continue de penser à elle et que, peut-être, j'aie un jour l'envie de la revoir.

Ce matin, après les cérémonies où nous prîmes congé de l'ambassade de son père, Yung s'est approchée de moi, tenant un magnifique coffret qu'elle m'offrit. Je l'ouvris et faillis pousser un cri devant la gueule tordue sous son casque en un miaulement muet. Yung me dit tout bas : « Il s'appelle Qlao Jajparata... »

\*\*\*

Le shogun Hideyoshi ne va pas plus loin dans sa lecture de ce rouleau. Par toutes les blessures de son âme, il ne connaît que trop bien ce qui y est rapporté.

## Épilogue

En 1598, le shogun Hideyoshi mourut de maladie à l'âge de 62 ans. Sa vengeance avait été à la fois terrible et vaine. Il employa les dernières années de sa vie à poursuivre la guerre contre la Corée. C'est à cette occasion qu'on rapporta au Japon, en preuve de l'efficacité des armées de l'Empire, 38 000 paires d'oreilles coupées aux soldats coréens. Le « Tombeau des oreilles » à Kyoto en témoigne encore de nos jours. À la mort du shogun, les armées japonaises se retirèrent de Corée.

Après la mort de ses trois fils, Hideyoshi eut encore, d'une favorite, un autre fils auquel il redonna le prénom de Hideyori. Celui-ci avait cinq ans à la mort de son père. De longues années de querelles s'ensuivirent pour la succession au shogunat entre cet Hideyori et Tokugawa Ieyasu, un rusé daimyo de la région de Kanto. Ce dernier établit son propre fils shogun en 1603 et, en 1615, au terme de la célèbre bataille du château d'Osaka, Hideyori, alors âgé de 22 ans, vaincu, fut contraint de se donner la mort par seppuku. Ieyasu fit alors rechercher le fils de son ennemi, appelé Kunimatsu, âgé de six ans, et le fit décapiter en public à Kyoto.

Ainsi s'éteignit la descendance du grand shogun Hideyoshi, dictateur du Japon.

## Le baiser du Sphinx

11 juin 2002

Ce matin encore, je me suis éveillé avec une épouvantable migraine. Je devrais voir un médecin, mais je déteste les médecins. Je les fuis. J'ignore pourquoi. Je ne me rappelle même pas en avoir consulté. À vrai dire, je me souviens de si peu... Mon enfance ? Ai-je vu des médecins lorsque j'étais enfant ? Sans doute, les enfants sont toujours malades. En tout cas, je n'en ai gardé aucun souvenir. C'est terrible, j'oublie tout. C'est peut-être pour ça que j'écris dans ce carnet : pour retenir une mémoire qui me file entre les neurones comme une bille sur le tableau d'un flipper. Mon Dieu, tout ce vide derrière moi... De quoi parlais-je ? Ah oui, de mon enfance et des médecins. Mes parents ? Mon père était-il médecin ? Cela expliquerait mon aversion pour eux. Je ne me rappelle pas le visage de mes parents. Ma mère ? Peut-être ne l'ai-je jamais connue. Mon père ?... Non vraiment, je ne me souviens de rien. Sauf de Linda ! Ah oui, Linda ! Comment pourrais-je oublier Linda ? Linda *est* ma mémoire. Son visage... Ah ! ce visage, ce corps ! C'est fou les images qui me viennent dès que je pense à elle, à sa beauté. Linda et ses vêtements. Linda sans ses vêtements. Sa maison, nos rendez-vous...

Je l'ai rencontrée au musée. Pour *La Voix du Nord*, je devais faire un papier sur une exposition consacrée à la peinture symboliste. Je m'étais arrêté devant une toile de Fernand Knopff, *Le Sphinx*. Dans un décor à l'antique, un jeune homme, torse nu, le regard perdu, rêve, la joue contre la joue d'une femme au corps de guépard. Les yeux clos, le sphinx s'abandonne à la jouissance de cette caresse. Fasciné par le tableau, je laissai mon imagination dériver. Cette créature amoureuse est-elle une chimère conçue par le héros ? Est-ce lui, le rêve d'amour du sphinx solitaire ? Ou ces deux êtres appartiennent-ils au même songe, et de qui ? J'étais tellement absorbé par ces réflexions que, sans m'en rendre compte, je les formulais à voix haute. Une jeune femme, à mes côtés, regardait la même toile. « Eh bien ! me dit-elle, vous ne manquez pas d'idées ! »

Je la regardai, la trouvai belle, lui répondis je ne sais plus quoi, et lui proposai de visiter ensemble le reste de l'exposition.

Dans une autre salle se trouvait *Le Baiser du Sphinx* de Franz von Stuck, qui représente un homme nu dans une lumière d'incendie, ployant sous le baiser ardent d'un sphinx échevelé. Ce tableau aviva l'émotion que j'avais éprouvée devant celui de Knopff sur le même thème et je m'exclamai : « C'est extraordinaire ! Regardez ce rouge, quelle passion il exprime ! Ce qu'a fait ici l'artiste est bien plus que de peindre le rêve : il a réussi à peindre le désir qu'il soit vrai ! Ce sont les forces créatrices du rêve qui animent ce tableau ! »

Elle rit et je me sentis honteux de mon enthousiasme. Je l'invitai à prendre un verre.

— Je ne me moquais pas de vous tout à l'heure, dit-elle en cachant un sourire derrière son milk-shake. Ce que je trouvais amusant, c'est que vous parliez des forces créatrices du rêve alors que, de toute évidence, cet homme va se faire dévorer par le sphinx.

— Les forces destructrices du rêve, alors ? Elles ne doivent pas aller les unes sans les autres.

— Parlons d'autre chose. Je m'appelle Linda et je dois vous prévenir : je suis mariée ! Cette franchise, cette gaieté, m'en firent tomber amoureux sur-le-champ.

— Eh bien moi, je m'appelle Roland et je suis célibataire.

— J'ai connu quelqu'un qui portait le même prénom. Il y a bien trois ou quatre ans que je ne l'ai vu. Un homme un peu bizarre...

Ah ! Linda ! Par chance, il y a Linda. Il y a notre amour. Plus fort, plus intense, sûrement, de ce que nous devons nous cacher de son mari.

« Pierre ne doit rien savoir, m'a-t-elle dit une autre fois. Jamais ! Ce serait terrible. Il y a quelques années, il a cru que je le trompais. Il en devenait fou, il aurait pu me tuer, il ne se maîtrisait plus. Heureusement, nous connaissons le D<sup>r</sup> Jacques Bruneur, un psychiatre qui est aussi un ami d'enfance de Pierre. C'est le seul qui ait sa confiance, et Pierre a accepté de se faire hospitaliser dans sa clinique. Jacques diagnostiqua un délire de jalousie. Il a admirablement soigné Pierre et, au bout d'un mois, il était guéri. Mais Jacques m'a prévenue qu'une rechute était possible. Je ne sais pas ce qui se passerait si, cette fois, il apprenait que c'est vrai. »

Au début, ce mari jaloux, tueur en puissance, m'avait fait hésiter. Puis, très vite, mon amour pour Linda prit le dessus, et le danger devint même un stimulant supplémentaire à notre relation. J'ignore pourquoi, j'ai toujours détesté les jaloux. Je considère la jalousie comme le comble de la bêtise et de l'immaturation. Vouloir qu'un être humain n'appartienne qu'à soi seul ! Comme un meuble ou une voiture ! Quelle stupidité ! Quand je pense qu'un simple mot de moi pulvériserait ce lamentable sentiment de possession... Mais je ne dirai rien. Avec les fous, on ne sait jamais, et c'est Linda qui court le plus grand danger. Il n'empêche que l'idée de pouvoir mettre cet imbécile en furie m'apporte un certain plaisir. Moi ! J'y pensais ce matin devant la glace, après que la migraine m'a quitté. Satanée migraine. Tant qu'elle m'écrase la tête, je ne peux rien faire. Je reste allongé, entortillé dans les draps, à fixer interminablement la peinture bleue des murs de ma chambre. Je n'aime pas cette couleur, on dirait la chambre d'un petit garçon. Un jour, je la changerai... Bon, voilà que j'ai oublié ce dont je parlais... Ah oui ! Je disais m'être regardé dans la glace. Je suis grand, mince, brun. Avec ma fine moustache taillée court, on me croit souvent des origines espagnoles. Ce qui est peut-être vrai, quoique mon nom n'en laisse rien paraître. Sans doute du côté de ma mère... Cela m'énerve ! J'ignore tout de mes parents, et c'est toujours à eux que me ramènent mes pensées ! Pourquoi ne peut-on se satisfaire de vivre dans le présent ? Pourquoi ruminer des souvenirs que l'on ne possède pas ? Désormais, je ne veux parler que du présent, du présent et du futur avec Linda. Linda... Aujourd'hui encore, nous avons passé l'après-midi ensemble. Chambre 15, hôtel Brueghel. Jamais le même, pour ne pas éveiller les soupçons. Un après-midi entier à faire l'amour. Et tu jouissais, Linda, tu en pleurais presque de bonheur. Et chaque fois que je jouissais de toi, à

chaque regard que je posais sur toi, à chaque caresse, je ne pouvais m'empêcher de penser à ton mari. S'il savait ! S'il savait ! À cette idée, mon plaisir était multiplié...

15 juin 2002

De nouveau, ce matin, la migraine, comme une vrille dans mon cerveau. Sans elle, je dormirais la matinée entière, j'oublierais même de me rendre au bureau. Pour ce que j'y fais, la société n'y perdrait pas grand-chose. Mais la douleur m'arrache si tôt du sommeil que j'arrive à l'heure au travail, même en traînant au lit, le regard perdu dans les horribles motifs de la tapisserie de cette chambre. J'en mettrai une autre un de ces prochains week-ends. Les week-ends passent si vite... Qu'ai-je fait au cours du dernier ? Je ne me rappelle pas. Je ne me souviens de rien hormis de Linda. C'est étonnant qu'on ne m'ait pas encore viré de la boîte, je dois faire illusion.

J'ai trouvé un carnet dans ma veste. C'est bizarre, je ne m'en souvenais pas. Les premières pages sont pourtant couvertes de mon écriture. Elles portent la date du 12 juin. Je ne sais pourquoi, une violente répulsion m'empêche de les lire. Ce doit être le début d'un journal, écrit de ma main, mais j'en ai complètement oublié le contenu. Par contre, maintenant que le soir tombe, j'ai une envie irrésistible de le poursuivre. Cette répulsion à me relire, ce besoin d'écrire, doivent être des symptômes nouveaux de ma maladie. Comme si les migraines et les pertes de mémoire ne suffisaient pas. La peur d'en parler à un médecin fait peut-être aussi partie du tableau ? Il faudra que j'y réfléchisse.

Pour l'instant, je vais écrire puisque je n'ai rien d'autre à faire. De quoi pourrais-je parler si ce n'est de Linda ? Linda qui est toute ma vie.

Sitôt finie ma journée de travail, vers 17 heures... Qu'ai-je fait au bureau pendant tout ce temps ? Je ne m'en souviens déjà plus. Qu'importe, j'ai couru au bar du *Printemps*. Linda m'y attendait. Superbe ! Belle ! Ah ! cette femme me fait perdre ce qui me reste de tête ! Dès que je la vois, je ne pense qu'à lui faire l'amour. Je le lui ai dit, lui proposant de nous cacher dans une tente au rayon camping du magasin. Elle a ri, me traitant de nouveau romantique version obsédé, mais elle a préféré que nous allions chez elle, son mari étant absent toute la soirée.

Qui chante cette chanson déjà ?

*Madame, tu cours retrouver ton amant  
Pendant que ton mari travaille.  
Le bonheur, qu'est-ce que c'est ?*

Du côté de l'amant, le bonheur, c'est ça : faire l'amour avec Linda. Côté mari, évidemment... Je ne voudrais pas être à sa place. C'est curieux comme le physique, pour les hommes, ne fait pas grand-chose à l'affaire. Lui qui est si bel homme, du genre grand sportif nerveux, se retrouve avec des cornes à cause d'un petit blond rondouillard comme moi.

Mais je reviens à mon histoire : nous sommes allés chez elle où nous avons passé deux

bonnes heures dans la chambre conjugale. Puis nous sommes sortis voir un film érotique qui nous a donné de nouvelles idées. Il était hélas trop tard pour les appliquer, et nous avons dû nous séparer. J'ai hâte de te revoir, Linda.

17 juin 2002

Et rebelote : migraine encore ce matin ! Plus d'une heure sans pouvoir bouger, à rêver de Linda du fond de ce lit trop mou de ce foutu hôtel. Heureusement qu'avec mon boulot de représentant, je peux me lever à l'heure qui me plaît. Je n'aurais jamais pu être debout avant dix heures. Qu'est-ce qui peut bien me tirailler la tête comme ça tout le temps ? Moi qui suis bâti en colosse, il suffit de cette migraine pour me transformer en mollusque. C'était bien la peine de faire des années de musculation. Sans parler des pertes de mémoire. Quelle saleté que le corps ! Un rien qui déconne et tout est fichu. À part baiser, je vois pas l'intérêt de la bidoche, franchement pas.

Quelques clients à visiter ce matin, j'ai déjà oublié leurs noms. Dîner d'affaires. Et puis temps libre avec Linda. Retour à l'hôtel. Ce qui est bien, c'est que, pour elle aussi, il n'y a que ça qui compte. Alors, sitôt rentrés, hop ! au pieu !

Je lui ai dit : « Alors, comment tu la trouves, comparée à celle de ton mari ? Il en a une, au fait ? Ah ! Ah ! Ah ! » Linda a rigolé. C'est vrai qu'on s'ennuie pas avec moi. « Et t'as encore rien vu, ma poule », j'ai ajouté en l'enfourchant debout. Position de l'arbre. Numéro je sais plus combien. Un truc asiatique qui plaît toujours, qui impressionne. Un jour, j'achèterai un de ces bouquins sur le kâmasûtra que les intellos feuilletent sans oser mettre en pratique. Après l'arbre, ça a été la brouette finlandaise, la renarde et les raisins, et le tunnel sous la Manche, un truc perso que j'ai inventé. Irrésistible.

Vraiment, avec toutes ces idées que j'ai, j'aurais pu faire un autre métier. Metteur en scène dans une boîte de Pigalle, tiens, ça, ça m'aurait plu. Je me serais fait un tas de pognon, j'aurais emmené Linda aux Bahamas, un coin comme ça où on vit toujours à poil en n'ayant qu'à niquer et ronfler en attendant la bouffe.

Pourquoi j'écris tout ça ? J'ai trouvé ce carnet dans mon attaché-case. Je n'ai pas eu le courage de le lire mais j'ai reconnu mon écriture. Ça a l'air d'un journal. J'ignorais en tenir un. Saleté de mémoire.

20 juin 2002

Dois-je parler à mes parents de mes maux de tête et de mes pertes de mémoire ? S'ils apprennent que je suis malade, ils me demanderont de revenir à la maison. Ils ne voudront plus que je reste dans ma chambre d'étudiant. Et pendant combien de temps ? Ne serait-ce qu'une semaine, ce serait une semaine sans Linda et je ne le veux pas.

Pourtant, les symptômes persistent. Je crois même qu'ils s'aggravent. Je m'en suis rendu compte ce matin en trouvant dans ma bibliothèque un carnet où, semble-t-il, je raconte mes journées avec Linda. Je n'ai pas voulu le lire, peut-être par superstition : me

pencher sur mon passé avec Linda porterait malheur à notre relation. Toujours est-il que j'avais complètement oublié l'existence de ce carnet. Cela m'étonne. Jusqu'ici, tout ce qui touche Linda restait précis dans mon souvenir.

En tout cas je vais profiter de cette redécouverte pour raconter ce qui s'est passé aujourd'hui. Linda et moi, nous nous étions donné rendez-vous au jardin public. Des copains m'ont vu. Ah ! leurs têtes ! Il faut reconnaître que, pour un étudiant de dix-neuf ans, avoir pour maîtresse une femme comme Linda, c'est le top. Après nous être promenés, elle a demandé à voir ma chambre. Je ne me le suis pas fait dire deux fois. Elle a trouvé ma chambre charmante, ça lui a rappelé ses études.

Elle m'a parlé de son mari. C'est un homme ennuyeux, jaloux, qui ne pense qu'à son travail. Ah ! le mariage ! Dieu m'en préserve ! Je crois que je me contenterai toute la vie de la femme des autres.

23 juin 2002

Qu'est-ce qui peut bien me pousser à raconter ici mes journées avec Linda ? Surtout que j'oublie au fur et à mesure ce que j'écris. Ma mémoire n'a pas l'air de s'arranger. Pourtant, aujourd'hui, un souvenir m'est revenu. Enfin, je m'exprime mal car, justement, ce souvenir ne m'est pas revenu. Mais il aurait pu, il aurait dû me revenir. Voilà ce qui s'est passé : j'ai rencontré son mari !

Linda et moi, nous étions au *Paon d'or*. Il faisait un temps superbe et nous nous sommes installés à la terrasse. Quelle imprudence ! Dix minutes plus tard, Linda me lâchait la main soudainement : Pierre passait devant nous ! Il nous a vus et il est venu nous rejoindre. Connaissant sa jalousie, je craignais le pire. Sans trop se démonter, Linda lui raconta qu'elle m'avait retrouvé par hasard, moi un ancien camarade de fac, et que nous échangeions nos souvenirs. De mon air le plus innocent, je l'invitai à s'asseoir avec nous. J'ai parlé de mon travail au journal et, Linda et moi, nous inventâmes quelques histoires du bon vieux temps. Linda est excellente comédienne. Pour ma part, ce n'était pas difficile, j'ai de l'entraînement : avec la déficience chronique de ma mémoire, je dois toujours inventer quand on m'interroge sur mon passé. À propos, c'est étonnant, Linda ne m'a jamais questionné sur mon passé.

Pierre ne disant pas un mot, la conversation tourna vite court et je les laissai en payant les consommations. J'ignore ce que Linda lui a raconté pour calmer sa jalousie. Ce qui est bizarre — c'est ce que je voulais dire en parlant de souvenir qui aurait dû me revenir — c'est que j'ai l'impression d'avoir déjà rencontré Pierre. Je ne sais plus en quelles circonstances, mais j'en suis à peu près certain. Je crois que cela pourrait remonter à quatre ou cinq ans. J'ai beau me creuser la tête, je n'arrive pas à en tirer autre chose : je connais cet homme, je l'ai déjà vu, je lui ai déjà parlé. Lui n'a pas semblé me reconnaître. Ou alors, il a fait semblant.

En tout cas, cette histoire m'a privé de mon après-midi avec Linda. Comme nous avons été imprudents !

24 juin 2002

Saloperie de mal de tête ! Même pas pu voir mes clients aujourd'hui. Et voilà que maintenant, ça remet ça le soir, au point que je dois rester au lit, sinon j'ai des vertiges et l'envie de gerber. Heureusement que c'était fini quand Linda est arrivée, je ne la sens pas prête à jouer les infirmières.

J'ai quand même vu un toubib. Il m'a donné huit jours de congés maladie et plein de radios à faire. J'ai pris les congés. Pour les examens, je verrai bien. L'important, c'est que ces congés vont me permettre de voir Linda plus souvent.

Elle m'a raconté que son imbécile de mari l'a surprise hier à prendre un pot avec un copain. Et voilà qu'il recommence à nous les gonfler avec sa jalousie de vieux névrosé : et qui c'est ? qu'est-ce que tu faisais avec ? tu me caches quelque chose...

Il va falloir redoubler de prudence. Alors que je viens d'acheter *Comment les rendre heureuses* au sex-shop avec plein de photos ! Enfin, ça ne nous a pas empêchés de faire le premier chapitre aujourd'hui.

Aïe, la migraine revient. Ces saletés de médicaments ne me font vraiment rien. C'était bien la peine de voir un toubib, tous aussi nuls les uns que les autres. Bon, assez pour aujourd'hui. Je devrais me relire, mais ça sera pour une autre fois. Trop mal au crâne.

25 juin 2002

Mon Dieu ! Tout allait trop bien pour durer ! Le mari de Linda devient de plus en plus menaçant. Il lui fait des scènes épouvantables. Elle craint le pire. D'autant que, m'a-t-elle appris, sa jalousie l'a déjà conduit à l'hôpital psychiatrique, il y a quelques années. S'il savait que je suis l'amant de sa femme, il me casserait la figure. Il serait même capable d'aller trouver mes parents, ça me mettrait dans une situation impossible. Je suis déjà certain d'échouer à mes examens — comment en irait-il autrement avec une mémoire pareille ? Si mes parents apprennent qu'en plus je passe mon temps avec une femme mariée, ils refuseront que je continue mes études. Je ne pourrai plus voir Linda, je ne le supporterai pas.

Linda préfère maintenant que nous nous voyions à l'hôtel. C'est ce que nous avons fait aujourd'hui. C'est elle qui a payé la chambre. Ça me donne un petit côté gigolo pas désagréable. Ah ! Linda, si cette migraine ne me torturait pas constamment, quels beaux poèmes d'amour ne t'écrirais-je pas ?

26 juin 2002

Il a osé, le salaud ! Il a battu Linda ! Pour qu'elle avoue. Heureusement, elle n'a rien dit. Dans l'état où il était, il l'aurait tuée. Sa crise finie, il s'est agenouillé devant elle pour lui demander pardon. Quel type visqueux, minable ! Linda a réussi à le convaincre que sa jalousie était une rechute de sa maladie. Elle lui a fait promettre de revoir le D<sup>r</sup> Bruneur,

qui l'avait soigné à l'époque. Il a téléphoné devant elle. Il a rendez-vous demain. Linda a une totale confiance en ce psychiatre. J'aimerais partager son optimisme. Ce type est un vrai danger. S'il connaissait mon existence, il viendrait me trouver, même au bureau, pour me régler mon compte, j'en suis sûr.

En tout cas, ces événements ont l'air de stimuler l'ardeur de Linda. Elle s'est surpassée cet après-midi. Peut-être qu'elle aussi est excitée par la jalousie de son mari ? Si Bruneur pouvait encore l'hospitaliser, et le garder longtemps.

C'est curieux, j'ai l'impression d'avoir déjà vécu une situation semblable.

28 juin 2002

Ça y est ! Le cinglé est à l'hosto. Le D<sup>r</sup> Bruneur l'a pris dans sa clinique. Il pense l'y garder un bon mois. Quelle chance ! Nous allons pouvoir faire *Comment les rendre heureuses* aller et retour. Tout serait parfait si ces foutues migraines voulaient bien me les lâcher un peu. Elles sont de plus en plus fortes. Je ne me suis toujours pas décidé à faire mes radios. Je devrais peut-être.

\*\*\*

*Suivent ici plusieurs pages relatant, outre la persistance des troubles mnésiques et l'aggravation des migraines, les ébats quotidiens de l'auteur (des auteurs) de ce journal avec Linda. Ces pages demeurent d'un faible intérêt, tant sur le plan littéraire que sur le plan de l'action, et les nombreux détails érotiques qu'on y trouve ne sont pas du meilleur goût. Nous nous dispensons donc de les reproduire et reprenons au 12 juillet, soit quinze jours après l'entrée en clinique du mari de Linda.*

12 juillet 2002

Je me suis senti bizarre aujourd'hui. Après la migraine de la matinée, j'ai baigné dans un flou continu, avec une sensation pénible de nausée et de fatigue. Jusqu'à l'arrivée de Linda. Aussitôt je suis allé mieux, mais ça m'a repris après son départ. Pendant un moment, j'ai eu des hallucinations : le bleu des murs s'est mis à pâlir ; l'armoire, la table, les meubles de la chambre perdaient leurs contours. Même les bruits de la rue me parvenaient assourdis malgré la fenêtre ouverte. Je suis comme dans un brouillard, et voilà la migraine qui revient...

\*\*\*

*Dans les pages suivantes, le ou les auteurs décrivent l'aggravation des malaises et du caractère flou des perceptions. En règle générale, ces symptômes se dissipent avec la venue de Linda et reprennent sitôt son départ. D'autres éléments apparaissent à la date*

*du 16 juillet.*

16 juillet 2002

Ma maladie empire. J'ai encore passé la journée dans un état nébuleux extrêmement désagréable. C'est une impression d'irréalité, je ne suis sûr d'exister que lorsque Linda est à mes côtés.

Devrais-je en parler à mes parents ? Je viens juste de les convaincre de me laisser occuper ma chambre pour préparer la session de septembre. Mais si j'étais gravement malade ? Il s'est passé quelque chose de nouveau cet après-midi : avec Linda, ça n'a pas marché. J'avais pourtant envie, rien à faire. C'est la première fois que ça m'arrive.

\*\*\*

*Malheureusement pour l'auteur (les auteurs) de ce journal, les migraines, le « brouillard », le sentiment d'irréalité, l'impuissance sexuelle, persisteront jusqu'à ces deux derniers jours des 22 et 23 juillet, qui nous valent ces pages étonnantes :*

22 juillet 2002

Qu'est-ce qui m'arrive, bordel ? J'ai été repris ce matin par la migraine et l'envie de dégueuler. Avec cette impression que tout devient brumeux, lointain. Pas eu la force de quitter la chambre. Linda est arrivée à cinq heures. Ça a été tout de suite un peu mieux et j'ai voulu lui faire son affaire. Eh ben niet ! Bernique ! Pas foutu de rentrer la mobylette au garage ! Je n'avais jamais parlé à Linda de ma maladie, mais là, j'ai bien été obligé. Mais alors, au lieu de me plaindre, elle s'est fichue en pétard : « C'est pas de *Comment les rendre heureuses* que tu as besoin, qu'elle m'a dit, c'est de *La Santé par les plantes*, chapitre « Ma virilité retrouvée ». Fais comme Pierre, fais-toi soigner ! » Et elle est partie en claquant la porte. Ah ! la salope ! Après tout le mal que je me suis donné pour elle. Elle ira loin pour en retrouver un comme moi.

J'ai failli courir après pour lui en coller une mais, à la seconde où elle est partie, je me suis senti mal à crever. Et il s'est encore passé quelque chose après : j'étais sur le lit, avec la migraine qui m'écrabouillait la caboche. J'ai fermé les yeux. Quand je les ai rouverts, mes jambes étaient floues !... J'ai tâté mes pieds, mes genoux... rien !... En une minute, j'ai vu mes jambes s'évanouir ! Elles ne sont toujours pas revenues ! Je suis dingue ou quoi ? J'ai plus de jambes !

23 juillet 2002

Que se passe-t-il ? J'ai eu des cauchemars toute la nuit. Des cauchemars où je voyais

Linda... Linda se donnant à moi, puis à d'autres : un étudiant, un employé de bureau bedonnant, un sale type vulgaire. Tous ces hommes à la suite, puis chacun prenait le visage de l'autre... Je ne savais plus où j'étais, qui j'étais. L'angoisse m'étouffait. Un moment, j'ai même rêvé que je perdais mes jambes. Je me suis réveillé en sueur, la migraine me martelait le crâne. J'ai voulu me lever et je me suis écroulé au sol. Le cauchemar était vrai ! Mes jambes n'étaient plus là ! Des moignons flous terminaient le milieu de mes cuisses... Est-ce la folie ? Une idée me traversa l'esprit... Je rampai jusqu'à la table où j'avais posé le carnet, ce carnet où je raconte mes journées avec Linda. Où j'écris en ce moment ! Surmontant à grand-peine la répulsion qui m'a toujours empêché de le faire, je l'ai lu depuis le début. J'ai lu toutes ces pages couvertes de mon écriture et j'ai compris. J'ai compris ce qui m'arrivait... Ces personnages, différents en apparence, qui racontent tour à tour leurs amours avec Linda, ils sont... moi ! Moi qui n'existe pas ! Moi qui ne suis qu'une émanation du cerveau malade du mari de Linda ! Une création de son délire ! Je n'existe qu'au jour le jour, avec la forme sous laquelle Pierre imagine les amants de sa femme ! Voilà pourquoi je ne pouvais me souvenir de mon passé : je n'en ai pas ! La vie ne m'est donnée que par la jalousie d'un fou !...

Je comprends maintenant pourquoi il me semblait avoir déjà vécu la rencontre avec Pierre. Lors de son premier délire, il y a quelques années, j'ai déjà existé ainsi ! J'ai déjà été l'amant, les amants de Linda, jusqu'à ce que le D<sup>r</sup> Bruneur guérisse Pierre ! Jusqu'à ce qu'il supprime son délire... et moi avec !

Et maintenant ce psychiatre est de nouveau en train de soigner Pierre. C'est pour cela que mes jambes sont disparues. Pierre croit de moins en moins que sa femme le trompe, qu'elle a des tas d'amants. Une nouvelle fois, mon corps va s'effacer ! Mais je veux vivre, moi ! Je veux exister ! Je refuse de n'être que la projection d'un esprit malade !... Ma main devient floue !... Elle ne peut plus tenir le crayon ! Il va tomb

\*\*\*

*Note :*

*Le carnet dont on vient de lire des extraits m'a été remis, à moi, D<sup>r</sup> Jacques Bruneur, par M<sup>e</sup> T..., notaire à Lille, qui l'a découvert dans d'étranges circonstances.*

*Un immeuble de la rue Saint-Gênois était abandonné depuis quelques années lorsqu'un client de M<sup>e</sup> T... se proposa de l'acheter et de le rénover. M<sup>e</sup> T... et son client s'enquirent de l'identité du propriétaire : un commerçant parisien ayant acquis l'immeuble par héritage. Ne pouvant lui-même y résider, cet homme avait vainement tenté depuis trois ans de le vendre. Dans l'attente d'un acheteur, l'immeuble inoccupé commençait à se détériorer. Aussi son propriétaire accueillit-il avec empressement les propositions d'achat de M<sup>e</sup> T... et de son client.*

*Ils convinrent d'un rendez-vous pour visiter les lieux et, ceci fait, se mirent d'accord sur les formalités et le montant de la vente. Le propriétaire confia alors à M<sup>e</sup> T... les clefs de l'immeuble. Celui-ci y retourna seul quelques jours plus tard afin d'évaluer, à la demande de son client, l'importance des travaux à effectuer. Ce fut à cette occasion qu'il*

*remarqua, dans une chambre du second étage, sur le sol, un carnet passé inaperçu lors de la première visite. Cette chambre, ainsi que les autres pièces de l'immeuble, était absolument vide de tout meuble ou autre objet.*

*M<sup>e</sup> T... lut ce carnet qui aiguisa beaucoup sa curiosité. Il informa de sa découverte le propriétaire qui déclara tout ignorer de l'objet et accepta de le laisser entre les mains de M<sup>e</sup> T... Ce dernier tenta de rechercher l'auteur du carnet. Toute réserve mise à part sur l'existence d'un tel personnage, le prénom de Roland constituait la seule piste. Mais, on le vérifia, aucun Roland ne travaillait au quotidien La Voix du Nord durant la période indiquée.*

*La découverte du carnet eut lieu en novembre 2002, soit quatre mois après la dernière date rapportée dans ce journal. L'immeuble était alors inoccupé et fermé depuis plusieurs années. À moins d'en posséder les clefs, et seul le propriétaire les détenait, il était impossible d'y pénétrer. Aucune trace d'effraction n'a été relevée. Comment le carnet put-il donc y être abandonné ? Est-ce dans cette pièce qu'écrivit l'auteur du journal, se croyant tantôt chez lui, tantôt à l'hôtel ou dans une chambre d'étudiant ?*

*Je dis « l'auteur » car, bien que plusieurs personnages s'expriment apparemment au long de ces pages, leurs points communs sont suffisamment nombreux — en particulier la nature et l'évolution de leur « maladie » — pour nous persuader qu'ils concernent tous un unique individu.*

*Revenons à l'histoire du carnet : M<sup>e</sup> T..., s'étant assuré qu'il n'appartenait pas au propriétaire de l'immeuble, vérifia qu'il existait bien à Lille un psychiatre du nom de Bruneur, et il me contacta afin de me montrer l'étrange objet. Il pensait, avec raison, que je serais intéressé par cet aspect inattendu de la maladie de mon patient, M. Pierre...*

*La lecture de ce journal amoureux m'intrigua au plus haut point. Je n'abuserai pas ici de ma position de commentateur pour souligner les questions scientifiques, psychologiques, philosophiques, métaphysiques, que pose l'existence d'un tel objet. Les seuls éléments que, en tant que psychiatre de M. Pierre..., je me permettrai de signaler, sont ceux-ci :*

*— La date à laquelle commence ce journal est celle où s'imposa en l'esprit de mon patient la certitude que sa femme le trompait. C'est lui-même qui me l'affirma à plusieurs reprises lors de son traitement et de son hospitalisation. Ses premiers soupçons furent éveillés après avoir cru entendre sa femme murmurer dans son sommeil le prénom de Roland. Cela se passait un mois auparavant, en mai. C'est à cette époque que se tint au musée des Beaux-Arts de Lille une exposition sur le symbolisme où figuraient Le Sphinx de Knopff, et Le Baiser du Sphinx de von Stuck. Mon patient savait que sa femme s'était rendue à cette exposition et était convaincu qu'elle y avait rencontré un de ses amants. Je dis « amants » car il n'y avait aucun doute pour lui qu'ils étaient plusieurs.*

*— Lorsque, dans un de nos entretiens, je lui demandai comment il se représentait les amants de sa femme Linda, il m'en dressa différents portraits que l'on retrouve sensiblement au fil des pages qu'on vient de lire : l'étudiant ému, le représentant obsédé et grossier, le journaliste, etc. Il était certain que tous le haïssaient et prenaient un double plaisir avec sa femme parce qu'ils connaissaient sa jalousie.*

*— Il est exact que, il y a quatre ans, précisément de début avril à mai 1998, j'eus à*

*soigner M. Pierre... pour un premier délire paranoïaque de jalousie. Il fut alors hospitalisé en ma clinique pendant un mois au bout duquel toute trace de délire fut dissipée.*

*— La date du 12 juillet, à laquelle l'auteur du carnet signale l'apparition de nouveaux troubles (perceptions floues, sentiment d'irréalité, impuissance sexuelle) est à peu près celle où j'ai remarqué que le traitement commençait à agir de façon positive.*

*— La date du 23 juillet, où se termine le journal et où « disparaît » l'auteur, est également celle où mon patient se déclara guéri de toute idée délirante de jalousie.*

D<sup>r</sup> Jacques BRUNEUR.

## Eddy

*On dirait que l'air, l'air invisible est  
plein d'inconnaissables Puissances...*  
Guy de MAUPASSANT.

Je m'appelle Adrien et j'ai sept ans. J'attends encore un peu avant d'aller dormir. Delphine elle est couchée et sûrement qu'elle dort déjà. Maman elle est toute seule en bas. Elle est triste. Chaque fois que c'est le soir, elle devient triste et elle pleure. Moi, je peux pas la consoler, alors je monte dans ma chambre. Après je me mettrai au lit et elle viendra me border et me dire bonne nuit.

C'est comme ça depuis que papa il est mort, y a six mois, dans un accident d'auto. Après, au début, maman elle s'occupait beaucoup de moi et de Delphine le soir, parce que comme ça elle se sentait moins triste. Maintenant elle préfère rester toute seule et qu'on monte dans nos chambres.

Tout y a commencé quand j'avais cinq ans et que Eddy il est venu me voir. Je m'en souviens bien. C'était la première fois. J'étais dans mon lit, c'était la nuit, et il devait être passé minuit parce que j'avais déjà dormi un peu. Je me suis réveillé. Il faisait noir et j'ai entendu qu'y avait quelqu'un dans ma chambre. On marchait. Le parquet craquait comme quand y a quelqu'un qui marche. Ça a continué à marcher autour de mon lit et ça se penchait vers moi pour me regarder. Je voyais rien mais j'entendais qu'on respirait au-dessus de ma tête. Je savais pas qui c'était et j'ai tout de suite eu peur. Mais j'ai pas crié parce que papa disait toujours que c'est pas beau, les petits garçons qui crient pour un rien. Alors j'ai demandé tout bas : maman ? Ça répondait pas, c'était pas maman. J'ai dit : c'est papa ? Ça répondait pas non plus. Je savais que c'était pas Delphine parce que Delphine elle est tellement froussarde dans le noir qu'elle oserait jamais sortir toute seule de sa chambre pour faire des blagues. Alors j'ai eu peur et j'ai mis ma tête sous les couvertures. Comme ça partait pas, que ça restait là à marcher et à respirer autour de mon lit, je me suis dit que c'était peut-être un voleur. Mais un voleur, c'est fait pour voler des choses et y avait rien à voler dans ma chambre, à moins que ça soit un voleur de jouets. Mais même un voleur de jouets, il reste pas dans le noir à tourner autour du lit des enfants.

Alors je me suis dit qu'il fallait que j'allume la lumière. Heureusement, je pouvais allumer ma lampe sans sortir de mon lit. J'ai mis longtemps à sortir mon bras de dessous les couvertures, tellement j'avais peur. J'ai eu du mal à trouver où qu'on allume. J'avais peur que ça prenne mon bras tout à coup et j'arrêtais pas de trembler. J'ai quand même

réussi. Quand y a eu de la lumière, j'ai vu qu'y avait personne dans ma chambre, j'étais bien tout seul. J'ai soufflé un grand coup, j'étais soulagé. Mais tout de suite après, j'ai entendu que ça continuait à marcher et à respirer ! Y avait toujours quelqu'un mais je pouvais pas le voir !

J'ai remis ma tête sous les draps en laissant la lumière allumée. Mais j'avais trop chaud et, s'il devait m'arriver quelque chose, je préférais voir quoi. Je me suis assis dans mon lit. Comme il se passait rien mais que j'entendais que c'était toujours là, j'ai tendu les bras autour de mon lit, pour peut-être que je toucherais quelque chose. J'ai rien senti. Ça restait là, mais je pouvais pas le voir et pas le toucher.

Alors j'ai plus osé rien faire. Je suis resté comme ça une bonne heure où j'ai pas osé appeler papa ou maman. J'avais même pas le courage de me sauver. Quand ça tournait autour de mon lit, j'essayais de suivre des yeux où je sentais que c'était, mais je voyais rien. Et puis ça a respiré moins fort et j'ai plus entendu marcher. Sûrement qu'il était parti. J'ai laissé la lumière allumée et je me suis endormi comme ça, assis sur mon lit.

En venant me réveiller, maman a rouspété que j'avais laissé brûler la lumière. On voyait que c'était pas moi qui la payais, la lumière, je verrai plus tard quand ça sera mes sous. J'ai pas parlé à maman de ce qui était venu la nuit dans ma chambre parce que j'étais pas sûr que j'avais pas rêvé.

J'ai rien dit de la journée mais j'ai pas arrêté d'y penser. Le soir, j'ai seulement demandé à papa si ça existait les fantômes. Il a soupiré comme si j'avais dit une bêtise et il a dit les fantômes, c'est des histoires pour les imbéciles qui n'ont rien d'autre pour s'occuper. Et les hommes invisibles ? j'ai dit. Ça, qu'il a dit, c'est pour ceux qui veulent faire des films en payant un acteur en moins. Il a rigolé et il m'a dit de me taire parce qu'il avait son football à la télé.

Quand je suis allé me coucher, j'ai demandé aussi à maman si elle croyait aux fantômes. Elle m'a dit qu'on voyait des fantômes quand on avait trop mangé le soir et qu'on arrivait pas à digérer. Mais moi, j'ai pensé à qu'est-ce qui était venu dans ma chambre et que pourtant j'avais pas mangé plus que d'habitude. Maman elle a éteint la lumière tout de suite pour que j'oublie pas de le faire et puis elle est partie. Je suis resté dans le noir mais j'ai pas pu m'endormir. J'avais peur que ça revienne comme l'autre nuit.

J'ai attendu longtemps et puis, un peu après que tout le monde était couché, j'ai encore entendu que ça marchait autour de mon lit et que ça respirait. J'ai allumé la lumière mais j'ai encore rien vu. En tendant les bras, j'ai encore rien senti. J'ai demandé plusieurs fois : qui c'est ? Ça a pas répondu. J'avais très peur. Je me suis pincé pour être sûr que c'était pas un rêve. J'avais vu à la télé que, pour voir si on rêvait, il fallait se pincer. Mais je me suis dit que c'était embêtant si on rêvait qu'on se pinçait parce que là, on devait plus savoir quoi. Alors, je me suis pincé encore plus fort pour me faire un bleu.

C'est resté là à peu près une heure et puis après, comme la première fois, c'est reparti. J'ai plus rien entendu. J'ai éteint la lumière et je me suis endormi. Le matin, maman m'a demandé qu'est-ce que j'avais là à mon bras que c'était tout bleu. J'ai dit que je m'étais cogné mais c'était pas vrai. C'était là que je m'étais pincé et j'ai su que j'avais pas rêvé.

J'avais peur que ça revienne tous les soirs et je voulais que papa et maman ils fassent quelque chose pour qu'il revienne plus. Alors, quand on mangeait à midi, j'ai dit : hier, et puis ça fait deux fois, y a un fantôme qui vient m'embêter dans ma chambre. J'avais pas fini ma phrase que papa m'a donné une grosse gifle. Si c'est pour faire peur à ta sœur, qu'il a crié, tu peux garder tes âneries pour toi. J'ai pleuré et j'ai plus rien dit. Maman a disputé papa en disant qu'il comprenait rien aux enfants et que c'était pas ma faute si je mangeais trop le soir. Après ils se sont disputés pour d'autres choses mais j'ai plus écouté, ça m'intéressait pas. J'ai pensé que j'aimais pas mon papa.

L'après-midi, j'ai attendu que maman elle était toute seule dans la cuisine. Je lui ai demandé qu'est-ce que c'est, des fantômes ? Elle a dit comment ça se fait, depuis deux jours tu parles plus que de ça, mais elle m'a pas donné de taloches. Elle m'a expliqué que, dans les histoires, les fantômes, c'est des morts qui reviennent parce qu'ils sont pas contents. Y a quelque chose qui va pas pour eux et ils peuvent pas aller au ciel. Mais il fallait pas avoir peur parce que ça existait pas et maintenant elle me donnerait moins à manger le soir.

J'ai demandé aussi à Delphine si elle savait qu'est-ce que c'était et si y avait aussi quelqu'un qui venait l'embêter quand elle était au lit. Elle a dit que, si j'arrêtais pas à vouloir lui faire peur, elle le dirait à papa. Il me donnerait encore des baffes et elle serait bien contente. Je lui ai dit qu'elle était moche et, comme j'étais en colère, j'ai donné un coup de pied à sa poupée. Elle a pleuré et elle a crié Man ! Adrien y a tapé Coralie ! Mais je me suis sauvé dans ma chambre et j'ai pas été puni. J'ai pensé toute la journée si c'était un fantôme qui venait me voir et pourquoi qu'est-ce qu'il voulait me demander et s'il était malheureux. Le soir, maman elle m'a pas donné beaucoup à manger et je suis monté tout de suite dans ma chambre parce que y avait un film à la télé avec des monsieurs et des madames qui s'embrassent et que les enfants ils doivent pas regarder ça.

Quand ça a été minuit, ça a été comme les autres fois, c'est revenu marcher et respirer autour de mon lit. Mais j'ai senti que j'avais moins peur et j'ai eu l'impression que c'était parce que j'avais été méchant avec Delphine dans la journée. Je sais pas pourquoi j'ai eu cette idée-là mais j'ai senti que c'était vrai : il était content parce que j'avais été méchant et que j'avais tapé Coralie.

J'ai essayé de parler avec lui. Je lui ai demandé si il était un fantôme et si il était malheureux mais il a pas répondu. J'ai demandé aussi comment il s'appelait mais il a pas répondu non plus. Alors je lui ai dit que maintenant, comme je savais pas son nom, moi je l'appellerais Eddy. C'est un nom qui m'est venu comme ça. J'ai aussi mis du papier et un crayon sur ma table pour que, si il pouvait pas parler, il pourrait peut-être écrire. Ça a pas marché non plus. Mon crayon, il a pas bougé. Après Eddy il est reparti sans qu'il s'est rien passé.

Et puis, pendant deux ans, Eddy il est venu me voir toutes les nuits. Ça fait que depuis trois jours qu'il est plus venu. Il venait toutes les nuits et je savais qu'il était content quand j'avais été méchant dans la journée, parce que alors j'avais pas peur de lui. Quand j'avais rien fait de mal, je sentais qu'il m'en voulait parce qu'il me faisait très peur. C'est

pour ça que je suis devenu méchant, pour pas que Eddy il continue à me faire peur. Je tirais les cheveux à Delphine, je donnais des coups de pied à ses poupées et je me suis mis à taper mes camarades à l'école. Quand je pouvais être méchant avec papa ou maman, casser quelque chose ou leur faire de la peine, je le faisais aussi, même si j'étais puni après, parce que je préférais être puni par eux plutôt que Eddy il me fasse du mal.

Papa et maman se sont demandé pourquoi je devenais aussi vilain. Un jour, maman m'a emmené voir un docteur et elle lui a raconté ce que je faisais. Le docteur, il a tout écrit sur un papier en disant toujours oui... oui... Après, maman est allée attendre à côté et je suis resté avec lui. Il m'a demandé un dessin, de dessiner ce qui me ferait plaisir, parce que même si c'est quelque chose qui est pas possible, ça fait quand même plaisir quand on peut le dessiner. Il m'a demandé aussi si je préférais mon papa ou ma maman. Mais j'ai pas dessiné et j'ai pas répondu parce que j'ai pensé que Eddy il voudrait pas. Surtout j'avais l'impression que Eddy il voulait pas que je parle de lui au docteur. Alors j'ai pris l'encrier sur son bureau et je l'ai renversé sur la moquette. Il s'est mis en colère et il a dit que, si c'était comme ça, ça serait tout pour aujourd'hui. Il a fait rentrer maman et il lui a montré sa moquette. Elle a été désolée. Elle a dit à la maison, c'est toujours comme ça. Il a encore parlé à maman et il a dit des choses que j'ai pas comprises. Il a dit que c'était pas grave, que c'était parce que j'étais en plein dans le dipe. Je sais pas ce que c'est, le dipe, je l'ai jamais vu. J'ai rien trouvé dessus dans l'encyclopédie que papa a achetée à un monsieur qui est passé à la maison, même qu'il s'était fait rouler et qu'il voulait pas recevoir tout ça, vu que aussi bien il lisait jamais. Le docteur a dit que, la prochaine fois, il me verrait avec mon papa. Mais on y a plus été. Papa il a pas voulu aller lui raconter sa vie. Il a dit que ça servait à rien, que ça coûtait trop cher, et que de toute façon j'étais toujours aussi méchant. Ce soir-là, j'ai senti que Eddy il était content que j'aïlle plus chez le docteur. Lui non plus, il l'aimait pas, le docteur.

Un jour, il s'est passé quelque chose de bizarre. À l'école, y avait un garçon plus grand que moi qui faisait rien que m'embêter pendant les récréations. Il me tapait toujours et il arrêtait pas de me traiter. Il était plus fort que moi et je pouvais rien faire.

Un soir, j'étais dans ma chambre et j'ai pensé au garçon qui m'embêtait et que je l'aimais pas. Je me suis rappelé que le docteur il avait dit que, quand on voulait quelque chose que c'était pas possible, on pouvait le dessiner et que ça faisait quand même plaisir, même si c'était pas vrai. Alors j'ai dessiné la cour de mon école, avec le garçon qui recevait un gros caillou sur sa tête. Et j'ai marqué son nom en dessous de lui. C'est vrai qu'après j'étais plus content, comme si je m'étais déjà vengé. Quand Eddy est arrivé, j'ai allumé la lumière et, je sais pas comment l'idée ça m'est venu, je lui ai montré du doigt le dessin que j'avais laissé sur ma table. J'ai entendu les pas qui s'éloignaient de mon lit pour aller vers la table. Eddy a regardé mon dessin. J'ai senti qu'il était content et qu'il m'aimait bien.

Et puis le lendemain, pendant la récréation, le garçon qui m'embêtait toujours, il a reçu un gros caillou sur son œil. On a pas su d'où il venait, le caillou, et qui c'est qui l'avait lancé. Moi-même je le sais pas. Enfin, je crois que c'est Eddy mais j'ai pas entendu qu'il était dans la cour. Y avait seulement la nuit, dans ma chambre, qu'il me faisait savoir qu'il était là en marchant et en respirant. Jamais ailleurs ou à un autre

moment. Je sais pas si, dans la journée, il était là aussi autour de moi, même si je le remarquais pas.

Le garçon, il a été à l'hôpital et, quand il est revenu à l'école, il avait un bandeau sur son œil. La maîtresse a dit qu'il fallait pas l'embêter et pas nous moquer de lui parce qu'il avait un œil en moins.

Ça m'a fait drôle qu'avec Eddy mes dessins ils devenaient vrais et que je pouvais me venger de ceux qui m'embêtaient. J'ai encore fait des coups comme ça plusieurs fois mais j'essayais que ça fasse pas trop de mal. Parce que le coup de l'œil crevé, ça m'avait quand même fait peur et je l'avais regretté. Une fois, ma maîtresse m'avait puni et elle avait fait rire de moi mes camarades. J'ai dessiné qu'elle tombait dans l'escalier à l'école devant toute la classe et je l'ai fait voir à Eddy. Le lendemain elle a dégringolé l'escalier et c'est elle qui a eu l'air bête. Elle avait cassé ses lunettes et elle marchait en coin parce qu'elle s'était tordu un pied. J'ai bien rigolé. Mais le soir, quand Eddy il est venu, j'ai senti qu'il était pas content parce qu'il trouvait que des choses comme ça, c'était pas assez. Lui, il avait beaucoup aimé que le garçon il avait eu son œil crevé. Alors j'ai recommencé à avoir peur d'Eddy parce qu'il voulait que je sois encore plus méchant et que moi je voulais plus.

Un jour, j'avais ramené mon bulletin à la maison. J'avais pas eu des belles notes et papa a crié sur moi. J'ai répondu que lui non plus, il avait jamais bien travaillé à l'école. C'est lui-même qui le disait quand ses copains venaient à la maison et ça les faisait toujours rire. Et j'ai dit que lui aussi il était bête parce qu'il savait pas s'intéresser à autre chose qu'au football et à la télé. Il m'a donné deux gifles et j'ai dû aller au lit sans manger.

J'ai pleuré, j'étais en colère. Je me suis dit que j'aimais pas mon papa et j'ai fait un dessin où il avait un accident de voiture. Y avait tout plein de sang. Quand Eddy est venu, je lui ai fait voir. C'est au moment que Eddy il le regardait que je me suis rendu compte de qu'est-ce que j'avais fait. J'ai sauté sur le dessin et je l'ai déchiré. Mais j'ai senti que c'était trop tard et que Eddy, il était bien content comme ça. Je lui ai dit de rien faire mais je savais pas s'il m'écoutait.

Le lendemain matin, la directrice est entrée dans la classe pour dire un mot tout bas à l'oreille de ma maîtresse. Ma maîtresse, elle a fait une drôle de tête et elle est venue me dire que ma maman pourrait pas venir me chercher le midi à l'école parce que y avait quelque chose d'arrivé, mais que c'était pas grave, je mangerais à la cantine avec mes camarades. J'ai même pas demandé qu'est-ce qu'y avait eu parce que je le savais : mon papa s'était tué en voiture.

Après, ça a été triste à la maison. Maman, elle pleurait tout le temps. Moi aussi j'étais triste parce que c'était ma faute. Mais je pouvais pas le dire, d'ailleurs on m'aurait jamais cru.

Eddy est revenu pendant longtemps encore. Mais je voulais plus être méchant à cause de lui. Alors lui, il était pas content parce qu'il voulait que maintenant je fasse du mal à Delphine et à maman, comme que j'avais fait à papa. Mais je voulais pas et j'ai recommencé à être un gentil garçon, comme avant que Eddy il vienne me voir. Il me

faisait peur, il voulait que je fasse des dessins où il arriverait des malheurs à maman et à Delphine. J'ai jamais voulu et j'ai senti qu'alors il m'aimait plus et que, bientôt, c'est à moi qu'il voudra faire du mal.

Depuis trois nuits, Eddy il est plus venu. J'ai plus rien entendu. Mais je crois pas que c'est fini et j'ai très peur. Je peux rien dire à personne. Même si on me croyait, on pourrait rien faire pour moi. Et je veux pas que maman elle sache que c'est à cause de moi que papa est mort. J'ai peur. Parce que je sais que, si Eddy il vient plus dans ma chambre, c'est parce ça va bientôt être à moi d'aller le voir d'où est-ce qu'il vient.

– Fin –

## L'auteur



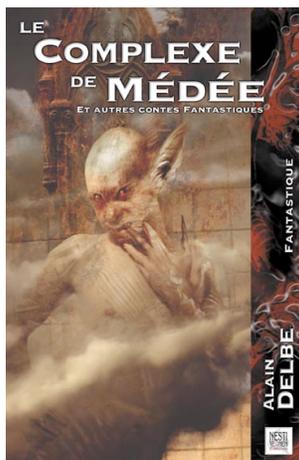
Né en 1954 à Douai, Alain Delbe a toujours résidé dans le Nord.

Dès les années 80, il publie des nouvelles fantastiques dans des revues aussi diverses que la Nouvelle Revue Française, Fluide Glacial, Proxima, Thriller ou Ère Comprimée. Les revues fantastiques importantes des décennies suivantes, telles Phénix et Ténèbres (qui retiendra « Les Guêpes » à l'issue d'un concours de nouvelles) accueillent ses nouvelles, ainsi que des revues de fantasy (Faeries) et de nombreux fanzines et anthologies.

En 1994, son roman *Les îles jumelles* (Phébus) reçoit le prix Alain-Fournier et il participe au Festival du Premier Roman de Chambéry. Viennent ensuite *François l'Ardent* (Climats, 1999), *Golems* (Phébus, 2004) qui sera traduit en portugais. En 2004, les éditions Nestiveqnen associent une vingtaine de nouvelles à un court roman : *Le Complexe de Médée*. Son dernier roman *Sigiriya, le Rocher du Lion* (Argemmios, 2012) s'inspire de l'histoire de Kassapa 1<sup>er</sup>, roi parricide du V<sup>e</sup> siècle, sorte à la fois d'Akhénaton et de Louis II de Bavière de son temps, qui bâtit à Ceylan, au sommet d'un immense rocher, un palais fabuleux auquel on accédait à travers le corps gigantesque d'un lion (on en visite aujourd'hui encore les ruines). Tous ces romans appartiennent au genre fantastique.

Psychologue, il a aussi publié deux essais de psychanalyse, *Le Stade vocal* et *La voix contre le langage* (L'Harmattan, 1995 et 2014), et une douzaine d'articles dans des revues spécialisées.

## Le Complexe de Médée



### **Le papier, c'est bien aussi...**

*Le Complexe de Médée* et *Une nuit de terreur* sont réunis dans un même **livre papier** intitulé *Le Complexe de Médée*, paru en 2004 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 318 pages – ISBN : 978-2-910899-89-9 – Moyen Format (13 x 20 cm).

## Découvrez d'autres nouvelles d'Alain Delbe

### Le complexe de Médée

d'Alain Delbe



#### *Le Complexe de Médée*, un autre recueil d'Alain Delbe en numérique...

En visitant une charmante église lors d'une promenade à la campagne, Catherine Wilfart connaît la peur de sa vie : dans le cimetière, près d'une tombe profanée, une voix lugubre se manifeste à elle, comme jaillie de sous ses pieds. La blague d'un mauvais plaisant ? Pas si sûr. Car, quelques jours plus tard, la voix se fait à nouveau entendre, en pleine rue, lui enjoignant de pousser son enfant sous une voiture.

De ce jour, la vie de Catherine bascule dans l'horreur : est-elle en train de devenir folle ? Époux, amis, prêtre, psychiatre, pourront-ils aider le jeune femme à contrôler cette force maléfique qui l'envahit chaque jour davantage et ne manifeste qu'un seul et unique but : pousser au crime.

Réunissant les meilleures nouvelles d'Alain Delbe, dont la novella *Le Complexe de Médée*, ce recueil vous fera découvrir d'angoissantes nouvelles fantastiques.

- *Le Complexe de Médée* est disponible en **version numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

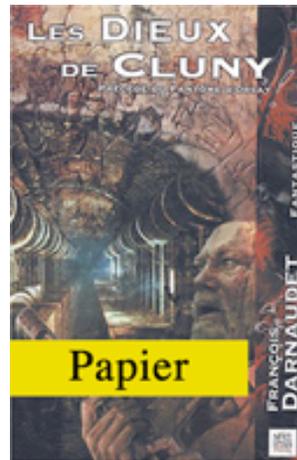
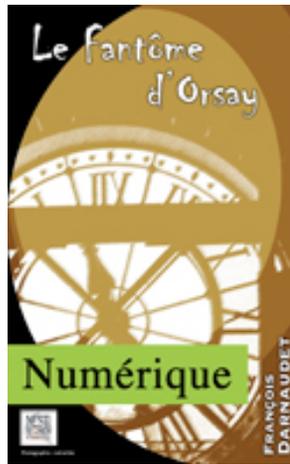
- Ces nouvelles ont été publiées en 2004 dans le **livre papier** *Le Complexe de Médée*, aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 320 pages – ISBN : 978-2-910899-89-9 – Moyen Format (13 x 20 cm).

**Vous aimez le fantastique ?**

**Vous aimerez aussi...**

# Le Fantôme d'Orsay

de François Darnaudet



## Retrouvez une enquête d'Éric Bernadi dans *Le Fantôme d'Orsay* :

Dans *Le Fantôme d'Orsay*, une série de crimes à l'intérieur même du musée d'Orsay défraye la chronique. Éric Bernadi, étudiant en sémiotique, la jeune infirmière Aurélie Dantec et l'inspecteur Coupu mènent une enquête riche en révélations étourdissantes : le bronze de Carpeaux intitulé Ugolin cacherait la résurrection du fantôme rouge, un être légendaire et féroce qui aurait été malencontreusement libéré de sa malédiction. En outre, La Porte des Enfers, la célèbre œuvre de Rodin, servirait bel et bien de passage vers le monde des ténèbres.

- La **version numérique** de *Le Fantôme d'Orsay* est disponible en PDF, ePub et Amazon Kindle.

- *Le Fantôme d'Orsay* et *Les Dieux de Cluny* sont réunis dans un même **livre papier** intitulé *Les Dieux de Cluny*, paru en 2003 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 336 pages – ISBN : 978-2-910899-86-8 – Moyen Format (13 x 20 cm)

# Les Dieux de Cluny

de François Darnaudet



## Retrouvez une autre enquête d'Éric Bernadi dans *Les Dieux de Cluny* :

Dans *Les Dieux de Cluny*, Éric Bernadi part à la recherche désespérée de son amie Aurélie Dantec, happée par la Porte de Rodin. Dans sa quête, son chemin croise à nouveau celui de l'inspecteur Coupu, chargé d'enquêter sur un meurtre abominable commis dans les thermes de Cluny. En fait de meurtrier, les deux héros se retrouvent à la poursuite d'abominables dieux gaulois qu'un cataclysme a libéré des fissures de la Terre. Heureusement, les énigmatiques « gardiens des fissures » vont leur prêter secours, une confrérie d'hommes de bien formée depuis des générations pour surveiller et contrer ces redoutables créatures antédiluviennes.

- *Les Dieux de Cluny* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

- *Les Dieux de Cluny* et *Le Fantôme d'Orsay* sont réunis dans un même **livre papier** intitulé *Les Dieux de Cluny*, paru en 2003 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 336 pages – ISBN : 978-2-910899-86-8 – Moyen Format (13 x 20 cm)

# Le Papyrus de Venise

de François Darnaudet



## Et parce que les « gardiens des fissures » ne sont jamais très loin...

Découvrez un autre roman de François Darnaudet, *Le Papyrus de Venise*.

Quel lien mystérieux unit les chasseurs de dinosaures du XIX<sup>e</sup> siècle, la mort du poète Lautréamont en plein siège de Paris, le massacre du général Custer près de Little Big Horn, la Dame d'Elche, l'effondrement du Campanile devant Saint-Marc, le disque de Phaistos, le philosophe Platon et Venise, l'immortelle Venise ?

« L'Atlantide ! » répond un curieux personnage vivant sur l'île de Burano et qui dit s'être appelé Jacques Bergier dans une précédente vie.

Une lutte sans merci qui s'étale sur plusieurs siècles oppose de mystérieux «Hommes en noir» et des géants atlantes. L'enjeu est un mystérieux papyrus de Venise qui contiendrait une histoire oubliée de l'origine des civilisations.

- La **version numérique** de *Le Papyrus de Venise* est disponible en format PDF et Amazon Kindle.

- Le **livre papier** de *Le Papyrus de Venise* est également disponible. Paru en 2006 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 240 pages – ISBN : 978-2-915653-33-5 – Moyen Format (13 x 20 cm)

# La Légende de Billy Ray

de **Guillaume Roos**



**Un recueil de nouvelles fantastiques, dont la novella *La légende de Billy Ray*.**

États-Unis – 1952. C’est dans un wagon à bestiaux que Billy Ray se réveille, à plusieurs centaines de miles de chez lui. Heureusement, le jeune blouson noir de seize ans rencontre Clem, un vieux bluesman aveugle qui se prend d’amitié pour lui.

Clem lui raconte alors une bien étrange légende : celle d’un homme solitaire, qui serait le plus grand des guerriers et qui n’aurait de cesse de parcourir le pays.

Lorsque ses rêves sont hantés par la mystérieuse silhouette d’un homme en noir, Billy Ray sait qu’il a rendez-vous avec son destin.

La novella *La légende de Billy Ray* est suivie de sept contes démoniaques.

- La **version numérique** de *La légende de Billy Ray* est disponible en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

- Le **livre papier** de *La légende de Billy Ray* est également disponible. Paru en 2015 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 324 pages – ISBN : 978-2-915653-63-2 – Moyen Format (13 x 20 cm)

# Mort Virtuelle

de **Guillaume Roos**



## Un recueil de nouvelles fantastiques

Ce recueil de Guillaume Roos réunit des contes fantastiques qui, de façon surprenante, fleurissent avec la fantasy et la science-fiction. Huit nouvelles angoissantes, émouvantes et captivantes.

- La **version numérique** de *Mort Virtuelle* est disponible en format PDF, ePub et Amazon Kindle.
- Le **livre papier** de *La légende de Billy Ray* réunit l'intégralité des nouvelles de Guillaume Roos dans un seul volume, dont les huit nouvelles de *Mort Virtuelle*. Paru en 2015 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 324 pages – ISBN : 978-2-915653-63-2 – Moyen Format (13 x 20 cm)

# Soie Sauvage

de **Fabienne Leloup**



Se faire tatouer le buste d'une femme-araignée sur l'épaule quand on est une jeune fille, est-ce bien raisonnable ? Et donner à son tatouage un nom, comme à une vraie personne, n'est-ce pas un peu insensé ? Qui plus est quand ce nom est celui de l'adolescente du mythe grec que les dieux transformèrent en mygale...

Pourtant, Barbara souhaitait seulement se rendre intéressante. Capturer des garçons dans sa toile, comme sa sœur, une vraie allumeuse celle-là. Alors, quand votre tatouage soudain prend vie, qu'il vous ensorcelle et vous entraîne à commettre l'irréparable, quelle est la solution ?

- *Soie Sauvage* est disponible en **version numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

- Le roman *Soie Sauvage* a été publié en 2004 en **livre papier**, aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 208 pages – ISBN : 978-2-910899-95-0 – Moyen Format (13 x 20 cm).

# Baba Yaga et autres Amours Cruelles

de **Daniel Walther**



Vous pensiez que les ogresses de votre enfance ne sont que des êtres de fiction ? Vous croyiez que les fatales Gorgones sont seulement issues de l'imagination des anciens peuples païens ? Vous espériez que les créatures de vos cauchemars n'ont aucune existence réelle ?

Heureusement, voici un recueil de nouvelles qui va vous raconter la vie d'une tout autre manière.

- *Baba Yaga* est disponible en **version numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

- Ces nouvelles ont été publiées en 2005 dans le **livre papier** *Baba Yaga*, aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 240 pages – ISBN : 978-2-915653-15-1 – Moyen Format (13 x 20 cm)